

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Cité de Dieu
Le mouvement national socialiste
Alphonse XIII, cœur de l'Espagne
Il faut donner confiance
Journaux et journalistes
L'anti-Barrès
Le goût du pays
Un livre sur Björkö
Mistral en Italie

Georges LEGRAND
POLITES
BRANTHOMÉ
Comte Louis de LICHTERVELDE
Charles d'YDEWALLE
Henri MASSIS
Joseph de PESQUIDOUX
Comte PEROVSKY
Philippe de ZARA

Les idées et les faits : Chronique des idées : « La Providence et la confiance en Dieu », Mgr J. Schyrgens.

La Cité de Dieu⁽¹⁾

La Cité de Dieu, c'est, on le sait, le titre d'un livre de saint Augustin, le plus universellement connu de ses ouvrages après ses *Confessions*, un de ces traités sur lesquels le moyen âge s'est longuement et amoureuxment penché, chaque commentateur y découvrant des richesses nouvelles. Mon projet n'est pas de suivre ces commentateurs, mon but n'est pas d'étudier ce livre. J'en veux seulement rappeler le souvenir, du même coup me mettre une fois de plus sous le patronage de ce grand saint si justement vénéré, et reprendre chez lui la notion de cette Cité divine qu'il oppose à la cité satanique dans sa formule fameuse : « Deux amours ont bâti deux cités ». La Cité fondée sur l'amour de Dieu est à la fois du ciel et de la terre, puisqu'elle correspond à la société de Dieu, des anges et des saints, les saints entendus au sens le plus large du mot, c'est-à-dire les élus qui déjà jouissent Là-Haut de la pleine possession divine et ceux qui s'y acheminent, sûrs de leur salut, à travers les flammes du Purgatoire, et ceux qui, ici-bas, participent aux bienfaits de la Rédemption du Christ de quelque manière qu'ils accomplissent à son Eglise.

« La Cité rachetée tout entière, dit saint Augustin, c'est-à-dire l'assemblée et la société des saints, est offerte à Dieu comme un sacrifice universel, par le Pontife Souverain, qui, dans sa Passion, s'est lui-même offert pour nous (2). »

Tous les rachetés, oui même les pécheurs, et ici encore c'est le lieu d'invoquer l'autorité du docteur de l'Eglise, puisqu'il a revendiqué avec une éloquence vibrante de charité contre les donatistes — ces jansénistes du temps — la place du pécheur dans l'Eglise. Avec quelle maîtrise le P. Mersch a mis ce point en lumière dans son étude sur *Saint Augustin, maître de vie intérieure* (3)!

Non, ce n'est point le pécheur — celui que guette la miséricorde divine comme le père de la parabole évangélique épie le retour de l'enfant prodigue — qui est hors de l'Eglise. Celui qui est hors de l'Eglise, c'est celui qui a délibérément rompu avec Elle ou qu'Elle a délibérément rejeté, l'excommunié, car lui n'est plus en communion avec le Christ. C'est l'exilé, le banni, dont le sort faisait horreur à la cité antique. Mais le pécheur, comment pourrait-il être hors de l'Eglise, hors de la cité de Dieu? Est-ce que nous ne sommes pas tous pécheurs? Avons-nous autre chose à dire que ces paroles du prêtre à l'autel : « Ne regardez pas nos péchés, mais la foi de votre Eglise? » Il n'en est pas moins vrai que la cité de Dieu comprend à la fois des citoyens qui déjà ont franchi le seuil de la vie éternelle et des citoyens qui sont encore sur la terre, composant l'Eglise militante, en marche vers la Jérusalem que le psalmiste célèbre quand il chante à « Matines » dans le *Petit*

Office de la sainte Vierge : « On a dit de vous des choses glorieuses, ô cité de Dieu; *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (1). »

De cette deuxième catégorie nous sommes. Pour combien de temps? Nous n'en savons rien. Des années nombreuses ou rares, des jours, des heures? Peu importe!

Ce qui importe, en tout état de cause, c'est de nous pénétrer profondément de cette idée que nous sommes dès à présent des citoyens de la Cité de Dieu, c'est aussi de comprendre le plus pleinement possible la signification de ce titre, de saisir dans toute leur ampleur les conséquences que comporte la qualité de membre de cette Cité.

Vous m'arrêterez peut-être pour me dire que vous savez parfaitement tout cela, pour la bonne raison qu'être membre de cette Cité n'est pas autre chose qu'être chrétien. Oui et non. Il y a, comme disent les logiciens, l'objet matériel et l'objet formel de l'idée. Matériellement parlant, être chrétien et être membre de la Cité de Dieu, cela revient au même, d'accord. Formellement parlant, cela ne revient pas au même. Je puis, en effet, considérer le chrétien à de multiples points de vue et, parmi ces points de vue, je puis en retenir et en fixer un, celui de membre de la Cité de Dieu. Voilà précisément ce que je veux faire en ce moment.

* * *

Un philosophe et théologien belge trop oublié et en qui l'on trouverait aisément un annonciateur de nombre d'idées aujourd'hui en faveur, le cardinal Dechamps, archevêque des Malines, insiste fréquemment dans ses ouvrages apologetiques (2) sur cette vérité que « nulle part ni jamais la religion n'est considérée comme une chose purement individuelle, résultant de communications divines faites à chaque homme isolément; mais, toujours et partout, au contraire, elle est proclamée un bien public, l'héritage commun des âmes, transmis comme la vie de génération en génération; en véritable patrimoine de la grande famille des enfants de Dieu, par la paternité donnée à cette famille, l'autorité sacrée ou le sacerdoce ».

« Si Dieu, ajoute-t-il, se révélait immédiatement à chacun de nous, il y aurait société religieuse entre chacun de nous et Dieu, mais il n'y aurait pas de société religieuse proprement dite *entre nous*. De même donc que Dieu ne crée pas immédiatement chaque homme, mais que sa puissance créatrice lie les générations par la paternité, source de la famille qui est l'élément de toute société,

(1) *A matines*, psaume 86.

(2) *La question religieuse résolue par les faits ou la certitude en matière de religion*, t. I, pp. 13, 35.

Notons ici la grande place et le rôle important qu'attribue au cardinal Dechamps M. Maurice Blondel dans son récent livre sur le *Problème de la Philosophie catholique* (Cahiers de la Nouvelle Journée), Paris, Blond et Say, 1932.

(1) Conférence donnée en plusieurs villes de Belgique en 1931-1932 et, dont plusieurs thèmes ont été repris à la Semaine liturgique de Namur.

(2) *Cité de Dieu*, chap. VI, liv. X.

(3) *Etudes religieuses*, quai Mativa, Liège, 1930.

ainsi la puissance révélatrice lie aussi les générations par la tradition de la vie spirituelle confiée à la paternité spirituelle pour la grande famille des âmes. »

De cette notion de « société religieuse » sortent de multiples corollaires et nous ne pouvons songer à les envisager tous.

Au reste, plusieurs de ces corollaires sont tellement évidents qu'il est presque impossible de les nier ou même de les négliger dès lors que la volonté est droite. Aussi n'ont-ils jamais été méconnus de l'ensemble des catholiques. C'est ainsi que, citoyen, j'ai le devoir strict d'obtempérer aux ordres du chef de la Cité et de prendre en considération ses avis, j'ai l'obligation de m'intéresser aux affaires de la Cité, de travailler avec mes concitoyens à la prospérité de la Cité, au besoin de la défendre. Il est clair que cela est aussi vrai de la Cité spirituelle que de l'autre.

Mais il est d'autres corollaires qui, moins immédiats, moins frappants, ont été parfois perdus de vue ou laissés dans l'ombre, surtout à certaines époques, notamment durant cette période de l'histoire qui s'est close avec la guerre. A ces conséquences je voudrais m'arrêter avec vous aujourd'hui, insistant sur celles qui me paraissent particulièrement grosses d'applications pratiques et actuelles.

* * *

Remarquons d'abord de quelle importance est la conviction même que l'on est membre de la Cité de Dieu. J'entends par conviction, non pas l'idée sèche et nue, mais le sentiment profond que cela est, un sentiment qui nous pénètre tout entiers.

Celui qui se lève le matin avec la pensée qu'il fait partie d'une famille nombreuse et fortement unie sera soutenu par cette pensée, elle l'inclinera à l'action joyeuse, il n'aura pas à se défendre contre l'impression déprimante que donne la sensation de l'isolement. Celui qui s'adonne à sa besogne professionnelle voit ses forces accrues s'il est encadré dans une association de métier, une corporation. Celui qui s'emploie à secourir les pauvres le fait avec plus d'entrain et de persévérance comme confrère de saint Vincent de-Paul qu'il ne le ferait livré à lui seul.

Ce qui est vrai d'une société charitable, professionnelle, familiale l'est bien plus d'une société religieuse — par exemple d'un ordre religieux dont les membres sont unis par les liens les plus forts qui soient, des liens purement spirituels — et c'est plus vrai encore de la société religieuse dans son acception la plus haute et la plus pleine, l'Eglise, à travers laquelle circule incessamment un courant surnaturel. Autant la grâce est supérieure à la nature, autant la solidarité qui fond ensemble des âmes en communion dans l'Eglise est supérieure à la solidarité qui unit les membres des autres sociétés.

Le sentiment de cette solidarité surnaturelle n'est-il pas capable de décupler nos énergies? Ne constitue-t-il pas le plus sûr antidote contre la tentation du découragement? Léon Harmel aimait à se représenter le monde baigné dans les effluves que dégagent les prières de toutes les âmes saintes, de même que notre globe terrestre apparaît aux physiciens modernes enveloppé d'ondes sonores. Image grandiose de cette solidarité qu'un maître de la prose française en même temps que de la pensée catholique, Louis Veillot, célébrait, lui aussi, dans une page superbe de son *Parfum de Rome* :

« Par la création de l'Eglise, dit-il, les fidèles constituent un corps immense, prolongé dans le ciel, sur la terre et dans les lieux de purification que nous appelons le purgatoire. Triomphante, souffrante, militante, l'Eglise est une en ces trois états. Jésus-Christ en est la tête. Ainsi se trouve accomplie l'unité des hommes avec Dieu et des hommes les uns avec les autres... Le membre humain de l'Eglise conserve son individualité. Portion du corps mystique de Jésus-Christ, il a tous les bénéfices de la vie d'ensemble; homme, il garda le privilège, mêlée de péril et de gloire, de l'être responsable et libre. Ainsi ce corps de l'Eglise nous apparaît divinement humain... Le dogme des indulgences n'est pas l'abri de la paresse; il est le dogme des douces condescendances envers la fragilité humaine... Quand nos mains sont pures, elles sont magnifiquement transformées; elles deviennent le vase qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement... Ainsi nous pouvons, par la prière et les bonnes œuvres, descendre dans ce formidable purgatoire (1). »

(1) LOUIS VEILLOT, *Le Parfum de Rome*, liv. XII, chap. X, « Les indulgences ».

Communion des âmes dans l'Eglise et communion des âmes dans le Christ, c'est tout un puisque la doctrine catholique identifie le Christ et l'Eglise. « L'Eglise, dit Bossuet, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué. » Le P. Clérissac, définissant le mystère de l'Eglise, écrit : « Tout le mystère de l'Eglise git dans l'équation et la convertibilité de ces deux termes : le Christ et l'Eglise. Ce principe éclaire tous les axiomes théologiques concernant l'Eglise. Par exemple : « Hors de l'Eglise point de salut » ne signifie réellement autre chose que : « Hors le Christ point de salut » (1). Saint Paul ne cesse de revenir sur cette identification. Il enseigne que tous les fidèles sont les pierres d'un édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes avec le Christ comme pierre angulaire. Ils sont « construits ensemble », dit-il, cimentés et « conjoints » comme des « pierres vivantes et accordées pour devenir le sacuaire de Dieu ». « C'est par Lui (le Christ) que tout le corps, lié et coordonné par toutes les jointures qui transmettent la vie, chaque membre coopérant au bien de l'ensemble par son énergie propre, croît et s'édifie dans la charité. » (*Ad Ephes.* IV, 16.) (2).

De cette idée ainsi que d'une souche jaillit toute une flore de comparaisons familières aux Pères de l'Eglise : les fidèles sont comme les grains d'une grappe de raisin, les rameaux d'un même arbre. Chaque grain, chaque rameau participe de la vie de la grappe ou de l'arbre, en même temps qu'il collabore à la propagation de la vie dans le tout, et cette vie c'est la vie du Christ.

Mais à quoi bon accumuler les textes et les preuves? Ils n'importent que pour autant qu'ils créent, entretiennent, augmentent en nous cette conviction intime que nous réclamions tout à l'heure.

Si nous possédons cette intime conviction, elle se traduira de mille façons dans notre vie intérieure et extérieure et cela spontanément, souvent sans effort, même sans que nous y prenions garde, de même qu'une vertu que nous nous sommes longuement exercé à pratiquer s'exprime dans toute notre personnalité et dans notre conduite journalière. Il est cependant certaines attitudes, certaines manières de penser et d'agir où elle trouvera plus spécialement à se manifester.

* * *

Une de ces attitudes est la prière.

Quoi d'étonnant, si la prière est une attitude fondamentale et habituelle dans la Cité religieuse? « *Oportet semper orare* : Il faut toujours prier », dit le Christ. Dès lors il est de la plus haute importance de savoir comment il faut prier.

Répondons-nous : Il faut prier comme citoyen de la Cité de Dieu, c'est la condamnation de la piété individualiste, la réhabilitation de la piété catholique au sens originel du mot, la mise au premier plan de la piété liturgique.

Et ne sont-ce pas là des événements que nous avons vu se produire sous nos yeux depuis trente ou quarante ans et dont le rayonnement s'amplifie de jour en jour avec un éclat qui crève les yeux les plus obscurcis de préjugés? Prenons donc la peine de contempler ce magnifique spectacle.

La discipline catholique, dans ses directives essentielles, s'est toujours attachée à maintenir en équilibre, en bonne harmonie, la prière collective et la prière individuelle. Parallèlement aux offices traditionnels et aux rites consacrés où s'exprime, par des voix autorisées, la piété commune, l'Eglise a de tout temps laissé un large champ libre aux initiatives de la piété individuelle. Ici comme ailleurs elle s'est efforcée de concilier les deux termes : autorité et liberté (3). Tandis que des fidèles s'associaient aux chants de *Maines*, de *Laudes* ou de *Vêpres*, d'autres préféraient s'isoler dans la lecture de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Une élite s'alimentait à la fois aux deux sources.

Force est cependant de reconnaître que les siècles qui ont suivi la Renaissance et notamment le XIX^e siècle ont connu l'abandon, voire le mépris de la prière collective, de la prière liturgique, de la prière où l'âme de l'Eglise s'est pour ainsi dire définitivement coulée. L'immense majorité des chrétiens ne connaissaient plus rien du *Psautier*, ni du *Missel*; leur piété ne se nourrissait même pas

(1) R. P. CLERISSAC, *Le Mystère de l'Eglise*.

(2) Voir JOSEPH HUBV, « Salut personnel et gloire de Dieu », *Etudes*, 5 septembre 1930.

(3) On a souvent montré combien l'Eglise catholique a réussi à concilier dans sa doctrine des termes que le langage habituel oppose; v. particulièrement Newman, Chesterton. Le magistral ouvrage de FR. DE HOVRE, *Le catholicisme, ses pédagogues, sa pédagogie*, traduction Dewit 1930, met ce point en un puissant relief.

de livres de choix, tels que *l'Imitation*, ou *l'Introduction à la vie dévote*; elle allait à une misérable littérature farcie de mièvreries, ouverte aux fantaisies du premier venu, où la sensiblerie mais non la raison, la religiosité mais non la religion pouvaient trouver leur compte.

En un très bel article écrit à la suite de la Semaine liturgique de 1931, dom LAPORTA faisait voir une des causes de la décadence religieuse dans le délaissement de l'éducation liturgique. Beaucoup de chrétiens se sont découragés, « dégoûtés, disait-il, par les mièvreries sentimentales, sentant obscurément tout ce qu'il y a de choquant anthropomorphisme — pour mettre les choses au mieux — dans les réflexions et les attitudes que leur propose parfois certaine littérature religieuse, ne soupçonnant d'ailleurs pas les richesses que détiennent pour leur vie spirituelle les grands mystères de la liturgie chrétienne dont cette littérature ne leur parle guère ». Il avait soin d'ailleurs de mettre en même temps ses lecteurs en garde contre un snobisme liturgique tendant à « accréditer cette erreur, déjà trop répandue, que la liturgie est un simple spectacle auquel il suffit d'assister en spectateur muet et passif, qu'il s'agit de savourer comme un produit incomparable d'art religieux, dont il importe de voir tous les détails. Or, continuait-il, la liturgie n'est pas un spectacle, elle n'est pas une cérémonie officielle d'apparat, elle est la prière de la communauté chrétienne assemblée devant son Dieu; elle est une action collective, action mystérieuse, où, sous le voile des gestes et des rites commémoratifs et symboliques, s'accomplit une réalité à la fois redoutable et touchante. Le Christ est là, qui continue de vivre parmi nous dans ces rites : *quod itaque redemptionis nostri conspiciuntur juit, in sacramentis transiunt* (1). »

Voilà la vérité pleine hautement proclamée et comme il est bon de l'entendre, après tant d'inexactitudes et d'erreurs. Ah! certes, nous sommes beaucoup plus préparés à recevoir cette vérité et à la mettre en pratique que ne l'étaient nos devanciers. La diffusion du missel, la connaissance des rites, le succès des semaines et des publications liturgiques en témoignent. Dieu en soit loué! L'ère de la piété individualiste est bien close; ce n'est pas à dire cependant qu'il n'y ait plus rien à faire pour entrer tout à fait dans l'esprit de l'Eglise. Au contraire, il reste beaucoup à faire. Il y aura même toujours à faire parce que la piété catholique est en opposition avec certaines tendances humaines foncières.

Du livre *L'Esprit de la liturgie* (2), de Romano Guardini, il est bien des pages que je voudrais citer ici; je devrai me borner à en extraire quelques passages, à y relever quelques considérations particulièrement frappantes.

Ecoutez ceci : « Après le besoin d'émotions que l'homme d'aujourd'hui porte dans la prière subjective et qui est dans une certaine mesure déjà dans l'attitude liturgique, la seconde tendance moderne qui va se trouver heurtée de front c'est *l'individualisme* et son corollaire l'« aristocratie ». Il y aura ici de rudes obstacles à vaincre, tout un corps de chères et égoïstes habitudes à jeter bas. Ce que la liturgie — essentiellement prière collective — va tout crûment nous demander, c'est de nous « dépendre de nous-même », de ne plus penser à nous, d'abandonner la requête personnelle, instantane, toute chaude de notre vie propre, la seule qui nous touche au vif, et au lieu de cela de faire nôtres les vœux et les espoirs des hommes. De tous les hommes! Pas seulement du petit groupe d'élection de nos amis, de nos parents spirituels, mais de tous les hommes sans distinction, de ceux de notre race et des autres, par delà toutes les frontières. Faire nôtre la prière de l'Humanité qui est quelque chose de si lointain et qui nous laisse si froids! Considérer vraiment les hommes du vaste monde comme les membres de notre propre corps qui est le « corps mystique du Christ ». Ne pas se dire cela théoriquement, ne pas se contenter de le savoir, mais faire passer cela sur ses lèvres et dans son cœur en priant (3). »

Si vous lisez le livre de Guardini, vous y trouverez admirablement développée cette idée maîtresse : que la liturgie dit « nous » et non « moi », que partant elle nous oblige à faire acte d'humilité et d'abnégation, elle nous amène à renoncer à ce qu'il y a de trop personnel dans nos prières pour épouser les sentiments du corps mystique dont le Christ est la tête.

(1) DOM LAPORTA, O. S. B., « Liturgie et Education », dans *Revue catholique des idées et des faits*, 11 septembre 1931.

(2) Traduction et introduction de ROBERT D'HARCOURT, Paris, Plon, (roseau d'or), 1929.

(3) *Op. cit.*, pp. 36, 37.

Non pas que notre personnalité soit condamnée à s'anéantir dans la prière liturgique; bien au contraire, elle s'y retrouve toujours puisque tous les sentiments profonds de l'âme humaine s'y expriment. Prenez l'ordinaire ou le propre de la messe, les offices de *matines*, de *vêpres*, de *complies*, les *psaumes de la pénitence*, vous y rencontrerez tour à tour l'âme aux prises avec la tentation et l'âme quasi libérée des misères d'ici-bas, l'âme sereine et l'âme troublée, l'âme en butte aux affres du découragement et l'âme exultante de joie; c'est bien l'homme avec ses grandeurs et ses petitesse, le cœur humain si riche et si pauvre à la fois, et Dieu, force, refuge, paix, félicité suprême.

A raison même de cette complexité, de cette richesse de la prière liturgique, le fidèle ne sera pas certain de trouver dans les textes que la liturgie lui propose à tel moment déterminé un écho précis à ses préoccupations de ce moment. Cet écho précis, il le trouverait plus sûrement dans un livre de méditations ouvert à une page choisie. Mais, comme la prière liturgique s'est incorporée tous les états possibles de l'âme humaine dans ses rapports avec Dieu, comme elle embrasse de ce point de vue toute la gamme des sentiments humains, nous finissons toujours par y rencontrer l'aliment dont nous avons besoin et cette universalité constitue chez elle une supériorité.

La prière liturgique crée en nous un état d'âme, c'est-à-dire un complexe d'idées et de sentiments, plutôt qu'elle n'y suscite une idée isolée ou un sentiment isolé et c'est là une de ses grandes forces, parce que c'est de ces états d'âme, de ces complexes d'idées et de sentiments, comme d'un terrain où se sont fondus des éléments multiples, que sortent nos convictions les plus profondes et les plus agissantes, c'est en eux qu'il faut chercher les facteurs déterminants de toute notre conduite.

Telle est la richesse de la prière liturgique qu'elle n'exprime pas seulement les rapports de l'humanité avec Dieu, mais que la création entière, les choses inanimées et les choses animées, les végétaux et les bêtes, l'eau et le feu y sont assumés, purifiés, consacrés, de manière à devenir, entre les mains de l'homme et à son service, non des moyens de perdition — ce qu'ils seraient aisément sans l'intervention de la grâce — mais des aides précieuses dans l'opération du salut, des moyens d'aller à Dieu, d'établir son règne ici-bas et d'y accroître le resplendissement de sa gloire. Romano Guardini écrit justement : « L'« christianisme fait mieux encore que rendre les choses atteignables à l'homme, il leur donne une vie personnelle, il leur prête une voix. Il introduit entre l'homme et les choses une relation étroite, vivante, qui était familière aux hommes du Moyen âge et sentie par eux dans toute sa force et qui n'est plus perçue aujourd'hui. La relation des hommes du Moyen âge avec les choses était la vraie, l'essentielle relation, voulue de Dieu. Ils communiquaient avec elles selon le double rapport de domination et de subordination qui caractérise fondamentalement l'attitude de l'homme à l'égard de la Nature, l'homme étant tout ensemble, selon la parole de l'Apôtre, « seigneur et maître » et « esclave et serviteur de toute créature ». L'homme est « maître de la créature » parce qu'elle « lui sert à exprimer le mystère des mystères; la vie de l'âme chrétienne. » Il en est en même temps le serviteur parce qu'il lui est interdit « d'agir souverainement », parce qu'il doit « respecter la destination donnée par Dieu à la créature ». Celle-ci possède une « autonomie, presque une personnalité » (*Eigenständigkeit*) qu'il lui est défendu de violer. L'usage que l'homme est autorisé à faire des choses, véhicule naturel de la « révélation de l'âme chrétienne », lui donne sur elles la domination; il ne lui confère pas la souveraineté, une autocratie qui ne tiendrait pas compte de leur essence particulière. Aucun orgueil n'est permis à l'homme vis-à-vis des choses. Un lien de parenté l'unit à elles. Ne portent-elles pas comme lui sur leur visage la similitude de Dieu? Ne proclament-elles pas le même Dieu que lui (1)? »

* * *

Si la prière collective convient à tous les siècles et sous toutes les latitudes, l'époque que nous vivons est particulièrement faite pour sympathiser avec elle, puisqu'à la différence du siècle précédent marqué du signe de l'individualisme, un vaste et profond mouvement entraîne nos contemporains vers la vie de groupe.

Dans tous les départements de la vie sociale, aujourd'hui comme au Moyen âge, quoique sous des modalités différentes,

(1) *Op. cit.*, pp. 63, 64.

l'individu apparaît et agit de plus en plus en tant que membre ou représentant d'un groupe religieux, familial, professionnel. Tout un droit corporatif s'édifie, le droit suivant l'évolution de la société et se moulat sur elle : phénomène consolant pour ceux qui se sont efforcés d'opposer la conception organique de la société à la conception atomistique désormais condamnée. Suivant cette conception organique, la société humaine doit être considérée non comme une juxtaposition d'individus, mais comme un ensemble de groupes coordonnés et hiérarchisés. C'était bien la conception que le Moyen âge s'était attaché à réaliser, que ses penseurs et ses artistes avaient faite leur et que l'immense majorité des réformateurs catholiques du XIX^e siècle ont reprise et défendue.

Penseurs et artistes du Moyen âge, dis-je, étaient de plein accord et ce n'est pas en vain, c'est en toute vérité que l'on a représenté la cathédrale, œuvre du génie pieux de nos ancêtres, comme l'image réduite de la cité chrétienne.

La cathédrale qu'Emile Mâle a célébrée en des pages dont l'éloquence atteint au sublime (1).

Comme elle réalise magnifiquement le vœu du saint pontife Pie X : « Je veux que mon peuple prie sur de la beauté. »

Poème de pierre, contemporain du poème de lignes et de couleurs qu'est l'*Agneau mystique* des Van Eyck, du poème littéraire qu'est la *Divine Comédie* de Dante.

La cathédrale, avec son peuple de statues où revit toute l'hagiographie, avec ses verrières où tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament sont inscrits en lettres flamboyantes accessibles aux ignorants aussi bien qu'aux savants, avec ses orgues aux sonorités amples et profondes, douces ou éclatantes.

Elle est la nef où se succèdent les générations s'embarquant pour le voyage à travers la vie et pour le voyage vers l'éternité où chaque nouveau-né trouve la grâce aux fonts baptismaux, où chaque défunt vient recevoir le dernier souhait de l'Eglise : *In paradisum deducant te Angeli!*

Elle est la maison de Dieu, temporelle et provisoire, où le chrétien passe, allant vers la maison du séjour définitif, éternel. — *In domum Domini ibimus* — la demeure dont les échos multiplient à l'infini la liturgie de l'Eglise triomphante.

Certes, le cadre architectural moderne n'est plus celui du XIII^e ou du XV^e siècle et ce n'est pas ici le lieu d'en discuter, mais quelques formes qu'il adopte, l'essentiel est que la prière liturgique y trouve un milieu favorable à son déploiement et à son essor.

* * *

Collective dans le sujet qui prie, la prière liturgique est collective dans son objet et du même coup elle est foncièrement catholique, c'est-à-dire universelle.

Prier pour soi et pour les siens, c'est bien ; prier pour ses amis, ses concitoyens, c'est très bien ; prier pour les païens que nos missionnaires évangélisent, embrasser le monde entier dans sa prière, c'est mieux encore. A mesure que nous universalisons l'objet de notre prière, nous nous détachons de nous-mêmes et de nos intérêts personnels, nous nous identifions au Christ mourant pour le salut de tous les hommes. Gratre aimait à contempler une mappemonde posée dans son cabinet de travail et à se l'imaginer soulevée par la prière du plus humble des fidèles : figure magnifique de la puissance dévolue à la prière vraiment catholique ; les cloîtres où veillent de pauvres religieuses et religieuses, l'ombre des nefs où de saintes âmes ignorées s'oublie elle-mêmes dans la suppliation connaissent bien la suprême beauté de cette prière.

Si nous sommes incapables de nous élever d'emblée à cette prière universelle, commençons, ainsi que nous le conseillent les maîtres, ainsi que Guardini nous y invite, par songer à tel ou tel pauvre, tel ou tel affligé que nous distinguons ou soupçonnons dans l'assemblée des fidèles, concrétisons ainsi notre désir et notre bonne volonté : rien de tel pour progresser sûrement. Universalisant l'objet de nos prières, nous épouserons toutes les préoccupations, tous les vœux de l'Eglise. Avec Elle nous espérons, avec Elle nous souffrirons, avec Elle nous exulterons, avec Elle nous supplierons. « *Sentire cum Ecclesia* » « sentir avec l'Eglise », le beau mot devenu traditionnel pour exprimer l'attitude vraie du catholique. De même que dans une famille où l'entente est profonde et constante l'on sent à l'unisson, de même doit-il en être dans l'Eglise. Qui ne voit combien une telle disposition d'esprit

et de cœur est de nature à exalter en nous la charité spirituelle ! D'autre part, si le prochain bénéficie de nos prières, si toute l'Eglise peut en éprouver la bienfaisance, nous-mêmes devons être convaincus que la prière d'un inconnu et à plus forte raison la prière commune nous sont profitables, et ce n'est pas un mince réconfort, surtout aux jours de lassitude et de dissipation, aux heures où nous avons conscience d'un affaïssissement, parfois même d'une sorte de désagrégation de notre personnalité.

* * *

Et vraiment dans le chaos contemporain, à une heure de l'histoire qui rappelle par sa gravité l'époque de la chute de l'Empire romain, à un moment où non seulement l'Europe, mais le monde entier semble chanceler sur ses bases, il peut être bon de se retremper dans la pensée qu'on lui appartient et qu'Elle prie pour chacun de nous, cette Cité de Dieu à laquelle pensait saint Augustin, mourant au milieu de l'invasion des hordes barbares, puisque le Christ a dit que « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle ».

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Economie sociale.

Le mouvement national socialiste

Le parti ouvrier allemand national-socialiste (*Nationalsozialistische deutsche Arbeiter Partei*) a été fondé à Munich, en 1919, par une poignée d'hommes. Son premier meeting politique réunissait III auditeurs. Le parti végéta quelques années. En novembre 1923, au point culminant du désarroi provoqué en Allemagne par l'occupation de la Ruhr, l'inflation et les rébellions particularistes, Hitler, dans une brasserie de Munich, proclame la destitution du gouvernement du Reich. Il est arrêté et condamné à la détention dans une forteresse ; il sera bientôt amnistié. En décembre 1924, son parti enlève 14 sièges aux élections du Reichstag. Lors du renouvellement du Parlement, quatre ans plus tard, il en garde 13. Puis viennent les élections du 14 septembre 1930 qui font entrer d'un seul coup 107 députés nationaux-socialistes au Reichstag, avec 6,400,000 voix. Le 13 mars 1932, lors du premier tour de scrutin pour l'élection à la présidence du Reich, Hitler emporte 11,340,000 voix. Au second tour de scrutin ce chiffre s'élève à 13,417,000, ce qui représente 36,8 % des voix. Enfin, le 24 avril suivant, le nombre des députés hitlériens passe de 9 à 162 (sur 422) dans le parlement prussien. La progression est parallèle dans les autres Etats.

Le résultat des dernières élections présidentielles a permis de délimiter assez exactement les frontières intérieures du « troisième empire » et de repérer les digues qui limitent l'envahissement de sa marée. Le Centre catholique, les partis socialiste et communiste ont maintenu leurs positions avec une vigueur singulière. Par contre, tous les partis bourgeois et paysans du Centre droit et gauche ont été anéantis. Ce résultat signifie qu'un parti doctrinaire comme le parti du Centre catholique et que les partis qui se recrutent parmi les ouvriers et qui s'appuient sur leurs syndicats sont restés inébranlables et sont sans doute à même de défier d'autres attaques. Par contre, les partis qui représentent les intérêts de classe ou les idéaux politiques de la bourgeoisie ont disparu avec l'effondrement financier et social de cette classe. D'autre part, les paysans s'abandonnent à un radicalisme agraire qui

(1) Lire *L'Art religieux au XIII^e siècle en France*, 1910, aux pages 441-442.

pourrait dégénérer en Jacquerie. Si l'on reporte ces démarcations sur la carte, on remarque que le Sud et l'Ouest de l'Allemagne, ainsi que la Silésie (régions catholiques) de même que les grandes villes industrielles, Berlin, Hambourg, les centres ouvriers de Saxe et de Westphalie restent hostiles à Hitler, tandis que son règne s'étend sur les provinces agricoles et luthériennes du Nord et du Centre : Prusse, Poméranie, Schlesswig-Holstein. Ce qui conduit à ce paradoxe que les régions catholiques du Sud ont voté pour le hobereau prussien et protestant, Hindenburg, tandis que les protestants du Nord ont élu l'Autrichien catholique Hitler.

Nous nous trouvons en présence d'un phénomène politique presque sans précédents : la brusque ascension d'un mouvement de masse, une poussée populaire qui paraît irrésistible dont on n'entrevoit pas les limites et qui menace d'envahir toute la vie politique du pays. Ce phénomène déconcertant mérite d'être analysé dans ses origines et dans ses manifestations pour les lumières qu'il projette sur l'esprit public allemand. Demain, après-demain, il exercera sur la gestion des affaires du Reich une influence considérable, prédominante, unique peut-être. Il importe donc de connaître ses idées, de scruter ses desseins, de saisir sa mentalité. Quoi qu'on pense de sa valeur et de sa stabilité, nous sommes, de toute manière, en face d'un fait tellement formidable et tellement nouveau qu'il est impossible à quiconque de le négliger.

Le programme national-socialiste, condensé en vingt-cinq points, fut proclamé à Munich le 25 février 1920. Le 22 mai 1926, l'assemblée générale des membres du parti, réunie à Weimar, décidait que les principes de ce programme étaient immuables. Le 14 février 1926, devant la réunion des chefs de région, Hitler avait remis solennellement à Gottfried Feder la décision supérieure dans toutes les questions touchant à l'interprétation du programme, il le sacrait en quelque sorte « docteur » de la foi nouvelle. Faisant aussitôt usage de cette investiture, celui-ci formula, dans son livre *Der Deutsche Staat*, le même programme d'une manière plus systématique et plus extensive. Dans la suite, en 1930, on lui donna quelques enjolivements destinés à la vie rustique, car on avait fait la découverte électorale de la masse paysanne. Feder dit lui-même de son exégèse : « On peut adopter indifféremment ou simultanément, selon son goût ma rédaction ou celle de Hitler, on ne s'empêtrera jamais dans la contradiction, car c'est impossible. » La fixité du programme, son caractère de dogme, la vertu d'inaffabilité que se confère le « docteur » sont des caractères qui relèvent à la fois de la technique de la propagande (il faut que l'on puisse inlassablement répéter les mêmes mots aux électeurs) et de la mystique populaire, (le programme est une vérité transcendante). « Les questions de programme, déclare Hitler, n'intéressent pas les congrès des meneurs. Le programme est fixe et je ne souffre pas qu'on ébranle les bases de principe de tout notre mouvement. » Feder ajoute : « Rien n'est plus dangereux pour l'existence et l'élan d'un mouvement politique de notre espèce que d'exercer une critique négative sur ses bases fixes : le programme, ou de le livrer aux discussions. » C'est ce qu'il appelle assez comiquement, dans un français approximatif : « dresser un rocher de bronze (*sic*) dans le chaos ». En 1930, il dit encore, « Notre programme, nos buts sont inchangés. Aucune correction importante n'y a été apportée : elle ne serait d'ailleurs pas nécessaire. Nous nous refusons, comme le font d'autres partis pour des raisons d'opportunité, d'adapter notre programme aux soi-disant circonstances. Nous adapterons les circonstances à notre programme, lorsque nous en serons maîtres. »

Le parti national-socialiste se qualifie lui-même de « parti temporaire ». Il veut se distinguer par là des partis politiques qui trouvent leur fin en eux-mêmes en espérant vivre éternellement

en parasites sur les misères et les discussions du peuple. A leur différence, une fois son programme réalisé, le parti national-socialiste se dissout. Mais cette dissolution a une forme particulière : il se confond avec la nation puisqu'il a réussi à former celle-ci à son image et selon son vouloir. Le monde contemporain connaît cette forme de gouvernement, inusitée jadis, par laquelle un parti s'identifie avec la nation, après s'être emparée d'elle : le bolchévisme en Russie, le fascisme en Italie sont des exemples vivants de cette infusion d'une doctrine dans un peuple, de cette régénération par un groupe dense et fanatique, dont la méthode s'est révélée singulièrement efficace.

Il est également dans la logique de ce parti immuable et ambiteux qu'il ne compose pas avec les rivaux. Foin de ces combinaisons que le régime électoral en vigueur impose aux partis allemands qui les émascule et les divertit de leur but ! Le parti national-socialiste n'accepte de compromis ni d'alliance avec personne. Il prétend rester isolé dans l'opposition pour y combattre tout le monde, jusqu'au jour où il sera assez fort pour s'emparer seul du pouvoir, car il ne vise pas une amélioration par une évolution lente ; il veut une régénération radicale et brusque de toute l'essence de la vie publique du pays.

* * *

Il n'est pas inutile, dans les circonstances actuelles, d'analyser brièvement les divers points du programme national-socialiste. La doctrine *politique* se place sous la devise : « Le Reich allemand est la patrie des Allemands. » Loin d'être un truisme, cette affirmation a, aux yeux des partisans, un caractère dérisoire. L'Allemagne leur paraît dépouillée aujourd'hui de tous les attributs de la souveraineté. Elle a été amoindrie successivement dans les domaines économique, militaire, douanier, fiscal, juridictionnel. Ses chemins de fer, et aujourd'hui encore, son régime monétaire, sont l'objet d'une *diminutio capitis*. Aussi exigent-ils l'égalité de droit avec les autres nations et, comme conséquence, l'abrogation des traités de Versailles et de Saint-Germain.

Les nationaux-socialistes estiment que tous les Allemands — au sens populaire ou racique, qui s'oppose à la conception juridique de la nationalité — doivent être incorporés dans le Reich au nom du principe de la libre disposition des peuples. « Nous ne renonçons à aucun Allemand né dans les Sudètes (Tchécoslovaquie), ni en Alsace-Lorraine, ni au Danemark, ni en Pologne, ni en Italie, ni dans les États successeurs de l'Autriche, ni dans l'Autriche elle-même, cette colonie de la Société des Nations. Cette exigence n'a rien d'impérialiste ; elle est la requête, simple et naturelle, formulée et reconnue par tout peuple vigoureux. » (Feder.)

Mais là ne se borne pas le programme extérieur du parti : il demande que les intérêts allemands à l'étranger soient énergiquement défendus. Plus d'« aplatissement » devant l'étranger ; un coup de balai dans le ministère des Affaires étrangères, empoussiéré et rendu servile par les Erzberger et les Stresemann. Les Allemands qui s'expatrient, et qui sont souvent les éléments les plus actifs de la race, doivent devenir autre chose qu'un « engrais de culture » et des « apôtres de l'humanité » : il faut en faire des avant-postes conscients du Germanisme, des pionniers de l'idée nordique. Il ne s'agit plus de s'amalgamer dans l'ambiance étrangère, mais d'affirmer le caractère spécifique allemand, la manière supérieure de l'Allemand. Enfin le national-socialisme exige des colonies pour l'alimentation et l'établissement des excédents de population.

Le principe qui est à la base de la doctrine politique du parti : « Le Reich allemand est la patrie des Allemands » comporte encore d'autres applications. Pour être citoyen dans le nouveau

Reich, le « troisième », comme l'intitulent les visionnaires du parti, pour y exercer les fonctions politiques, il faut appartenir par la race, la culture, et une sorte de « communauté de destin », au peuple allemand. Sont privés de droits politiques les Allemands d'apparence, qui s'efforcent de détruire la nation, qui prennent leurs ordres et leurs inspirations de l'étranger : les déserteurs, les traîtres, les mercantis ne sont pas citoyens allemands du « troisième empire ». Sont exclus au premier chef, les juifs, corps organique étranger dans l'organisme allemand, et non seulement étranger, mais nuisible, mais détestable, mais méprisable. Le judaïsme est un chancre; voilà pour le national-socialiste une vérité si évidente qu'elle se passe de démonstration. Elle a comme corollaire que les juifs nuisibles, en particulier ceux qui ont immigré depuis 1914, peuvent être expulsés; en tout cas, aucun d'eux ne peut plus être autorisé à pénétrer dans le Reich. Les étrangers (et le concept est très extensif) ne jouissent naturellement pas des droits politiques. Ils vivent, comme hôtes de l'Etat, sous un droit spécial (*fremdenrecht*). Si le sol ne peut nourrir tous les habitants, les étrangers seront expulsés en premier lieu. Naturellement le droit des citoyens prime le droit des étrangers.

Au sujet de la forme de l'Etat, le programme se borne à dire : « La forme de l'Etat qui convient à l'essence allemande est la concentration au sommet de la direction suprême », donc semble-t-il, un pouvoir central fortement constitué. Un plébiscite décidera plus tard si le chef de l'Etat sera un monarque élu par le peuple ou un président de république. « Nous ne voulons pas faire machine arrière, écrit Feder, et rappeler à la vie des dynasties qui ont sombré sans bruit, — elles se sont exécutées elles-mêmes. »

Le programme se réclame d'autre part du fédéralisme, laissant l'autonomie pour leurs affaires internes aux Etats constitués par une étroite communauté historique et racique. Ne restent dans les attributions du Reich que la représentation extérieure, les douanes et l'armée. C'est à peu près le retour à la conception bismarckienne de l'Empire en 1871. Le régime électoral et parlementaire de la démocratie disparaît. Il est remplacé par des « Chambres de classes », qui sont chargées d'appliquer dans les Etats les lois édictées par le pouvoir central. De même que pour la forme de l'Etat, un plébiscite décidera des limites et du nombre des Etats fédéraux. « Ce qui importe, c'est que tous les rameaux allemands soient réunis sous un pouvoir central vigoureux, opposant à l'étranger un rocher d'airain et permettant au citoyen de vivre dans la patrie, joyeux et content. » (Feder.)

Dans le domaine militaire, le programme abolit l'armée de mercenaires et la remplace apparemment par un corps d'officiers pénétré de l'esprit de caste. Il s'agit d'une sorte de cadre, dans lequel tout Allemand a le droit de remplir son service militaire. Qu'on le remarque bien : il s'agit d'un droit et non d'un devoir, signe de l'état d'esprit d'un peuple auquel on a barré le libre accès à l'armée.

Dans le domaine de la presse, le programme combat la diffusion du mensonge politique sous des peines sévères (arme puissante contre la polémique des adversaires). Il vise la constitution d'une presse « allemande ». A cette fin, il promulgue que tous les collaborateurs des journaux, qui paraissent en langue allemande, doivent être des citoyens (dans le sens défini plus haut). La participation financière de « non-Allemands » à des journaux « allemands » est punie de la suppression du journal et de l'expulsion des délinquants. Quant aux journaux non-allemands, ils doivent obtenir l'autorisation expresse de l'Etat. Ils ne peuvent être imprimés en langue allemande. Certains commentaires spécifient que les journaux juifs devront être publiés en hébreu. Cette

disposition ne manque pas de saveur, quand on sait que les plus importants journaux allemands, la *Frankfurter Zeitung*, le *Berliner Tageblatt*, etc., sont aux mains d'entreprises financières juives et rédigés presque exclusivement par des israélites. Ils sont d'ailleurs menacés d'un autre danger : s'ils nuisent au bien de l'Etat, ils seront supprimés.

Nous avons déjà vu à diverses reprises que des peines sévères frappaient certaines infractions à l'ordre nouveau, instaurant ainsi des innovations remarquables dans le droit pénal, aussi bien en ce qui concerne les délits que leur répression. Une lutte impitoyable sera engagée contre ceux dont l'activité nuit au bien public. Les criminels qui attendent à l'ordre publique, les usuriers, les agioteurs sont punis de mort. Et ce n'est pas là vaine menace : pendant la dernière législature, la fraction nationale-socialiste du Reichstag a déposé un projet de loi punissant de la peine de mort toute divulgation de renseignements touchant à la défense du pays.

En matière de droit civil, le droit romain qui est mis au service d'une conception matérialiste du monde, doit être remplacé par un droit commun allemand. Le programme se borne à dire que l'honneur personnel et la santé doivent être protégés et non seulement la propriété, comme c'est le cas aujourd'hui. En matière de droit foncier, comme nous le verrons plus loin, la propriété privée est reconnue, le sol ne peut être hypothéqué au profit de particuliers, l'Etat a un droit de préemption sur les propriétés des étrangers et des juifs et d'expropriation en cas de mauvaise gestion.

Dans le domaine de l'éducation publique, le programme dans sa première forme était pénétré du souci de permettre à tout enfant, sans distinction d'origine et de fortune, l'accession à la formation la plus complète, au besoin grâce à la subvention de l'Etat. Il était en somme partisan de l'école unique. Plus tard il y ajouta quelques formules vagues sur le contenu de cette éducation, qui devait avoir pour base la santé physique et la liberté de l'esprit. « En premier lieu, dit Hitler, il faut former un corps sain, ce n'est qu'en second lieu que l'Etat racique doit éduquer le caractère. » D'ailleurs le caractère lui-même est formé par les exercices physiques : la gymnastique et la boxe. Les programmes d'enseignement sont très réduits, afin que tous les élèves puissent « suivre ». Les branches principales sont l'allemand, l'histoire, les sciences naturelles. Dans les universités, où l'on introduit le *numerus clausus* contre les juifs, l'enseignement de la « science des races » devient obligatoire. A l'Université d'Iena, le docteur Gunther, théoricien de la « race nordique », est nanti d'une chaire, malgré l'opposition de la faculté, par le ministre national-socialiste Frick. Celui-ci tenta d'ailleurs d'autres applications du programme intégral de son parti, qui le menèrent à divers conflits avec le gouvernement du Reich. L'art est aussi l'objet des sollicitudes du parti. Dans un petit volume, Ziegler explique comment le national-socialisme réformera tous les arts dans l'esprit du parti, en s'inspirant de l'« âme de la race », et comment il mettra toutes les institutions, théâtres, écoles, journaux, sous le contrôle et la censure de l'Etat. Il s'agit avant tout d'extirper le goût juif de l'architecture, de la musique et de la scène.

L'attitude du national-socialisme à l'égard de la religion est significative. Sous l'influence des idées « raciques et nordiques », les adhérents au mouvement avaient parfois manifesté certaine tendance à revenir aux vieux dieux du Walhalla germanique. « Il faut que l'on comprenne, écrit Rosenberg, que ce n'est pas le christianisme qui a réformé nos mœurs, mais qu'il doit au contraire ses valeurs durables au caractère germanique... Le

libre et héroïque germanisme est situé aux antipodes du christianisme syriaque, basé sur l'amour... Le christianisme et l'Eglise ont toujours visé à la destruction des nobles instincts du Germain...» En raison de telles affirmations, la doctrine nationale-socialiste avait été nettement condamnée par tous les évêques catholiques allemands dans leurs mandements épiscopaux. La scission doctrinale avec le catholicisme était aussi nette que la lutte politique contre le Centre. La deuxième rédaction du programme condamne le paganisme. Elle reconnaît la liberté religieuse. Elle ordonne une protection spéciale aux confessions chrétiennes. Elle se place sur la base du christianisme, tout en recommandant la prudence dans les jugements portés sur certaines transpositions de la doctrine chrétienne dans les mœurs et les institutions humaines. Le parti interdit d'autre part les confessions qui heurtent le sens moral du peuple allemand ou qui ont un effet destructif sur le peuple et l'Etat (sans doute le judaïsme.)

La politique sociale se place sous le mot d'ordre : le bien commun est la loi suprême. L'Etat doit veiller en premier lieu à donner à chaque citoyen la possibilité de vivre et de travailler. Comme première réalisation de ce principe, le programme annonce une pension de vieillesse et d'invalidité pour tous les citoyens nécessiteux. Il veut répondre par là au besoin humain qu'il prétend être plus impérieux : celui de la sécurité. Les fonds seront partiellement fournis par la confiscation de tous les bénéfices acquis grâce à la guerre et à l'agiotage. Un second article prévoit la participation aux bénéfices des entreprises. Enfin des maisons d'habitation seront construites d'après le système exposé dans le programme financier. Mais par-dessus tout il y a lieu d'éduquer une élite de chefs : la notion et le rôle du chef tiennent une place considérable dans l'idéologie du parti (1).

POLITES.

Alphonse XIII, cœur de l'Espagne (2)

Messieurs, le Roi!

Lorsque naquit Alphonse XIII d'Espagne, le 17 mai 1886, la Camarera Mayor le présenta, sur un plat d'or, à Sagasta, qui était président du Conseil. Celui-ci, ayant pris dans ses mains le petit être, l'éleva tout nu, au-dessus de sa tête, et s'écria, le montrant à tous les grands du royaume : « Messieurs, nous avons un roi. Vive le Roi! » Et il tremblait d'émotion, vieil homme revenu par ce chemin que d'autres entreprennent de redescendre aujourd'hui. Puis, comme la flamme dansante de son esprit méphistophélique avait une poussée de leur, l'ironique Don Praxède, tendant le nouveau-né à Canovas del Castillo, ajouta : « Nous avons la plus petite quantité de roi qu'il soit possible. »

Vingt-six ans après, en 1912, le président du Conseil, Canalejas, était assassiné à Madrid, sur la Puerta del Sol. Ce fut un esprit généreux, un naïf, corrodé de littérature. Rêveur de chimères gauloises, il avait fait risette et donné des gages aux fonctions bestiales de la nation; même il s'était amusé à des gamineries anticléricales. Quant il eut reçu de ces gens auxquels il avait fait de l'œil le payement qu'il pouvait en attendre et qu'il fut mort, tué par le songe même de son esprit brumeux, il y eut une grande panique. Canalejas était gisant au ministère de l'Intérieur, son gros corps brun jeté au travers d'un tapis qui s'imprégnait de sang. Le coup mortel qui avait abattu le chef semblait avoir

frappé tous ses collaborateurs. Ils allaient de salle en salle, entre-bâillant les portes, marchant sur la pointe des pieds et se jetant au visage les uns des autres les plus sinistres nouvelles. Dans ce sombre édifice, qui pèse sur le cœur de la capitale, on apercevait des ombres postées aux fenêtres; des gestes peureux soulevaient furtivement les rideaux. Là-dedans, on guettait la Puerta del Sol. Pronunciamiento, mouvement populaire? On s'attendait d'un instant à l'autre à voir, une fois encore, la vieille place toute hurlante d'hommes.

Quelques ministres étaient réunis dans un salon et les accès de torpeur alternaient avec les crises de verbiage. La porte s'ouvrit et l'un des assistants ayant levé les yeux, s'écria : « Le Roi! »

Alphonse XIII avait appris sur la route l'assassinat de son ministre. Revenu aussitôt au Palais, il avait sorti du garage sa voiture torpédo et, sans prévenir personne, seul, à toute allure, par la Calle Mayor où se levaient sur son passage les sanglants souvenirs de 1906, il arrivait au ministère de l'Intérieur.

Cette quantité si petite de roi, dont parlait Sagasta, on vit alors quel développement avait été le sien et combien fut sage l'exclamation du bon M. Martos, président des Cortès, quand, apprenant que la reine Christine avait mis au monde un garçon, il s'était écrié : « A la bonne heure, maintenant nous pouvons être tranquilles! »

Toutes ces têtes de l'Etat qui chancelaient, ce roi de vingt-six ans les tint un instant appuyées contre son tranquille coug; et il leur donna un peu d'aplomb.

On se rendit alors un compte exact de l'importance qu'il avait prise et que le jour où il défaillera tout tomberait en déliquescence. Il fut possible également d'entrevoir le drame quotidien dans lequel se débattait ce souverain, qui pour demeurer fidèle à son serment constitutionnel, devait ruser et se contrefaire qu'en se cachant, pour ainsi dire, les actes les plus indispensables au bien de son peuple.

On attribue à Guillaume II d'Allemagne certaines actions assez faisandées qui ont un fumet marqué de tyrannie. Il s'amusait à pincer, à chatouiller autour de lui les hauts personnages de la Cour. A sa table, une vieille duchesse ayant avalé de travers, le Kaiser lui donna de telles claques dans le dos que la malheureuse s'évanouit. Il traitait publiquement et à grands cris ses ministres de porcs et d'idiots. Le chancelier Eülow lui-même, le cher Bernard s'entendit qualifier, un soir de gala, « d'hypocrite le plus infâme qui ait existé depuis César Borgia ». Guillaume II se faisait baiser la main jusqu'à vingt fois par jour par les hauts personnages de l'Empire. A une certaine fête que le prince de Fürstenberg donnait en son honneur, au château de Donausschingen, le Kaiser obligea le chef de son cabinet militaire, le comte Halsen-Haeseler, à danser en maillot et tutu roses, le rôle de la prima-ballerina dans un ballet érotique. Le vieux général prussien, dès la première danse, s'éroula sur la scène, frappé d'un mortel transport au cerveau, produit par la honte, sans doute. Comme il naviguait sur les côtes norvégiennes, un soir, après une beuverie, l'Empereur monta sur le pont de son yacht et voulut prendre en main la barre. Le capitaine s'y opposa, car on se trouvait dans un fjord dangereux. Il y eut quelque peu de bousculade et finalement le Kaiser s'écala sur le pont. Remis tant bien que mal sur ses jambes, il gifla à pleins bras le capitaine. Celui-ci descendit dans sa cabine et quelques instants après une détonation annonçait que cet officier venait de se faire sauter la cervelle.

D'Alphonse XIII d'Espagne on ne peut rien citer de semblable et on hésite d'ailleurs à décider si, au point de vue professionnel, il y a lieu de l'en louer. Les peuples sont femelles, il leur plaît d'être violentés. Quant aux courtisans, quant à ceux que l'on nomme les grands dans ce monde, depuis les sénateurs romains-qui léchaient les fesses au cheval de César, jusqu'à nos parlementaires vautrés dans les gadoues électorales, leur complexion est telle que l'imagination se refuse à concevoir les bornes de leur avilissement. Et pour en venir à notre cas particulier, il n'est pas douteux que le peuple espagnol ait gardé une dilection spéciale aux souverains qui lui ont le plus rudement travaillé les côtes et que même il n'ait un faible pour ces monarques au patchouli, entourés de nains, de chiens et de ménines et dont la décadence savoureuse des lies brunes de l'inconscient, traversée des éclairs orangés de Brède ou de Rocroy et sur laquelle Vélasquez écrase le suc noir de son génie, a des relents assez forts pour griser toute une race.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

(2) Extraits d'un ouvrage à paraître le mois prochain chez Grasset, à Paris.

Les Bourbons dans la Péninsule furent gens de trop saine raison. Ils ont négligé d'alimenter l'imagination de leur peuple; la scène demeure inoccupée, l'intérêt languit. Plus le moindre autodafé; la tunique soufre et le bonnet de carton sont vendus au fripier; les bûchers s'éteignent, les honnêtes gens s'ennuient et la canaille rigole. En trente ans de règne, c'est à peine si Charles III fit brûler quatre usuriers au nez croché, c'était vraiment tomber dans la parcimonie.

Quel que doive être désormais son destin, Alphonse XIII présente d'ores et déjà à l'histoire quarante-cinq ans de règne, dont trente de gouvernement effectif. Jamais, pendant ce long espace de temps, il n'a quitté l'attitude royale. En face de ministres plus ou moins rétifs et de parlementaires toujours inmanquablement embêtants, il n'a certes pas pu, ainsi que nous le verrons plus avant, mener à bonne fin l'œuvre qu'il s'était proposée pour la grandeur de son pays; mais, du moins, il a conservé un prestige, une autorité incomparables. « *Con el Rey, cualquiera se atreve!* » Ce qui veut dire que d'homme à homme, personne ne se risquait à se mesurer avec le Roi dans les joutes politiques. On l'a bien vu dans les journées d'avril, où ses ennemis ne l'ont vaincu qu'en fuyant devant lui et en faisant le vide autour de sa personne.

Roi, Alphonse XIII l'a été en face de la mort qu'il a regardée si souvent en face; roi enfin et des plus grands, il le fut aux jours douloureux lorsqu'il a quitté sa patrie en lui disant certaines paroles qui sont parmi les plus nobles qu'ait proférées une bouche humaine.

Machiavel a une maxime dure que le gouvernement républicain applique strictement en France : « Il faut appauvrir les citoyens pour les empêcher de conspirer. » On trouve dans ce principe le motif de la résignation du peuple français sous la tyrannie policière et fiscale qui le harasse et dont il ne se libérera que poussé à bout par quelque acte de désespoir qui ébranlera le monde.

Plus amoureux de sa terre que de sa couronne, le roi Alphonse a travaillé trente ans pour revivifier ce corps alanguie de l'Espagne. Il lui a donné assez de nerf, assez de vie surabondante pour qu'elle fût prise du désir d'en abuser. La révolution espagnole est une crise de jeunesse, un excès de sève. Maintenant les vœux sont venus dans le pré carré du roi, ils en auront bientôt tondu ras l'herbe grasse.

Pour définir succinctement ici l'importance de ce don royal, il suffira de rappeler en quatre lignes, l'aventure de la Peseta :

En 1902, 100 pesetas = 39 francs;
En 1906, 100 pesetas = 100 francs;
En 1930, 100 pesetas = 420 francs;
En avril 1932, 100 pesetas = 190 francs.

L'assassinat à Santiago

Lorsque William Mac-Kinley devint président des Etats-Unis, en 1897, il se complut devant son miroir et constata, une fois encore, qu'il était le portrait de Napoléon. Tous les Américains, d'ailleurs, ressemblent à Napoléon, sauf, néanmoins, Wilson qui, lui, avait une figure d'effraie.

Quand on a sur les épaules la tête même du grand Empereur, on ne peut agir comme si on portait sous son chapeau un jambonneau ou un quartier de parmesan. Donc aussitôt pourvu de la magistrature suprême, notre Mac bouillait de faire à n'importe qui une application sanglante de la doctrine de Monroë. Car l'homme était un composé, assez courant chez les Américains, d'éventreur et de juriste. A dix-sept ans, il avait quitté le Collège de Columbus pour s'enrôler parmi les saucissonniers du Nord qui menaient contre les populations du Sud, suspectes de latinisme et d'aristocratie, la campagne d'extermination connue sous le nom de Guerre de Sécession. Il se distingua dans cette tuerie, au point d'être nommé major à vingt ans, sur le champ de bataille de Gettysburg. Ensuite il étudia le droit et exerça diverses magistratures.

En outre de ces deux influences adventices que nous venons de dire, l'initiateur du protectionnisme et de l'impérialisme américains avait profité des sages leçons de son père qui avait des

porcheries et des charbonnages à Niles, dans l'Ohio. Ce Yankee exemplaire se livrait assidûment à un trafic que l'on peut appeler triangulaire. Il transformait les pourceaux en mineurs, les mineurs en charbon et le charbon en porcs. Plus il y avait de pourceaux, plus il y avait de mineurs, plus il y avait de mineurs, plus il y avait de charbon. Et le sang des porcs, la sueur des hommes et l'âme de la houille s'amalgamaient, se fondaient et rien ne subsistait plus que ces morceaux de papier où les hommes inscrivent en bavant de volupté les signes enfantins de leur avarice.

Donc, Mac-Kinley triplement avide comme pillard, législateur et trafiquant, regarda autour de lui la proie qu'il allait dévorer. Il ne s'agissait pas de s'attaquer à quelque gros type de nation en état de donner des coups qui feraient mal. Ce que cherchaient les Américains, c'était une jolie aventure comme celle de Henri Morgan, le pirate qui, en 1671, mit à sac l'opulente ville de Panama, capitale de la Terre-Ferme, et la ruina de fond en comble.

Les Espagnols étaient à Cuba depuis 1492; quatre siècles pleins d'amour, pleins d'or et pleins de sang. Après que Christophe Colomb, à son premier voyage, y eut planté l'étendard de Castille et la croix du Christ, les Espagnols saisirent la grande île avec emportement. Colonie, non pas, mais bien cœur de leur chair, froment de leur pain! Le tabac, le sucre, le café, le cacao, la cannelle, les fruits sans nombre, le coton, l'or, le platine, les bois précieux entretenaient vers la Péninsule un inépuisable courant de richesses auquel s'ajoutaient chaque année 200 millions de pesos.

*To soy de la rica ribera
Donde se fabrica el oro.
El azucar y la canela.*

(Je vis de la rive enchantée — Où se fabriquent l'or — Le sucre et la cannelle.)

Avec l'or, le sang coulait aussi comme il convient entre frères de la race dure. Mais Madrid n'avait pas à la Havane beaucoup plus de chagrin qu'à Barcelone. Sans doute, Weyler le reître, le terrible nabot, vint à Cuba et il y fit de telles choses que le grand Dieu lui-même dut en frémir. Mais en Catalogne aussi il montra sa cruelle face plissée et ce ne fut pas une fête où l'on danse la sardane. Les querelles cubaines n'étaient pas d'une autre sorte que les dissensions calistes ou catalanes.

Mais Mac-Kinley voyait une riche contrée, une veuve, un orphelin. « Malheur, dit la Bible, malheur au pays dont le roi est un enfant! » Mac-Kinley, pieux lecteur et citeur des Ecritures, jugea qu'il était expédient au salut de son âme de dépouiller la veuve et de rosser l'orphelin.

Alphonse XIII d'Espagne était alors le petit roi. Sa mère l'appelaît Nubi, Nubi chiquitin. Tout le jour, elle penchait son inquiétude sur le visage translucide de ce fils après lequel il ne lui restait ni forme. Il avait onze ans et sa longue et flexible taille portait l'uniforme des Cadets avec cette élégance frêle que l'on avait vue à son père. D'autres naissent coiffés, ce qui est signe de chance. Lui, point. Dès le berceau, sa mère le porta, couronné par le trépas d'un époux ardemment aimé. Et comme ce n'était point assez de la couronne de Charles-Quint sur le front de ce nouveau-né, il fallait encore que se confondissent dans ses veines le sang de deux races qui ont fait sur la terre quelques autres petites choses que de s'empiffrer de pétrole, de houille, de porcs et de dollars. Mais quand on a nom William Mac-Kinley, de Niles dans l'Ohio, on s'en balance des Bourbons et des Habsbourgs tout autant que du nègre qui hurle au coin de la rue parce que de joyeux garçons américains le saignent gentiment avant de le rôti.

Dans un conflit avec l'Espagne, Canovas del Castillo, qui occupait la présidence du Conseil des ministres, pouvait gêner les Etats-Unis. En effet, cet habile faiseur de rois avait de bonnes relations dans les capitales européennes, depuis le temps où il patronnait son élève, le fils de la Grande Isabelle, celui qu'il devait pousser sur le trône et qui régna sous le nom d'Alphonse XII. Le 8 août 1897, aux eaux, à Santa-Agueda, un Italien venu d'Amérique le nommé Angiolillo, assassinait Canovas del Castillo de trois coups de revolver étrangement opportuns. Et comme la justice a parfois dans ce monde quelques rudes soubresauts, quatre ans après, Mac-Kinley était payé de son dû. Il tomba, frappé à mort par un ange rouge, alors qu'il dansait devant le peuple à Buffalo, étant gonflé et saoul de tous ces idiots qui l'avaient, pour la seconde fois, proclamé leur chef.

D'importants arrivages de dollars entretenaient l'insurrection,

ns la grande île. Les Cubains acceptaient volontiers l'or des tats-Unis; même ils firent plus d'une fois bénéficier de l'aubaine rs frères espagnols. Car la tradition des généraux Agacuchos était pas perdue et l'on s'entendait de part et d'autre, pour pronger des hostilités dont tout le monde n'avait pas à souffrir. his quand les Yankees laissèrent voir le gros appétit de leurs andes canines, on changea de doctrine à La Havane aussi bien à Madrid. Sagasta, l'astucieux don Praxèdes, qui avait succédé Canovas, s'empessa d'accorder à Cuba non seulement les dre droits cubains que réclamaient les insulaires, mais encore l'onomie complète.

Les Américains, frustrés de leur motif d'intervention, s'en procurer aussitôt un autre et des plus sordides. Ils avaient dans le rt de la Havane un cuirassé, *le Maine*. Ils le firent sauter avec t son équipage de bougres sacrifiés et ils hurlèrent à la face u monde que les Espagnols étaient des félons, des sauvages et t'ils allaient les châtier.

Les historiens écrivent gravement que la guerre fut déclarée le 4 avril 1898. Entreprise de pillage, bestial assouvissement d'appé- t, cynique abus de son poids, voilà ce que c'est que leur guerre. s Frères de la Côte du Nord, les nouveaux riches de New-York de Chicago, comme de grands innocents, ivres des mécaniques 'ils s'étonnaient d'avoir su construire, avec leur chef, le Napoléon echez Paramount, allaient détruire l'œuvre la plus délicieuse e la race humaine ait jamais établie, sous le ciel.

Le 26 avril, l'amiral Cervera quitta le Ferrol. Il emmenait avec quelques navires gorgés de houle, vieux rôdeurs d'océan qui rcherraient une fois encore la route des caravelles et des galions. urs carcasses de fer portaient toutes sortes de bâtis en bois, s peu militaires, mais où pendant tant d'années des hommes aient vécu humainement et où, sur les mers chaudes, ils avaient péché leurs chants ardents :

*Por ahí viene una fragata
Toda llena de banderas
Y en al palo mayor trae
Los rizos de mi morena.*

(Voici venir une frégate — Ayant hissé le grand pavois — Et à grand mât elle porte — Les boucles de ma brune.)

Dans les soutes de ces navires, il y avait quatre douzaines de têts obus, sur des tas de sable. Leur grosse artillerie était au ont-de-Piété et leur petite mal fichue. Rien n'était en état, car père de famille avait été pris par la mort avant qu'il ait pu rsirer la maison et son aîné n'était encore qu'un petit enfant. is le ministre de la Marine avait embrassé l'amiral Cervera et avait dit : « Allez, Dieu est avec vous ! » Et les Chapelains de la isine Compostelle lui avaient remis la bannière de Saint-Jacques-Majeur qui est le saint patron de l'Espagne et des Indes Occi- ntales.

Cafés du Commerce, taisez-vous! Accroupis aux banquettes s apéritifs, silence! Comités, sous-comités et membres fondateurs s Lignes pour le Progrès dans la Paix et la Paix dans le Progrès, dérez vos transports! Vos ricanements affectés sont parvenus squ'à moi qui n'ignore pas que, dans le fond de vos cœurs isés, vous trouvez sublime le *Gott mit uns* des casques prussiens très spirituel certain petit tablier sur le ventre de vos contem- rains.

Les mécaniciens de la flotte espagnole étaient des mercenaires glais qui à l'approche de la bagarre éprouvèrent dans leur tomac une crise aiguë de neutralité. On dut les jeter à terre. L'ami- l Cervera parvint néanmoins à réfugier sa flotte dans la baie de ntiagi-de-Cuba. Une puissante escadre américaine établit aussit- t le blocus, montant solennellement la garde à la bouche d'un enal, dont l'entrée était défendue par trois bombardes oubliées r Christophe Colomb.

Ces hommes que l'Espagne avait envoyés là, mainteneurs de e vieille gloire, goûtèrent pendant un mois les fruits derniers et s plus savoureux de cette civilisation qui périrait avec eux. u cœur de l'hivernage, sous ce ciel embrasé et soudain rompu orages fulgurants, ils s'adonnaient à la piété et à l'amour. e charme désuet des fêtes d'autrefois, où l'on prenait le chocolat u parlant de choses tendres et jolies, les retenait dans les patios s maisons toutes peintes de couleurs exquises. Puis après les édications exaltantes des moines, ils dansaient la rumba et la nica avec les créoles douces et grasses. Ils buvaient de l'eau-ardente e se battaient entre eux.

Le dimanche 3 juillet 1898, fête de la Visitation de la Vierge, ils décidèrent d'entreprendre cette navigation d'où l'on ne revient pas. Ils se confessèrent et communierent tous, puis ils montèrent à bord. La vieille cathédrale plateresque avait ouvert pour eux son grand portail sur la darse. Dans les profondeurs de la nef, le maître-autel, couvert de cierges et d'or, flamboyait jusqu'à la voûte. Et là-dedans tournait un tumulte débordant de clergé et de peuple. Sur le parvis, soulevé au milieu des braillards, émergeant parmi ces gueules de toutes couleurs, un puissant homme d'archevêque se dressait dans sa chape azurée, avec sa mitre et sa crosse. Et ce prélat, qui avait banqueté le plus de la nuit avec l'amiral et ses hommes, proclamait de toute sa bouche, dans le matin, des choses que personne n'entendait et il brandissait sa main mauve vers le ciel pourri d'un orage bitumeux.

L'escadre défila avec ses équipages qui priaient et blasphémaient. A 9 h. 30, les navires franchissaient la passe et atteignaient cette mer des Antilles brûlante d'une éternité de sang espagnol. A 10 h. 45, les croiseurs *Maria-Teresa*, *Oquendo* et *Vizcaya* se jetaient à la côte et se faisaient sauter. Ils avaient reçu à eux trois 125 projectiles de gros calibre. Le vaisseau-amiral, *Le Cristobal-Colon*, parvint seul à forcer le blocus. Poursuivi pendant 60 milles par une partie de l'escadre américaine, à 2 heures de l'après-midi, alors qu'il tirait à blanc avec ses petites pièces et qu'il avait été touché 92 fois, le dernier cuirassé espagnol se jeta à toute vitesse sur les rochers.

Le 12 décembre suivant, les Espagnols quittaient La Havane, emportant sur leurs épaules le cerceuil de Christophe Colomb. « Jamais roi ni peuple n'a parcouru et subjugué autant de pays que notre peuple », écrit un historien de la conquête de l'Amérique. Et maintenant, cette dernière terre qui leur restait encore, ils l'abandonnaient au règne du dollar et du cochon congelé; et de tant de royaumes et de tant de fêtes, ils ne conservaient rien que quatre planches ruineuses et la dépouille de l'homme mort de misère après avoir révélé un monde.

Pour se saisir de Cuba, les Américains s'étaient prévalus de la doctrine de Monroë. Ils n'ont jamais dit quelle loi, autre que celle de la brute déchainée, ils avaient invoquée pour s'emparer des îles Philippines sur lesquelles ils font, depuis, peser un joug cruel.

Il convient peut-être de ne point quitter ce sujet avant d'avoir rappelé que, dans le monde de la piraterie, est demeurée fameuse la manière dont les Yankees en usèrent avec Cuba. Ils se sont emparés du commerce et de l'industrie, ils ont ruiné les banques cubaines, ils ont supprimé la concurrence que leur faisaient les plantations de canne à sucre. Ils ont montré afin ce qu'ils appelaient la délivrance d'un peuple opprimé.

La Politique d'Alphonse XIII

A la fin de l'autre année, nous étions quatre nigauds à Salam- manque, rue de la Congrégation, dans une salle basse de l'hôtel Galinduste. Mes compères étaient trois échappés de Sorbonne, sorbonnés jusqu'à la moelle; têtes grosses et ballantes par le tas de livres dévorés, avec, en outre, des échine exaltées par la fréquence des parchemins. Et moi, pauvre, que l'on voit peu dans les foires et comices universitaires, je leur servais de guide et de témoin.

Au cœur mélancolique de la pièce, une lourde table de noyer brun était préparée sur le carreau de briques rouges. Très émus, nous attendions pour déjeuner un convive d'importance qui n'était rien moins que le recteur de l'Université Salamantine, don Miguel de Unamuno. Il arriva pressé, avec sa barbe furieuse et cette convulsion aigre de tout son visage qui semble ruminer un vieux relent de quinine.

Mes trois gaillards pèlerins, venus des rives radicales-socialistes pour entendre les oracles du Maître, trépignaient de lui jeter dessus ce monceau de raisons qu'ils avaient amassées pour lui, dans leurs gibecières académiques. Aussi, ayant à peine humecté leur parole d'un rien de soupe grasse, ils l'entreprirent. Leur manière était la conférence alternée. Quand l'un avait placé son bon couplet sur le Politique, l'autre, d'une bouche agile, entreprenait le Métaphysique, et le troisième, petit pote, anxieux de ne point perdre son tour, ayant la gorge pleine, s'étranglait dans l'Économique. Bientôt d'ailleurs, ils en arrivèrent à discourir tous ensemble. Ce fut comme un canon à trois voix sur un air gris. Les voix étaient pauvres, les gestes menus, les doctrines semblaient de petites

vieilles et tout cela s'inscrivait bizarrement dans cette chambre pleine d'une lumière lavée et sans couleur.

La chère était médiocre. Une soupe à l'huile forte, un méchant salpicon de porc et ce cabri, de la morue froide, un bout de croûte rouge, le tout arrosé d'un gros vin d'outre au romarin. Sous la table, un brasero exaspéré nous chauffait les cuisses, mais de traîtres vents coulis dialoguaient entre la porte et les fenêtres et rôdaient alentour de nos reins.

Don Miguél fut maussade. Il haussait les sourcils et nous considérait tour à tour, par-dessus ses lunettes, ébahi, comme s'il eût soudain découvert notre présence. Il avait son tic qui lui tire le bas de la joue gauche dans un mouvement de blâme ou de dépréciation. En examinant la servante, il émettait par-ci, par-là, quelque raide et sec aphorisme qui n'avait nul rapport avec la copieuse oraison de nos bienheureux parleurs. L'affaire, en somme, tournait à la farce triste.

Heureusement que survint le bonhomme Galinduste, seigneur du lieu, bas sur pattes et trapu ainsi qu'une commode, avec une tête de taureau sournois. Il arrivait, porteur de trois grosses bouteilles et d'un plat chargé de friandises. Il fit signe à la servante : « Va-t'en, petite, nous avons à parler entre hommes sérieux. » Il déboucha un flacon et nous versa du vin à la ronde. Il but une rasade et ayant un peu médité : « Vous pouvez y aller, c'est du bon. » Et il ajouta un son rauque assez discourtois. Puis, reprenant son verre, il le leva et dit : « Je rote en l'honneur de la République que bientôt nous aurons ici. Il y a assez longtemps que celui-là est à Madrid, le derrière dans la plume. Nous devons être tous égaux. Ces trois jeunes messieurs sont venus d'un Paris de France pour nous l'enseigner. Ils parlent un Castillan un peu mélasseux, mais j'ai bien compris tout de même. Ni rois, ni curés, tous égaux. N'est-ce pas ainsi, monsieur le Recteur ? »

Unanimo prit dans le plat un jaune d'œuf enrobé dans le caramel, il l'écrasa posément entre ses dents, puis s'essuyant le poil, il déclara très sérieux : « Toi, Galinduste, tu es une brute et tu ne seras jamais que l'égal d'une brute, si toutefois tu trouves un homme aussi brute que toi. » La réponse plut beaucoup à l'hôtelier. Il ruait de la jambe droite et il ruait abondamment avec un gargouillis d'asthmatique. Il reprit : « C'est sûrement comme vous dites, don Miguél. Mais alors la règle doit être : tous rois comme lui ou tous brutes comme moi ; tous dans la plume comme lui ou tous dans la crotte comme moi. — « Bien dit ! » s'écria le plus jeune des sorboniques qui, pour plus de détails, avait une voix d'enfant de chœur dans un masque qu'il s'était fait de voyou soviétique.

Don Miguél buvait un coup. Il semblait avoir pris un peu de ton. Il se leva et sautant sur un pied, car peut-être il avait la crampe, il vint s'appuyer à la vaste épaule de l'hôtelier. A plein poing, il le saisit par ses cheveux qui semblaient des crins de sanglier et le secouant, il disait : « Dans un Galinduste, autrefois, il y avait le cœur, et il y avait la tripe. A cette heure, Galinduste, porc que tu devins, tu n'es plus qu'une tripe sur deux pattes. La faute en est au roi de Madrid. Il n'a pas nourri ton cœur de la providence impériale dont il avait besoin. En d'autres temps, ton gros crâne eût été plein d'îles et de continents et de navires. Aujourd'hui, il est replet de viandes ou d'appétits de viandes. Ah ! oui, l'égalité ! Tu es l'égal de toi-même, barrique dont nous buvons le vin. Tiens, sers-moi à boire. »

Comme on avait levé les pans de la nappe, le brasero rayonnait dans la chambre où, mêlées aux ombres de la nuit si hâtive en cette fin de décembre, se mouvaient maintenant les spirales d'une vapeur dont on ne savait si elle provenait du feu, des vins ou de nos cerveaux. L'enfant de chœur dormait ou peut-être vomissait, le front sur le bord de la table. Don Miguél, accroupi parmi les nourritures, les genoux sous le menton de nos deux autres démocrates, criait : « La question sociale c'est le chancre qui ronges les empires pourrissants. La question sociale c'est l'émeute et bientôt la dictature des ventres. A l'époque où l'Espagne était une grande personne, il y avait à Salamanque quinze mille étudiants. Ils crevaient de faim. Mais leurs cœurs étaient gavés de gloire. Et ils avaient, en outre, l'espoir de rassasiement. Car, tôt ou tard, la gloire du cœur engraisse le corps. »

Don Miguél de Unamuno, grand bachelier de Salamanque, quand vous reveniez de Fortaventure,

Puerto de Gran Canaria sobre el sonoro Atlantico!

je savais moi, que le cotre nolisé pour la plus grande gloire du cartel

des gauches, emportait sur les mers vos regrets impériaux. Ces songeurs de petits songes voulaient vous afficher comme un Bébé-Cadum à leurs balcons radicaux-socialistes. Mais ils redoutèrent une insolation quand ils eurent aperçu votre cœur rouge et jaune. Vous citiez Thérèse d'Avila à Daladier et vous recommandiez les exercices de saint Ignace à François-Albert. Et moi qui me souvenais de cette délicate, petite et démocratique réjouissance d'antan, je ne fus pas surpris de votre déclaration catégorique

Entre le peuple espagnol et son roi, il n'y a pas de question sociale. Le procès pendant est d'ordre historique uniquement. Et dans sa forme actuelle qui doit aboutir à une révolution, il est ouvert depuis notre désastre colonial de 1898.

Et l'événement accompli, le docteur Maranon, qui se tenait avec le ricin et l'ellébore, au chevet de la jeune République, malade de naissance, exprimait la même opinion :

En réalité, la présente révolution a commencé en 1898, quand nous avons perdu le dernier reste de notre empire. La monarchie était indispensable à la conservation des territoires immenses qu'elle avait conquis.

Alphonse XII avait bien compris la signification de cette couronne ancestrale que les vœux de la nation plaçaient sur sa tête. Elle était le signe de l'union entre toutes les Espagnes et le sceau de cette unité restaurée était la possession de ces terres d'empire qu'étaient les colonies. Lorsqu'il prit le pouvoir après la grande bamboula républicaine de 1873, tout était à restaurer dans le pays. « Mais, disait le Roi, nulle œuvre n'est plus urgente que de rétablir la paix à Cuba. » Et il signait bientôt, avec les insurgés, le traité de Zanjón, qui mettait fin à la guerre.

Le trafic avec ces colonies, tout réduit qu'il fût, quand on le comparait à l'immense mouvement de jadis, lorsque Séville, forte de plus d'un million d'habitants, était la plus riche ville de la Chrétienté, représentait le quignon de pain quotidien, faute duquel un pays est en péril de tomber dans la furie de l'exaspération et du désespoir.

Ce négoce était d'ailleurs encore relativement substantiel. Voyons quelques chiffres. Dans l'année 1896-97, à la veille de la guerre avec les Etats-Unis, voici quel en était le bilan :

« Total des transactions commerciales : 305,829,000 francs, répartis ainsi :

- » Importations : 98,852,000 francs ;
- » Exportations : 206,977,000 francs.
- » Bénéfice en faveur du commerce espagnol : 118,125,000 francs. »

Et tout ce trafic, à deux ou trois millions près, s'effectuait sous pavillon espagnol.

Années non pas gavées certes, non pas phéroriques, mais luisantes d'une bonne et saine graisse. On peut les comparer à celles que connut la France sous la tutelle bienfaisante de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe. La régente Marie-Christine administrait le royaume et dirigeait l'éducation de son fils, Alphonse XIII, avec une égale sagesse, quelque parcimonie, quelque austérité, mais une paix, une sécurité que l'on eût rêvées éternelles. Alors chacun des budgets se soldait par un délicieux surplus, notamment celui de l'exercice 1896-97, dont nous parlions tout à l'heure, qui laissait un boni de 10 millions de francs-or. On vivait alors les temps bienheureux de Frascuelo, de Lagartijo, de Fuentes, de Mazantini, tous tueurs de taureaux qui, et principalement les deux premiers, portèrent cet art à son apogée et donnèrent à la fête des arènes une magnificence de haute époque. Les Congrégations religieuses, de leur côté, se développaient et gagnaient en nombre et en puissance. Les sociétés secrètes n'étaient pas, non plus, malheureuses. En somme, la prospérité et la joie régnaient partout dans la péninsule. J'ai entendu de vieux soyeux Lyonnais évoquer avec ravissement cette époque. Ils racontaient comment, lorsqu'ils allaient alors faire leurs achats de cocons dans les Alpujarras, ils devaient conduire avec eux un mulet chargé d'or, car les paysans espagnols ne voulaient accepter ni argent, ni papier. Et il n'était pas rare, disaient-ils, d'apercevoir dans les coffres de bois, habillés de peaux de chèvres, ou ces ruraux enfermaient leurs trésors, des doublons, des ducats et même d'autres monnaies d'or encore plus anciennes et dont beaucoup certainement reposaient là depuis le voyage de quelque lointain aïeul aux Amériques.

Lorsque les Etats-Unis eurent imposé à l'Espagne le sauvage

traité de 1898, tout s'effondra d'un coup. Exemple vivant que les nations d'Europe doivent toujours avoir devant les yeux. Quel que soit leur degré de puissance, toutes celles qui se relâcheront quelque peu dans cette dure contrainte impériale qui a fait leur fortune se verront bafouées, rossées et réduites aux mêmes extrêmes que connut alors le peuple espagnol.

Plus d'or, plus de ces exquises denrées coloniales que l'on savourait depuis tant de siècles; plus de débouchés pour les produits manufacturés que les colonies absorbaient en majeure partie et au plus haut prix. La monnaie nationale réduite à rien; les usines fermées; le chômage partout; les ouvriers dans les rues; la misère dans les maisons; la hideuse question sociale grouillante parmi les ruines de l'Empire et Barcelone qui levait son vieux drapeau écartelé de sang et annonciateur de la guerre civile. Le désespoir qui saisit l'Espagne peut se comparer à la noire humeur qui s'empara d'elle après la défaite de Rocroi, la dépression, le découragement étant toutefois bien plus complets en 1898. La Catalogne, qui se voyait atteinte plus durement que toutes les autres provinces, car elle ne savait plus où désormais écouler sa camelote, parlait même de se donner à la France.

C'est alors qu'au fond des sombres jours s'offrit à ce peuple perdu la jeunesse d'un roi. Alphonse XIII commença de régner au lendemain du désastre. Et nul, même parmi ses ennemis, n'a contesté le bienfait de sa présence. Car la jeunesse est la consolation éternelle du monde. Il fallait que cet enfant de seize ans apparût à cette heure-là, au sein aride de la vieille Castille en larmes, pour que toute l'Espagne fût quelque peu distraite de son malheur. Entre tous les dons que la royauté fait aux peuples, ce n'est pas le moindre que ce rafraîchissement de l'État à chaque nouveau règne. Le pays couronné de fleurs inespérées repart avec son roi, parmi tous ces enchantements qui sont au début de la vie.

Il y eut alors les entrées dans les villes capitales; les défilés d'hommes en armes et de prélats; les courses de taureaux royales; enfin l'ensemble somptueux; les carrousels de beaux uniformes; de ces parades glorieuses que l'armée et l'Église savent si bien organiser et qui sont si nécessaires à la vie d'un peuple. La nation, dans ces cérémonies, oublie ce qui doit être oublié; elle se retrempe, reprend confiance dans sa force et confirme son unité. C'est alors que le roi est le cousin de tous ses sujets. Au cours de ces solennités, la prestance de don Alfonso et son abatage firent merveille. Il jouait une dangereuse partie. Il en eut le gain, et la popularité qu'il conquit en ces jours-là devait l'accompagner longtemps.

Qu'il me soit permis d'évoquer à ce propos, et en passant, les fêtes républicaines qui, bien que d'une autre sorte, ont aussi leur attrait, car elles ne sont pas dénuées d'un charme vieillot et d'un enfantillage touchant. On célèbre d'abord sur le mode majeur le triomphe du « troquet », grand électeur; puis on écoute de pied ferme trente-six et encore un discours sur la laïcité intégrale, sur « la vraie figure de ce pays » et la bedaine auguste des gros pandours démocrates. Alors tout enflammé d'une sainte fureur électorale, depuis l'aurore jusqu'au soir tombant, on scrutine, on crachote dans l'urne en maudissant l'infâme réaction.

BRANTHÔME.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

CHRONIQUE POLITIQUE

Il faut donner confiance

Une intervention active dans la politique européenne suppose une Belgique unie, formant le front unique devant l'étranger, investie de la confiance de ses amis, opposant aux espérances de ses ennemis une calme certitude en sa propre durée. Ce sont là des conditions préalables au succès d'un travail diplomatique sérieux et l'on aurait tort de croire que la grosse partie qui va s'ouvrir se jouera uniquement autour du tapis vert de Genève ou de Lausanne. Nous entrons dans la période difficile, dangereuse même, où l'Allemagne reprendra la position de grande puissance que lui assurent, malgré la défaite, sa forte population et son unité politique. L'attitude de l'Italie hâte le moment où des modifications importantes devront être apportées aux traités de 1919. La Belgique, si elle ne veut pas être sacrifiée au cours des tractations prolongées qui vont s'ouvrir, doit se mettre en état de grâce, c'est-à-dire en état d'efficacité politique.

Il faut que le pays se persuade qu'il existe une hiérarchie des valeurs. Le statut international de la Belgique, le règlement des dettes et des réparations, le sort du pacte rhénan importent infiniment plus aux populations flamandes que le régime de l'enseignement moyen. Pourtant c'est cette dernière préoccupation qui absorbe l'attention d'une grande partie de l'opinion. Comment l'éclairer sur ses vrais intérêts? L'habitude invétérée d'ignorer l'étranger, d'agir comme si le village natal, la ville ou la région formaient un univers fermé nous font vivre en plein rêve pendant que se joue notre destinée. Faute d'ouvrir les yeux aux réalités européennes, nous laissons passer des heures précieuses pour l'action.

C'est ainsi que l'État fait preuve d'une tolérance beaucoup trop large envers les agissements des nationalistes flamands. Nous admettons volontiers que ceux-ci sont peu redoutables au dedans, mais au dehors ils sont fort dangereux parce qu'ils font douter de nous au moment précis où nous avons besoin de tout notre crédit. On sait que la banque la plus solide peut encourir de graves difficultés à la suite de mauvais bruits perfidement lancés dans le public par des employés renvoyés; en politique il n'en va pas autrement. Si l'agitation activiste avec ses cortèges, ses drapeaux jaunes au lion noir, ses attentats contre les monuments aux morts nous impressionne peu parce que nous en connaissons la force réelle et parce que nous savons faire la part des circonstances qui ont alimenté l'esprit de fronde, elle cause cependant à la communauté un préjudice indéniable. Les manifestations dominicales de quelques centaines de nationalistes sont guettées par des observateurs qui tous ne nous veulent pas que du bien; une presse spéciale en grossit l'importance; des brochures antibelges, imprimées spécialement, sont envoyées à l'étranger et il nous est revenu qu'une attaque particulièrement venimeuse contre notre épiscopat vient d'être lancée par un anonyme dans les milieux romains. Ces manœuvres ne réussissent pas, mais elles nous coûtent cependant très cher. Nos amis de la Droite flamande semblent parfois disposés à se réjouir de l'existence des révolutionnaires. La peur des nationalistes fait « marcher » le bourgeois. Mais ce n'est plus le moment de jouer à Croquemitaine; il faudrait que tout le monde se donne le mot pour mettre à la raison ceux qui volontairement se posent en ennemis de la

Belgique et travaillent à déforcer notre action diplomatique

La Belgique, qui n'aime rien tant que la paix, cherche en ce moment les compensations auxquelles la faillite allemande lui donne droit. Elle s'estimerait sans doute heureuse d'être payée en sécurité. Le Pacte rhénan, à cet égard, a montré la voie. Mais toute l'économie de cet accord fondamental viendrait à être détruite si les puissances étaient amenées à douter de la solidité de l'Etat belge. Le gardien de la Meuse et des côtes de Flandre remplit une mission internationale qui postule la confiance. La capacité de la Belgique de vivre, d'agir, de se défendre détermine dans une large mesure la politique de la France ainsi que celle de l'Angleterre. L'Allemagne, qui a aussi le droit de penser à sa sécurité, pourrait trouver dans l'indépendance de la Belgique des raisons de modération qui n'avaient pas échappé à Bismarck. Mais tout l'échafaudage s'écroule si la Belgique n'est qu'un agglomérat de villes et de villages provisoirement assemblés et toujours prêts à se dissoudre pour courir plus librement à de médiocres destinées. Dans ce cas, la Belgique est sans titre vis-à-vis de l'Europe. Elle ne rend aucun service durable à la communauté des nations occidentales, elle n'est point fondée à revendiquer un traitement de faveur; elle n'est que mensonge et tromperie. La propagande des nationalistes s'attaque donc bien à nos intérêts moraux et à nos intérêts matériels les plus directs et les Belges égarés qui les suivent disent en somme à l'aréopage de Lausanne: « Ne nous payez pas, ne nous donnez pas des frontières sûres, ne comptez pas sur nous pour renforcer les garanties de paix. Nous nous déclarons indignes de toute mission supérieure. » Quand on y réfléchit, on s'étonne de l'indulgence que rencontrent les ennemis de l'Etat chez ceux-là mêmes dont ils poursuivent la ruine.

La Belgique possède un capital politique considérable. La fidélité qu'elle a montrée dans l'accomplissement de ses obligations internationales et l'énergie qu'elle a déployée dans la défense de son indépendance ont donné la preuve à tout le monde, à ses amis comme à ses ennemis, que le royaume issu de la révolution de 1830 constitue un pilier solide de l'ordre. Cette constatation est rassurante pour la France si justement préoccupée de sa sécurité comme pour l'Angleterre toujours attentive au maintien d'un certain équilibre en Occident. L'Allemagne elle-même ne peut manquer à la longue d'en être impressionnée. Cet immense résultat que deux ou trois des hommes qui ont tenu dans leurs mains le sort du pays dans la nuit historique du 2 août 1914 ont eu la clairvoyance et le courage d'escompter peut être compromis par les menées des factieux. Ceux-ci s'efforcent, en ébranlant les assises de l'Etat, de rendre vaine cette profusion d'héroïsme qui nous a valu le salut avec l'honneur. Ils méritent qu'on leur adresse cette vibrante apostrophe de Kipling: « Voilà les dignes que nous ont laissés nos pères et nous les avons négligés. Combien et combien de fois nous les a-t-on rappelées et combien de fois avons-nous remis à plus tard! Peut-être avons-nous déjà livré nos fils comme nous avons trahi nos pères! »

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (26, 23, 18 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Journaux et journalistes

Le premier qui fit un journal en langue française était un médecin. Mais avant lui on faisait déjà des journaux. Rome a connu des Diarii et Venise quelque chose d'approchant. C'étaient, en somme, des annales quotidiennes, si l'on me permet ce solécisme.

A Amsterdam, à Strasbourg et à Anvers on a connu, à la belle époque, des publications similaires et qui se vendaient. Théophraste Renaudot, médecin contemporain de Cyrano de Bergerac, fabriqua quelque chose pour divertir ses malades. Il s'agissait de leur reposer les nerfs. Alors déjà on souffrait de neurasthénie et d'artériosclérose, mais on donnait à ces agréments d'autres appellations. Les dames ne prenaient pas de cocktails et ne s'attablaient pas en pyjama à la terrasse du *Robert's*, au Zoute. Cependant elles avaient des vapeurs, et des langueurs. Pour leur remettre la tête sur les épaules, Renaudot leur donna des lectures faciles qui contrastaient avec les romans de la Colpénéde en neuf volumes et M^{lle} de Scudéry en huit ou en douze. En somme, Renaudot leur donna des magazines. Cela ne s'appela pas encore ainsi, mais la chose y était. Pour la politique on la regardait avec détachement, comme une chose dont il faut user juste assez pour ne pas se surmener les nerfs. La polémique était réservée au pamphlet qui en fut la forme normale à partir des guerres de religion. J'ai eu beaucoup de peine à m'imaginer ce que c'est qu'un pamphlet jusqu'au jour où on m'a dit que j'en avais fait un. Il paraît que mon *Agora* en est un type accompli, suivant la définition de M. de Cornenin.

Vint la Révolution française. On publiait des gazettes, sous le manteau. Désormais elles seraient libres et elles écumèrent, mais le régime césarien leur apprit à se tenir tranquilles. Avec Napoléon, l'Europe entière baïllonna sa presse. La censure était revenue.

L'Allemagne et l'Italie renaissantes firent de son abolition un article de leur Credo. La Belgique de 1830 l'inscrivit dans sa Charte. Le Saint-Siège condamnait des journaux, et en publiait. Sous la Restauration, la France connut trois lois sur la Presse, qui toutes se contredisaient, naturellement, sans qu'on les appliquât très bien. L'Espagne était obscurantiste, comme la Lombardie et l'Autriche. De la Russie nous ne parlerons pas. L'Europe s'éveillait en somme très lentement à la liberté. Seule l'Angleterre connaissait une Presse grave, digne, érudite, et parfaitement indépendante. Mille huit cent trente amena un grand vent de liberté qui souleva les feuilles comme celles des maronniers en automne. Désormais, en France et en Belgique on lut beaucoup et librement. N'allez pas croire cependant que ce fussent des succès de masse. Les illettrés étaient nombreux encore. Un bon journal de province en Belgique coûtait 20 centimes et tirait à trois cent cinquante exemplaires. Quand il atteignait cinq cents, c'était beaucoup. Pendant longtemps on n'alla pas beaucoup plus loin et c'est seulement avec un Français, Tardieu, que l'*Indépendance Belge* sortit de l'ombre, suivie de près par le *Journal de Bruxelles* de de Hauleville. Auparavant on trouvait des gazettes de grand tapage, mais elles appartenaient plutôt à la catégorie des chroniques scandaleuses. Le *Nain Jaune*, le *Mercurie Surveillant* ont été des feuilles satiriques rédigées par des réfugiés français de la Restauration. Le Second Empire en connut de la même espèce. Les Français d'alors venaient volontiers exprimer chez nous leurs doléances et leurs prédilections. Sous le Second Empire ils nous donnèrent beaucoup de fil à retordre. Chez nous, des naifs faisaient chorus et on dut traduire devant les Assises du Brabant, en 1866, le rédacteur responsable du *Crocodile*. On ne songerait plus aujourd'hui à exprimer des desiderata politiques dans des papiers aux appellations zoologiques ou grotesques. Quand nous nous prenons aux cheveux avec notre prochain, nous parons ces pugilats de grandes étiquettes nationalistes, neutralistes, prolétariennes ou salvatrices. Enfin, quand nous expliquons à un monsieur qu'il a le nez trop long ou la bouche de travers, c'est toujours sous prétexte de sauver la Patrie.

Cette époque du XIX^e siècle fut donc celle de l'éducation journalistique. L'Europe avait une hantise. Celle de l'Arbitraire et l'Arbitraire venait nécessairement du Pouvoir. Enfin vint Emile de Girardin. Il avait fondé en 1845 un journal qui s'appela

la Presse et qui coûtait deux sous. Le journal à bon marché était né. Retenons bien cette date. Elle sonne comme un glas dans l'histoire de la Presse en France. De ce jour, les journaux eurent bien braver la censure de Napoléon III, renaitre triomphalement en 1870. La presse libre sera peu à peu rongée par les persécutions du journal à bon marché. Avec le perfectionnement mécanique des journaux ne sont plus des ateliers, mais des usines. Deux pays tiennent maintenant la tête du gros tirage en Europe. Ce sont l'Angleterre et la France. Sauf le *Times* et le *Daily Telegraph*, l'Angleterre ne connaît plus la presse libre. Northcliffe a trouvé la formule du journal pour tous, où les titres en caractères d'affiches emplacent la substance vive de l'article. Comparons les journaux d'aujourd'hui à ceux d'aujourd'hui. Dans ceux-là, une suite d'études errées et documentées sur des problèmes sévères. Quand l'article est polémique apparaît, il est typographié comme un autre. Il faut être intelligent pour lire ce journal, et cultivé. Dans ceux-ci, ne information planétaire, superficielle, à coups de poing et qui toujours relève du grand roman ou de la grosse anecdote.

C'est au ministre à utiliser la presse libre. Avec l'officielle, c'est trop facile. Un journal neutre a tout intérêt à ne faire aux grands et à la terre aucune peine, même légère, puisque eux seuls sont les dispensateurs de la manne précieuse des informations. Supposons qu'en France un grand quotidien se brouille avec l'Agence Havas, fâchera les ministres. Et s'il outrepassa vis-à-vis de ceux-ci la discrétion d'usage, il lui en coûtera. Ainsi l'Agence Havas devient une fonction de Cour républicaine. Le Président Doumergue, quand vint, il y a deux ans, saluer officiellement le Roi des Belges, emmenait dans sa suite un représentant officiel de l'Agence qui prit place dans nos carrosses; Louis XIV ne faisait pas autrement avec oïseau, historiographe. On imagine le petit traité conclu sans autre forme de procès entre le Régime et les grands journaux. Ceux-ci on ne les force à rien dire, mais on peut si facilement les forcer à se taire. L'important dans leur obédience nouvelle n'est pas en ce qu'ils disent, mais en ce qu'ils ne disent pas. Presse et gouvernement sont si étroitement liés par un réseau si enchevêtré d'intérêts communs que nul ne songe plus à douter de leur omniscience.

Cette domesticité millionnaire ne convient pas au tempérament belge. Sauf la presse neutre qui enregistre comme un simple perroquet, les journaux de chez nous prétendent avoir leur opinion d'abord, et puis celle des ministres. Ceux-ci ne disposent même pas de ce singulier bulletin officieux qui couvre une colonne et demie dans *Le Temps* et dont le Quai d'Orsay fait ses choux gras. *Le Temps* s'est accordé ce curieux petit monopole. Chaque jour, sur la longueur exactement mesurée d'une colonne et demie de petit texte, il expose le point de vue des bureaux du Quai. Après quoi il passe à d'autres occupations. C'est ainsi que très souvent la seconde page affirme le contraire de ce que dit la première, et bien plus souvent une lettre du Provincial vient, au milieu de la même première page, bouleverser tout le reste. On ne voit pas trop ce que nos gouvernants auraient à gagner à ce genre de cacophonie. Pas plus qu'à s'entretenir comme le font M. Tardieu ou M. Laval avec des porte-plumes serviles, rassemblés en concile grave et sonore. On imagine un de nos grands hommes conviant autour de soi les représentants des journaux de Bruxelles pour leur exposer l'état d'une négociation. Tous, le soir même, se prendraient aux cheveux et par-dessus le marché scalperaient le ministère. Alors nos bureaux laissent tomber les bras et déplorent que seule la presse neutre puisse se montrer objective. Cette vilaine épithète allemande, grâce à Dieu, n'a presque pas cours chez nous. Comment voudrait-on qu'une presse de combat soit objective? J'espère bien, pour ma part, ne l'être jamais. Mais nous arrive à tous cependant de nous dire objectifs, mais pour un coup c'est que nous sommes bien décidés à ne l'être pas.

C'est cependant cette presse serve, qui, en France, fait l'opinion. Elle enregistre et subit froidement sa censure. Réduit à cinq lignes dans un coin l'événement le plus désagréable peut être amorti et étouffé. Quand vraiment il ne peut être caché il reste à en prendre un parti décevant, avec le sourire et à l'esquiver ensuite en sourcil. A cela s'ajoute qu'à Paris la Censure se double d'une Police. J'ai cru longtemps que mes camarades de l'*Action Française* exagéraient quand ils parlaient d'agents cachés jusque dans leurs ateliers. Mais dans beaucoup d'autres maisons nullement suspectes de monarchisme ou de communisme on m'a répondu : « Mais si, nous avons tous que quelque part dans l'établissement un de nos hommes est payé par la Sûreté générale. Cet homme nous surveille, mais il nous aide aussi parce qu'il nous renseigne sur les menées communistes ou autres qui pourraient surgir. Bref, ce surveillant

est aussi surveillé et ainsi tout s'arrange. » Avec les récents perfectionnements, la police de Paris, véritable Etat dans l'Etat, devenu l'un des mieux outillés du monde, étend froidement son armée de mouchards et d'espions et devant le danger communiste, devant les quinze cent mille étrangers qui battent le trottoir parisien, la population s'accoutume à cette sécurité envahissante. Les seuls qui protesteraient sont les apaches et les écrivains. Mais les premiers, on ne leur demande pas leur avis et les seconds on leur facilite si généreusement leur travail d'information qu'ils auraient vraiment mauvaise grâce à se plaindre. Ainsi la Censure est rétablie. Nous sommes loin des belles déclamations de Gambetta sous l'Empire. Il n'y a guère que l'Italie fasciste qui possède une presse aussi bien dressée que la grande presse parisienne.

Représentons-nous donc un homme d'Etat de chez nous, privé de ce mégaphone dont la souplesse d'échine devant le pouvoir n'a d'égalé que la raideur plastronnante devant le commun des mal informés. Rien n'égale la suffisance d'un journaliste officieux quand il fait métier d'exprimer et diffuser les avertissements tombés d'en haut. Il va facilement jusqu'au tutoiement intégral et feu Patris réalisa magnifiquement ce type balzacien. L'officielle parmi les ministres, c'est un peu le bourgeois gentilhomme, indéfiniment émerveillé de faire à lui tout seul une aussi bonne compagnie. Avec ce grotesque le ministre doit s'entendre. C'est un marché à traiter. Après du grand propriétaire neutre ce n'est rien d'autre. M. Laval ou M. Tardieu ne cachent nullement leurs tractations avec ces messieurs. Ceux-ci sont les entrepreneurs. Les ministres sont les architectes. Ensemble on fait un devis. Ces manœuvres absolument exemptes d'hypocrisie ont connu leur apothéose en Angleterre au temps de Lloyd George et de Northcliffe qui industrialisa le patriotisme anglais au profit d'un grand commerce de papier. Peu importe la couleur du ministre, l'affaire pour le propriétaire du journal est dans la quantité de papier vendu. Si le ministre n'a pas cette industrie à satisfaire, il est à peu près dans la situation d'un ministre belge.

Le ministre belge, sauf pour la presse neutre, n'a qu'une ressource, celle d'utiliser les imprécations que chaque jour on lui envoie. Un ministre anathématisé par sa propre majorité peut toujours dire à l'opposition : « Voyez donc où j'en suis. Vous me traitez de dictateur mais ma propre presse m'accuse de tuteur au point de me traîner sur la claie. Croyez-vous qu'il soit si facile de gouverner pour le bien de tous?... », etc. Entre les mains d'un homme habile, un opposant violent est toujours un atout, mais il faut savoir s'en servir. Le grand art est alors de faire publier par une presse hostile des choses que l'on n'aurait pas publié soi-même et de lui en endosser la responsabilité. Ou bien encore, quand on a envie de faire un mauvais coup, de charger adroitement les journaux de le provoquer. Bismarck a joué ce jeu facile dans l'affaire de la dépêche d'Éms. On l'a souvent accusé d'avoir fait là un faux. C'est inexact. Il a publié, en l'amputant d'un rien, une dépêche qu'il savait, ainsi mutilée, d'une force explosive effroyable. Et il l'a publiée au jour et à l'heure voulus. Ou plutôt il l'a fait publier, car ce grand artiste excellait à faire réaliser ses malhonnêtetés par les autres. Ainsi ce sont les journaux qui ont déclaré et déchaîné la guerre de 1870, et des journaux libres.

Autre moyen celui de faire annoncer par un journal étranger une chose dont on ne veut pas supporter soi-même les conséquences éventuelles. Là encore Bismarck demeure le maître et l'ancêtre. Aux préliminaires de Nikolsbourg, il s'était attaché un jeune correspondant des *Débats*, nommé Wybor. Ce garçon intelligent, mais novice, se sentait flatté de cette familiarité. Quand Bismarck eut envie de faire connaître à l'opinion allemande la politique napoléonienne des compensations, il ne le fit que pour autant que l'odieuse en retomberait sur la France. Il invita donc Wybor à dîner avec du monde diplomatique hors pair et, au fumeur, dans un coin, lui dicta toutes les propositions de compensation. Le jeune correspondant fit ce que j'aurais fait peut-être à sa place. Ravi d'une si belle aubaine, il courut au téléphone... et ce furent les *Débats* qui annoncèrent lourdement une révélation désastreuse pour la France puisque à ce moment la presse de Berlin reprit l'information comme venant de Paris.

Dans la tradition bismarckienne, Stresemann demeurera un modèle aussi illustre en réalisant ce prodige de conduire l'Allemagne à la victoire malgré la Presse. En effet, Stresemann fut toujours, pendant les cinq ans de son règne, houspillé par l'extrême-gauche et en même temps par la droite qui lui reprochaient, l'une sa modération, l'autre son républicanisme suspect. Avec une opinion belliqueuse, Stresemann pratiqua une politique de paix qui était

en même temps un triomphe diplomatique. Ainsi nous pouvons voir aujourd'hui combien supérieurement il nous a roulés, mais ce qui est plus beau encore c'est la manière dont il a roulé l'opinion de Berlin et cela pour le plus grand bien de l'Allemagne. Or la presse sozial-democrate, qui tenait Stresemann pour un affreux capitaliste, est la seule presse socialiste du monde digne de ce nom, disciplinée, menée au bouton, et équipée à grands frais. Quant au trust Hugenberg c'est le seul trust du continent, avec son agence, ses messageries, sa radio, et son armée de petites feuilles locales. Celles-ci sont les plus terribles. Rafénées au moment de la grande baisse, quand elles étaient ruinées, rassemblées et rationalisées à outrance, elles sont un exemple curieux de concentration journalistique. M. Hugenberg est d'ailleurs un ancien agent de presse d'un trust industriel de la Ruhr. Ancien fonctionnaire prussien, il a donc reçu les deux formations indispensables aux manœuvres des *Konzerns*. C'est, comme tous les meneurs de cette espèce, un journaliste qui n'a jamais écrit. En France, le groupe des Intérêts économiques a pour représentant de ce genre un M. Billiet, qui se charge d'arroser certaines caisses aux approches des élections. Mais les caisses Billiet n'ont qu'une activité bien intermittente. Le Français, tout docile qu'il soit, n'a pas la tête suffisamment trustée pour supporter pareil mécanisme. Stresemann était donc pris dans l'état entre deux *Centralen* et ne leur répondait que par trois journaux très bien faits et à tirage court. Sa manière avec la presse adverse était celle de la franchise brusque et de la roiserie cordiale qui avaient si bien réussi à Bismarck. Surtout il veillait à ce que ses services fussent d'une politesse et d'une ponctualité méticuleuses pour toutes choses de journaux et hier encore, les rédacteurs à la *Nation Belge* n'étaient nulle part aussi bien reçus qu'à la *Wilhelmstrasse* et dans les bureaux de police du Reich.

Le maniement des journaux est donc une question de savoir-faire. De leur côté les journalistes ont à montrer dans leurs rapports avec les ministres un certain tact et surtout une discrétion qui cependant n'est que de circonstance. Il est évident que la moindre fuite met un ministre en colère. Le seul moyen de garder la confiance est le moyen diplomatique de la discrétion. De ce côté, le ministre s'habitue à causer avec des porte-plume. Il en arrive à tout dire, certain qu'on ne répétera rien de confidentiel, et avec l'espoir d'impressionner le journaliste qui n'oublie pas la qualité de cette confidence. Au journaliste alors à ne rien oublier, car ce qui est confidentiel aujourd'hui peut ne l'être plus demain et la bonne documentation est celle des bavardages personnels, qui reviennent si à propos longtemps après. Le maître en cet art est un journaliste anglais d'origine juive et strasbourgeoise, M. Gerothwohl, directeur de la politique étrangère au *Daily Telegraph*, et que les Belges connaissent bien parce qu'il s'est mêlé souvent de façon intempestive de leurs affaires. En 1925 la France était représentée à Londres par un diplomate de grande allure, le comte de Saint-Aulaire, personnage supérieurement doué pour l'esprit caustique et pour l'intransigeance des principes. M. de Saint-Aulaire connaissait Gerothwohl et, comme on dit, le pratiquait. Or, au beau milieu des affaires de la Ruhr, le *Foreign Office* était occupé par lord Curzon, dont on connaît assez la raideur jupitérienne. L'agence Reuter annonça un soir que l'ambassadeur de France rendait visite à la même heure à lord Curzon. Aucun communiqué ne parut sur la teneur de cet entretien, mais Gerothwohl en donna le lendemain un compte rendu détaillé et vivant qui semblait prouver qu'il n'en avait pas perdu un mot. A son breakfast, lord Curzon bondit. Saint-Aulaire avait donc commis la suprême indelicatessse de livrer à la presse les termes du dialogue aigre-doux, plutôt aigre, de la veille et que portait sur des affaires essentielles. Curzon sauta sur son téléphone et demanda l'ambassade de France. C'était le moment précis où Saint-Aulaire, furieux, prenait le cornet et demandait le *Foreign Office* en grogmelant : « Curzon, nous allons lui apprendre à raconter nos petites histoires à Gerothwohl. » Or Gerothwohl avait tout inventé de sa propre initiative. Il s'était représenté ce que pourrait être en l'occurrence cette rencontre entre deux grandes vedettes, et avec une clairvoyance impitoyable il avait reconstitué tout le dialogue à sa manière. Il se trouvait que c'était la bonne. Il avait livré des confidences sans les trahir. Cela, c'est le grand art.

Il arrive aussi qu'une bonne psychologie devance les événements, sans pour cela recevoir d'avertissements secrets. Il m'est arrivé ainsi, au cours d'une grande Conférence internationale, de happer un renseignement important de la bouche d'un artiste du journalisme français. Je téléphonai le pronostic à Bruxelles

et il parut en même temps dans un seul grand journal du soir à Paris. Vingt-quatre heures plus tard l'événement nous donnait raison. Je demandai alors à mon mentor d'où il tenait son précieux document. Il m'a dit : « De nulle part. J'ai inventé ça comme ça, parce que c'était dans les possibilités. Maintenant il est possible que Briand, qui n'en savait pas plus long que nous, a pris notre pronostic au passage et l'a réalisé, parce que ses façons d'improvisateur s'en trouvaient bien. » On parle alors de conscience professionnelle. Il est vrai que si souvent les ministres n'en ont pas plus que nous et tout le monde va ainsi au petit bonheur.

* * *

Voilà à peu près situés nos journaux dans l'histoire de la presse. Inutile d'ajouter que leur déficience intellectuelle peut trouver des remèdes facilement. C'est un problème de recrutement des élites, à la condition toutefois que celles-ci consentent à apprendre le métier. Nos journaux n'ont, pour la qualité, rien à envier aux journaux des pays voisins. Les pays germaniques sont parvenus à faire des fascicules plus respectables, mais en les faisant payer beaucoup plus cher. Je doute très fort que le lecteur belge s'accoutume au journal à un franc, même trois fois plus volumineux que le nôtre. Cela tient à la concurrence du journal français, journal à cinq sous, et dont les ballots encombrant nos kiosques. A ce journal à cinq sous nous n'opposons qu'un journal de même prix et ce n'est pas notre faute. Chaque matin, l'unique moitié du public belge qui nous fait l'honneur de nous lire en français est inondée de gazettes parisiennes et cela diminue notre tirage global d'une grosse centaine de milliers. Pris entre le journal flamand et le journal français, il ne reste qu'un bien petit pré carré au journal belge de langue française. Il faut bien en prendre son parti. Dans ce pré les revues vivent et les journaux vivent, mais à bas prix.

Il est curieux que la grande presse flamande, qui n'est pas concurrencée par la presse hollandaise, n'ait pas encore tenté l'expérience du journal cher, ou tout au moins au même prix que le *Telegraaf* ou le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*. Manque d'éducation chez le lecteur? Ou simplement influence du concurrent de langue française? Combien d'acheteurs flamandais entre une gazette de leur langue à un franc et un *Soir* à six sous choisiraient la gazette à un franc?

C'est un problème purement économique et où la sentimentalité n'a aucune part. Le résultat est net : nous sommes voués pour longtemps encore à la presse à trente centimes.

Il faudra donc que l'écrivain pour journaux soit journaliste, et du métier. Un journal à dix pages supporte un savant mémoire. Un journal à trois pages veut du style à l'emporte-pièce, du mot médaille, de l'image qui blesse, qui illumine, ou qui console, enfin une phrase qui sente la poudre. L'article y prendra peu de place. Toute la polémique ira dans l'écho, la chronique, le sketch, le film, la revue de presse, la manchette. C'est là qu'on sentira le tour de main du professionnel et le sort veut que désormais le journalisme soit une profession. On ne s'improvise pas journaliste. Avec tant de talent qu'on voudra il faudra tout apprendre et ne jamais négliger une rubrique, si petite soit-elle. Autant que possible les avoués occupés toutes et savoir pour chacune d'elles le parti qu'on peut tirer.

Quand on aura bien étudié ce clavier on sera journaliste, et c'est alors qu'on sentira toute la distance qui sépare l'écrivain officier de l'écrivain libre. En d'autres pays les hommes politiques sont journalistes. La France est, à cet égard, un pays extraordinaire. Presque tous les hommes d'Etat savent écrire. On parle évidemment de M. Briand qui ne fit jamais que du journalisme de primaire mais enfin il avait été journaliste et rédacteur en chef de la *Lanterne*, et il connaissait le délicat maniement de cette machine aux rouages si compliqués qu'est un journal quotidien. M. Tardieu a été long temps au *Temps*. M. Herriot est journaliste. M. Blum l'est aussi et remarquable. Chaque chef de groupe est capable ainsi de marquer de sa griffe les deux premières colonnes d'un quotidien. Combien de nos grands parlementaires pourraient en dire autant? Nos officiers n'ont jamais corrigé d'épreuves sur le marbre des salles de café ou dans le tohu-bohu des salles de rédaction. Ce sont des gens de robe, presque jamais des gens de plume. Aussi quel fossé les sépare du monde des journaux! Le plus souvent ils ne savent pas comment lui parler.

Cela mène les journalistes à n'en plus faire qu'à leur tête et c'est aussi très fâcheux. Que de fois il m'est arrivé d'entendre des personnalités haut placées me dire en levant les bras au ciel : « Voilà. Un

fois de plus ces choses n'ont pas été communiquées au public. La presse n'en fait rien. On dirait que des choses aussi utiles, aussi palpitantes ne l'intéressent pas. Que faites-vous donc dans votre métier?... » Il est arrivé, simplement, que ces messieurs lisent avec une égale sérénité tout ce qui ne les concerne pas, mais que la seule omission de ce qui les intéresse spécialement les fait bondir. Les journaux sont pour eux un monde mystérieux et anonyme, assez mal recruté, pauvrement payé, et qu'on ne sait par quel bout prendre. Ce n'est encore rien quand nous ne recevons pas de ces articles dus à des compétences et qu'on nous prie d'insérer. Les compétences sont le poison de la vie du journaliste. Il ne se passe pas de semaine qu'on leur inflige un *pensum* dû à un avocat à un abbé ou à un professeur à qui il faut expliquer avec une infinité de précautions que son travail ne vient pas à son heure.

C'est que tous les avocats, pour peu qu'ils aient rédigé des notes d'audience, se croient journalistes. Les abbés, parce qu'ils ont enseigné la poésie et les professeurs, parce qu'ils sont compétents par essence et par définition, sont convaincus de leur valeur littéraire. Comme, en général, on est très peu pressé d'accueillir leur copie dans des salles de rédaction, ils rentrent leur plume et ils bouddent. Quand, par malheur, on l'accepte, on va de misère en misère parce que, peu habitués à la fugacité de la notoriété littéraire, ils en font une affaire énorme. Pour nous qui publions tous les jours, notre écriture est une matière assez anonyme qui s'engouffre chaque matin dans le silence des corbeilles à papier. Mais l'écrivain d'exception, ou occasionnel, éprouve un ébahissement délicieux à se voir imprimé. Il en parle à tout venant, et si son factum ne paraît pas dans les délais désirés, il en fait une affaire monstre. Ajoutez-y qu'en général sa prose ne sera pas journalistique et que ce texte sacro-saint, présenté comme une vérité révélée, n'aura qu'un retentissement très faible. Le vrai journaliste est celui qui va trouver le professeur, le fait chevaucher son dada, en prend ce qu'il veut et en présente au public un élixir. De nouveau, le métier reprend tous ses droits.

Là gît sans doute la plus grosse difficulté de notre métier en Belgique. Nous sommes forcés de tout faire nous-mêmes. Combien de fois n'avons-nous pas déploré, en parcourant le sommaire de nos revues, telle absence, et telle carence? Tant de problèmes nous échappent. Tant de questions scientifiques d'actualité ne sont même jamais mentionnées dans nos revues les mieux cotées. C'est que ni les universités, ni les académies, ni les fonds scientifiques, ni les conseils coloniaux, ni les ministères ne nous en livrent rien. On avait pu espérer que le Jeune Barreau, surtout le bruxellois, nous fournirait un appoint. Mais sauf deux ou trois brillantes exceptions, sa corporation s'est tenue fièrement à l'écart et on ne voit pas ce que cette fierté a rapporté à sa réputation.

La place est donc libre. Il reste à faire beaucoup de choses pour relever le niveau de nos journaux, lequel est incontestablement corrigible. Nous pourrions répondre à nos lecteurs trop difficiles qu'un public n'a que le journal qu'il mérite et que s'ils ne sont pas contents de notre travail ils n'ont qu'à le faire eux-mêmes. Mais ce serait trop facile et indigne de nous. Il leur reste seulement à nous faciliter la tâche, et c'est une question d'éducation publique.

Quant au journaliste il chemine dans la vie, les yeux ouverts sur une perpétuelle leçon de choses et aucune carrière n'est plus propre à lui enseigner la philosophie. Comme polémiste sa vie est plus intense que celle de l'avocat et comme informateur elle est plus variée que celle du diplomate. Au Palais, l'audience ne vient qu'après une longue enquête, des remises et un volumineux courrier. Alors seulement on peut plaider, mais le jugement ne viendra que longtemps après. Le journaliste peut bondir sur la plume, publier le soir même et recevoir une volée de bois vert dans les vingt-quatre heures. Le diplomate choisit les mêmes sources d'information, mais jamais il n'a la chance de la bousculade et la royauté éphémère de l'actualité.

CHARLES D'YDEWALLE.

L'anti-Barrès

Nous ne relèverions pas les propos que M. André Gide a détachés de son journal (1) pour flétrir la « pernicieuse, la déplorable influence de Barrès », si l'exaspération assidue qu'il montre à l'endroit de ce « néfaste éducateur » ne nous révélait un de ses plus constants soucis. Toute sa vie, André Gide a été littéralement obsédé par Barrès, et non pas tant par l'artiste, qu'il a fait mine d'admirer avant de le rabattre, que par l'*influenceur*. La question de l'influence — question « gidienne » par excellence — s'est posée pour lui, en fonction même du développement et de la destinée de Barrès. Historiquement, la chose est incontestable. Soucieux d'influencer à son tour la jeunesse, André Gide devait nourrir son opposition des contrastes que sa propre nature offrait avec celle de l'homme qui, quarante années durant, marqua de son influence des générations successives. Dès qu'il tenta de s'exprimer soi-même, M. Gide rencontra Barrès sur son chemin; et tout le climat de l'époque où il eut à se frayer sa route fut en quelque façon imprégné de barrésisme. Il lui était impossible de n'en pas tenir compte; et c'est pour une bonne part, en réaction contre la personne, contre les idées et contre les prestiges de Barrès, que s'est constituée la divergence gidienne. Etre l'anti-Barrès, voilà l'une des préoccupations maîtresses d'André Gide, ce qui donnera à son œuvre sa caractéristique essentielle dans l'évolution des idées.

Parvenu à l'âge même où Barrès nous a quittés, M. Gide croit pouvoir aujourd'hui s'arroger sans contester et sa place et son rôle. Les abandons, le trouble de notre époque lui semblent d'ailleurs éminemment favorables pour liquider et reléguer parmi les théories éfuntes les « célèbres doctrines » auxquelles le nom de Barrès demeure attaché : « Tout ce qui reste marqué par son influence, dit-il, est déjà moribond, déjà mort. » Plus soucieux de civisme, plus attentif aux grands intérêts de la nation, M. Gide le déplore peut-être, comme il estimait opportun de le faire, Barrès vivant, lorsqu'il concédait à ses doctrines « une vertu thérapeutique pour notre pays délabré » (car il ne semble guère que les adolescents libérés par l'exemple de M. Gide soient aptes à revigorer la France actuelle et à la guérir de sa redoutable atonie). Mais laissons cela qui n'est pas de l'ordre où M. Gide se situe, lui, son œuvre, et son « influence ». Littérature et biographie, composition du personnage et moyens de prendre de l'ascendant sur les jeunes esprits, voilà ce qui, chez Barrès, a suscité l'inquiète interrogation de M. Gide.

Il fut un temps où André Gide affectait d'aimer en Barrès les « inconséquences de l'homme naturel » et de louer l'artiste pour mieux l'opposer au dogmatique : « Vos meilleurs écrits, lui répétait-il sans cesse, survivront à vos théories. » Et nous lisons dans *Incidences*, à la date de 1921 (p. 56) : « Je sens dans les écrits de Barrès, à côté de la volonté la plus noble et d'un bon sens très droit, un grand encombrement de sophismes. Sur vingt lecteurs capables d'apprécier les réelles qualités de l'écrivain, il y en a cent ou mille capables de prendre ces sophismes pour des vérités, et c'est à ses sophismes mêmes, non à son grand talent qui lui permettra de survivre, que Barrès doit le plus gros de sa gloire d'aujourd'hui ». Désormais, l'écrivain lui semble ne valoir guère plus que le théoricien. « On a monstrueusement surfait, dit-il, ses qualités d'artiste : tout ce qu'il a de meilleur ne se trouve-t-il pas déjà chez Chateaubriand? » Mais l'homme à qui il écrivait jadis, tout en le cajolant sur les « exquis délicatesses » de son art : « Nous connaissons la netteté de votre vue, la clarté de vos jugements, votre vaillance, votre prudence, l'excellence de vos conseils »,

(1) Dans la *Nouvelle Revue française* du 1^{er} juin.

cet homme lui est devenu pareillement insupportable; et il relève sur un ton méprisant ce qu'il appelle sa « pénurie », ses limites, son « désir de popularité, d'acclamation, qu'il prend pour un amour de la gloire, son incuriosité, son ignorance, ses dédains; le choix de ses dieux... Nous nous abstiendrons de qualifier moralement cette tardive revanche; elle n'est au reste, à tout prendre, qu'un des signes de cette « obsession » dont nous avons parlé. Par delà la tombe, l'auteur des *Déracinés* n'a pas cessé de hanter Gide; et jusque dans sa propre vieillesse, à cette heure « serene » où il fait la rencontre de Goethe, Gide croise encore l'ombre de Barrès; il lui faut à nouveau s'opposer à lui pour lui ravir son dernier dieu. Vieillard ou jeune homme, tous les problèmes que la vie lui pose ou lui a posés, c'est à rebours de Barrès qu'il a décidé de les résoudre. Vivre, se développer, faire carrière, vieillir autrement que Barrès, c'est pour Gide le signe et comme l'épreuve de la liberté. Jusqu'à la fin, il n'échappera pas à ce destin jaloux : il n'aura existé, quant à son influence et à sa personne, que comme un antidote.

Tout, au reste, le prédestinait : naissance, religion, nature, esprit à ce comportement antithétique. Son « déterminisme » n'est-il pas radicalement à l'opposé du « déterminisme » barrésien? Et dès 1897, il ne le lui envoyait pas dire : « Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine? » Ce qu'en 1932 M. Gide exprime avec plus de sarcasme : « Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sanges, de deux provinces et de deux confessions? » Pour devenir astrologique de botanique qu'elle était, et pour se situer désormais entre le Scorpion et le Sagittaire, la « querelle du peuplier » reste toujours la pièce capitale du débat entre Barrès et Gide. Le jour où il l'engagea, M. Gide choisit son rôle : être l'*anti-Barrès* lui apparut comme une élection. Enseigner la joie qu'il y aurait à ne plus se sentir d'attachés, de *racines*; bien plus, faire du déracinement une école de vertu, plaider en faveur d'une éducation dangereuse, et sous prétexte de leur donner l'horreur des thèses, des idées, des raisonnements, convaincre les jeunes esprits que le traditionalisme n'est bon que pour les faibles, pour la masse encroûtée dans ses habitudes héréditaires; opposer à l'acceptation le refus, la disponibilité, le non-conformisme, la gratuité — tous les thèmes gidiens se trouvaient posés d'un seul coup : il avait suffi à André Gide de prendre point par point le contre-pied des théories de Barrès. Tel fut désormais son « enseignement », sa « réforme »; et lui qui se flattait de vivre sans entrave, c'est-à-dire sans doctrine, il se condamna à en avoir une, celle du *contradictoire*; vis-à-vis du barrésisme, il devint quelque chose comme l'avocat du diable!

Il va sans dire que sa propre pente l'inclinait à ce choix, mais il y entra aussi, à dose égale de sincérité native, certain calcul qui n'est pas étranger à un esprit de sa sorte. Sous son allure de boutade, notez ce trait révélateur : « Se contredire! Si seulement M. Barrès l'osait, quelle belle carrière! » Notez aussi l'insistance qu'à son propos M. Gide met sur les conditions propres à faire « survivre » une œuvre, à l'assurer d'une « gloire » qui ne soit pas toute viagère : il y revient sans cesse dans son journal, dans ses lettres à Angèle : « Il apparaît aux clairvoyants, dit-il (et il se range naturellement parmi ceux-là), il leur apparaît que les célèbres doctrines de Barrès, d'un si excellent effet pratique aujourd'hui, et pour lui-même et pour la France, *pèseront d'un poids mort bien fatigant sur son œuvre bientôt* ». Et vingt ans plus tard : « Barrès a-t-il pu vraiment croire, a-t-il pu supposer que ses théories en apparence si opportunes (et je prends ce mot dans le sens le plus urgent...), si savantes assurément à galvaniser les moyennes intelligences de nombreux vieux adolescents, qu'elles trouveraient encore, ses théories, *quelque crédit avant trente ans?* »

Pour attentive que fût alors la sollicitude de M. Gide à l'endroit de l'avenir des idées barrésiennes, cette feinte générosité ne nous abuse pas sur l'intime préoccupation qui se dérobaît sous son conseil. Ce que guettait André Gide, c'était l'heure, fatale à ses yeux, où les théories de Barrès s'exténueraient, où leur utilité n'apparaîtrait plus, où, le danger passé, le pays prendrait le remède en dégoût, où son critérium deviendrait un poncif, où son échelle des valeurs semblerait hors d'usage. Cette heure-là, ce serait, tôt ou tard, son heure à lui, André Gide : il lui suffisait d'attendre, de ne rien hâter, et surtout de ne pas conclure, à la différence de Barrès. L'imprudent Barrès qui voulait poser des principes, chercher partout des « enseignements, des leçons », et qui prétendait « servir »! « C'est lui, dit-il, qui mit cela à la mode. » Mais la mode passerait, le geste de défense qui soutenait ses écrits n'aurait plus de raison d'être, ses conclusions paraîtraient bientôt impotentes : « Malheur aux livres qui concluent, songeait Gide; ce sont ceux qui d'abord satisfont le plus le public, mais au bout de vingt ans la conclusion écrasera le livre. » Et chacun sait qu'André Gide s'est arrogé la « catégorie de l'avenir » : « *J'ai toujours pensé le futur* », dit-il.

Il le pensait déjà, lorsqu'aux environs de 1897, il comprit d'instinct tout le parti qu'il pourrait tirer de la dissidence qui se produisit alors parmi les « barrésiens ». Il y a là un petit fait d'histoire littéraire dont il ne me semble pas que les commentateurs de Gide aient souligné l'importance et qui situe exactement son dialogue avec Barrès. C'était au lendemain de la publication des *Déracinés* : parmi les jeunes barrésistes de la première heure, tous ceux qui s'enchaînaient de trouver dans le « Culte du Moi » un bréviaire d'anarchie et de nihilisme s'insurgèrent contre la conclusion du nouveau livre. Barrès éprouvant soudain « le néant du moi jusqu'à prendre le sens social », ne les obligeait-il pas à choisir entre « le point de vue intellectuel et le traditionalisme »? Ce fut un beau scandale pour l'équipe barloquée qui le suivait alors. « Le désarroi des amis que l'*Homme libre* m'avait fait fut extrême, disait-il plus tard en évoquant leur malentendu. Beaucoup de jeunes groupements m'envoyèrent leur P. P. C. » Celui de la *Revue blanche* est resté fameux entre tous. La protestation qu'André Gide fit aussitôt paraître dans l'*Ermitage* était d'une politique plus captieuse. Tout en feignant de craindre que le goût de la réflexion ne gâtât chez Barrès la naïveté des impressions sensuelles et des dons artistiques qu'il admirait toujours, il chercha le joint pour contredire la thèse des *Déracinés*, en proposant son propre cas en exemple : c'était un appel indirect aux individualistes impénitents que la « conversion » barrésienne avait conduits à la rupture. Il y avait désormais une place à prendre, une succession à recueillir, celle-là même que Barrès laissait vacante (car il avait eu sur ses premiers séides une influence assez semblable à celle que Gide allait exercer par la suite). Le jeune auteur de *Paludes*, qui fréquentait alors les régions littéraires habitées par ses disciples, vit sur-le-champ l'avantage qu'il en pourrait tirer. C'est avec les dissidents, race inquiète et vagabonde, qu'il établirait ses rapports; il aurait lui aussi sa famille, celle dont Barrès ne voulait plus, mais pour laquelle il avait fait son lit. Sans doute Barrès serait-il suivi par le gros de troupeau : son exemple galvaniserait la masse... Ce n'était pas sa part à lui, Gide; il ne la lui disputerait pas : il attendrait plutôt que la faveur revînt à ce que Barrès abandonnait et que le rythme contraire des générations successives lui permit, à coup sûr, de jouer sa chance... *André Gide ou l'opportuniste à long terme*.

Le piètre calcul, et que tout cela est donc précaire que ne conduit pas la recherche d'une vérité supérieure, de ces grandes lois impersonnelles qui mènent le monde et la nature humaine! Barrès cherchait à les découvrir, y tendait d'instinct et exerçait dans ces

domaines comme un droit de naissance. C'était une âme bien née. Que dire de M. Gide qui fait aujourd'hui le victorieux à ses dépens ? Rien : ces deux hommes ne sont pas de la même espèce. Et cela explique tout.

HENRI MASSIS.

Le goût du pays ⁽¹⁾

Le soleil m'a tenté... Il est sorti de l'hiver plus hâtivement que de coutume... Cependant, cette année, il a passé par la neige. Oh! trois jours : où les arbres paraissaient avoir crû sans racines, posés à même la terre ensevelie à la façon des colonnes; où les toits dans les champs ressemblaient à d'immenses lincolns tendus sur des cerceaux épars; où le vol noir des corbeaux attardés animait seul l'espace blanc. Il a passé aussi par le souffle du Nord. Un grand souffle qui ne cessait ni jour ni nuit, sifflant le long des murs, grondant à travers les ramures secouées, si froid et sec que toutes les herbes en furent un instant consumées, et crissaient sous le pied comme au contact du fer. Un grand souffle qui l'avait pâli, comme si la masse glacée couchait sa flamme en se ruant, au moment de l'éteindre, ou bien l'avait transi avec le reste de la nature.

L'hiver, chez nous, règne à l'ordinaire du 15 décembre au 15 février. Domination interrompue heureusement par quelques fêtes de lumière, quand le vent profond d'Espagne traverse les monts, attiédissant le ciel; que l'on ne sait plus en quelle saison l'on vit, si le printemps ne s'est point trompé de date et de mois. Les arbres, l'herbe, les fleurs hésitent tout juste à partir, et l'eau des clairs ruisseaux, où nulle ombre ne flotte, devient douce à courir sous l'azur. Pour les bêtes qui se hâtent vers l'étable bien avant le crépuscule, elles n'en finissent plus de pâturer, elles aspirent entre deux bouchées l'air chargé de rayons comme elles boiraient à longs traits. Et l'homme se hèle et rit devant les horizons balayés, où la couleur revient aux choses en attendant la vie...

Le soleil m'a tenté... J'ai pris à travers champs pour aller à Navaille, dans l'annexe de Toujas, chez Adrien Peyrot. C'est un terrien passionné. Il cultive avec science un petit héritage, un sol profond et gras qui entoure sa maison comme la pulpe d'un fruit son noyau. D'une génération seulement au-dessous de la mienne, instruit des rudiments sur les mêmes bancs, partageant les mêmes joies et soucis attachés au sol, professant les mêmes sentiments familiaux et sociaux, nous sommes amis, et la distance que le temps a mise entre nous s'efface peu à peu à mesure que nous avançons en âge; nous n'aurons bientôt plus que celui de nos communes impressions.

Il vient parfois me voir pour un avis à prendre, un projet à soumettre, une lecture à contrôler. Comme à l'école, dès le premier jour, il est toujours avide de s'instruire et de comprendre. Son esprit était aussi aigu que son oeil de dénicheur... J'aime à le recevoir, intéressé par cette vivacité, cette curiosité sans cesse éveillée, et le besoin d'essayer et d'entreprendre qui l'aiguillonne. Il parle facilement; il se plaît à le faire; il avoue qu'il monologue avec lui-même, tout en besognant ou en lisant, car, l'outil ou la charrieur quittée, il cherche volontiers un livre, le soir, sur l'étagère réservée. Au physique, il est petit, râblé, alerte, court de gestes et de pas, en mouvement de corps autant que de pensée, de poil jeune encore, avec quelques fils gris seulement, et le regard franc et chaud. Comme partout, il se hâte à la tâche, regardant de manquer de temps, d'être débordé par le travail, de ne point commencer ou finir à l'heure. Il se hâte sans expédier : car c'est un maître ouvrier. Les voisins disent : « Ah! bah! il a le don; il fait tout de ses doigts, sauf parler. »

L'autre jour, à l'improviste, il frappa à ma porte. Il neigeait. Je regardais par la fenêtre les flocons immaculés s'amasser sur le gazon. Peyrot sonna. J'ouvris moi-même.

— Je savais vous trouver, monsieur, par un temps pareil.
— Un temps qui déshonore le pays.
— Ça en a tout l'air. Il va bientôt falloir un traîneau.
— Mais, entrez vite, Peyrot.
Nous primes place au coin de la cheminée, pieds aux tisons. Je jetai dans le foyer quelques poignées d'épis de maïs, les pédoncules secs comme de l'amadou, ce que nous appelons « les charbons blancs », dont j'ai toujours une provision à portée, dans un vaste cache-pot de cuivre, ceint d'une bande d'amours en relief, pour raviver le feu; et une longue flamme jaillit, claire, bleue, à cause de l'alcool resté du grain dans l'épi. Sous la brusque lueur, les amours parurent partir pour une ronde folle...

Assis, je dis :
— Tout le monde va chez vous ?
— Merci, monsieur, tout va : les gens et les bêtes. Et cette neige, bien que d'un autre pays, n'est pas mauvaise pour le sol. Quelques gelées à la suite, et la vermine aura fini de nous empoisonner... Mais, ce n'est pas la question. Voici... On vend tout contre moi, et je suis acheteur... Oh! ce n'est pas que ce soit du bon terrain : ici, de la friche; et là, une lande où l'on a laissé vieillir la thuirie. Il n'y a de beau, au bout, qu'une garenne, des jeunes chênes de venue... On ne peut rien leur reprocher... Enfin, tel quel, le terrain m'arrange; ça me plaît.

— Je le savais.
— Je n'en ai pourtant parlé à personne... Je comprends : on m'a vu y aller, y passer plus que de raison, m'arrêter peut-être, réfléchir... Quand on a bien envie d'une chose, on ne se tient pas de tourner autour, et, comme ici, monsieur, d'y entrer, d'examiner, de mesurer presque... Les voisins ont dû dire : « Té! celui de Navaille en veut. »

— Ils l'ont dit.
— Il s'agit donc de se presser. D'autres pourraient se présenter. J'ai besoin que vous me donniez un coup d'épaule. C'est pourquoi je suis venu... Vous connaissez beaucoup ceux qui vendent... Soyez assez bon pour leur demander de me réserver la terre à prix égal. Seulement cela.

— Ce n'est pas un coup d'épaule, c'est un coup de langue, Peyrot... Soit. La demande est nette et franche. Je le ferai pour vous. Ne me remerciez pas... Dites-moi, vous avez mis de côté, ces dernières années?

— Non sans peine. Sauf le dimanche, et quelques jours pris pour commencer aux foires, aux marchés, je n'ai pas quitté le sillon. Je voulais économiser, toujours, pour acheter, m'arrondir. Où? je ne voyais pas. Et voilà l'occasion; si près : je n'aurais que la haie à traverser... Aussi, monsieur, je tremble d'émotion à l'idée que je vais y arriver, peut-être... Si vous saviez comme ce désir vient de loin : celui de posséder d'abord, ensuite de s'agrandir...

— Vous ne me l'avez jamais confié.
— Ce serait raconter ma vie...
— Racontez. Il n'est point de petite destinée. Tout se mesure à l'effort.

— Songez, monsieur, il y a là trois ou quatre hectares. De quoi doubler presque mon petit héritage... Je vous ai dit : de loin; oui, en moi; de bien plus loin chez les miens... Nous sommes une vieille race de travailleurs du sol, depuis des siècles, comme les ceps. Nous pouvons dire que nous aimons la terre; assez pour l'avoir aimée chez les autres même. De père en fils hommes à toute main, laboureurs, vigneron ou pasteurs, jamais un de nous n'a été congédié. Il n'y a pas une famille riche et ancienne où l'on ne trouve notre nom sur le livre de comptes. Souvent, il est suivi d'une mention de gratification, en récompense de services dévoués. Quand un garçon naissait chez nous, on le suivait; et, sitôt en état d'être pâtre il était arrêté. Quelques-uns des miens ont ainsi commencé et fini leur vie dans la même maison.

— Ce sont là, Peyrot, des lettres de noblesse.
— Que voulez-vous dire, monsieur ?
— Comme des papiers qui anoblissent une race pour avoir longtemps bien vécu, agi, mérité. Les particules, les titres ne sont que la consécration de cette conscience, de cette utilité d'une famille.

— Nous la sentions donc sans le savoir. Mais nous ne nous enrichissons pas. Nous n'arrivons qu'à gagner notre pain. Lorsque l'on n'a que ses bras, que les enfants viennent, que l'on est malade, que le père meurt trop tôt, les petits pas que l'on a faits sont perdus... Personne ne se décourageait cependant. Dans l'étroite

(1) Bonnes feuilles du tome III du *Livre de Raison* qui paraîtra bientôt, chez Plon, à Paris.

maison louée, d'où l'on partait à la journée lorsqu'on ne se plaçait pas, on ne perdait ni l'espoir ni le désir de se mettre un jour chez soi. Avec un enclos pour un peu de culture. Sentiment qui devenait parfois aigu en rentrant, le soir, durant les beaux mois où la terre se couvre de fruits, où il n'y a plus qu'à les cueillir, où l'on oublie dans cette joie toute la peine qu'ils ont coûtée... Ce n'était point jalousie; simplement un grand besoin de posséder. Comme d'autres ont faim d'or, nous avions faim de terre... On n'allait pas à la banque alors. On n'estimait que la fortune au soleil: les murs, le sol et ses produits, le bétail.

— Sagesse des sagesse, Beyrie. La fortune à l'abri des manœuvres des hommes, qu'un coup de Bourse n'emporte pas, sur qui Dieu seul a pouvoir.

— Pour « peser un homme » on demandait dans ce temps: « Combien tient-il de paires? » le nombre d'attelages permettant de calculer l'étendue de son bien... Il y a cent ans, nous étions encore loin des quelques hectares qui peuvent occuper et nourrir une paire. Pourtant, nous avions abandonné la maison louée pour une autre achetée... Un des fils, mon grand-père, la quitta, et entra en condition chez un riche propriétaire du voisinage. Avec les années il devint premier bouvier. Il gagnait cent francs, par an, de plus que les autres. Dans les domaines d'autrefois c'était une place à part, enviée, donnée au plus digne. Le premier bouvier, homme de confiance, gouvernait l'étable, et prenait la tête au labour et le commandement, le maître absent. Je parle d'un de ces maîtres qui travaillent à l'ordinaire avec leur monde, comme le faisait celui de mon grand-père. Ce n'était pas un de ces morceaux d'homme qui ne font que faire fumer la cheminée.

— Vos expressions m'enchantent, Beyrie. Je connais de ces morceaux d'homme, débiles en tout, qui ne sont bons, en effet, que les pieds sur les chenets.

— Avec leur chien de chasse à côté, monsieur. Ils ne se lèvent qu'ensemble, c'est-à-dire que forcés... A le suivre de l'œil, toujours laborieux, intelligent, dévoué, ménageant son argent comme le sien, ce maître prit mon grand-père en amitié. La prime de premier bouvier fut vite dépassée. Il y eut de bonnes étrennes après les naissances, les ventes, ou les mises au joug finement faites. Si bien qu'un jour, l'ancien eut quelque argent devant lui... Oh! pas des mille... enfin de quoi faire un peu figure... Et frais, dispos encore, il portait sa réussite sur sa personne. Il marchait, il se présentait comme quelqu'un que se sent tranquille, assuré... Ce fut lui qui eut le bonheur de réaliser le rêve de nous tous: posséder un fonds.

— Il acheta?

— Non, monsieur, il trouva tout à la fois: la terre et la femme. Sa renommée de travailleur, son honnêteté plurent à ma grand-mère autant que son bon air. Elle était fille unique d'un petit possédant. Elle avait dépassé aussi la première jeunesse. Mon grand-père se maria, en « gendre », à Navaille. Il montait du coup à la place de maître.

— A la bonne heure! C'est dans l'usage de ce pays sentimental et pratique.

— Le beau-père se fit tirer l'oreille... Un bouvier... Mais, veuf, il lui fallait une femme à la maison. Il aimait mieux garder sa fille. Les donzelons coururent inviter à la noce.

— Ce beau-père avait tort, Peyrot. Le fiancé apportait mieux qu'une situation égale. Des siècles obscurs, vous m'avez dit, de travail, de probité, d'expérience du sol, et cette volonté tenace de parvenir. Choses qui sont partout sans prix.

— Il s'installa donc à Navaille. Le bien comprenait cinq hectares autour d'un toit. Mon grand-père et ma grand-mère vécurent là heureux. Lui, partit le premier. Il s'effondra, un matin, au bord d'un champ de blé, en visitant sa terre. Comme s'il avait voulu l'embrasser avant de mourir, on le ramassa étendu de son long, les bras en croix, la figure en avant. Il mourut sans doute de joie, devant l'abondance de tout, qui s'annonçait cette année.

Nous avions laissé baisser le feu en discoursant. Ce n'était point le jour. Il ne neigeait plus, mais le grand vent du Nord s'était levé. Il accourait, précédé par une rumeur mêlée d'un bruit de branches rompues, et tous les arbres pliaient de proche en proche comme sous un poids invisible. Heureusement il régnait haut. Il tourmentait, il brassait les cimes et pas une feuille sèche, gisant, ne palpitait, et l'on voyait des bandes d'oiseaux s'abattre dans les buissons pour le fuir, si vite qu'ils paraissaient tomber du ciel, glacés soudain de leur toucher... Je pris une minute, j'emplai des bûches; je les couvris d'épis, pareils à des flocons. Et tandis

que le feu couvait, comme il se remettait à chanter, Peyrot reprit:

— Mon père lui succéda, marié depuis peu. Il entra dans ses sabots; il les trouva chauds. Je veux dire qu'il trouva le bien tenu, pourvu, à point. Je naquis, puis un frère. Mon grand-père ne savait ni lire ni écrire. Mon père écrivait, lisait. Le dimanche, en se reposant, il « passait » à la suite tous ses journaux de la semaine. L'ascension continuait: la tête s'éduquait après les bras.

Aussi, dès que nous pûmes courir, il nous envoya à l'école. J'y restai longtemps. Les Frères voulaient me mener plus loin à leur Institut, à Bayonne. Mon père s'y refusa. Non par économie, parce qu'il ne tenait pas à me voir devenir un monsieur et changer de métier... Je l'en remercie aujourd'hui... Pour bien se battre, il faut connaître le terrain.

— Heureuse formule. Vous parlez comme un général en chef.

— Nous connaissons la terre, son manèment, ses ressources. A nous trois, nous la faisons briller... Mon père espérait que, plus instruit, j'en augmenterais encore le revenu.

— La réussite, sur un fonds, n'est, en effet, que l'accumulation d'efforts conscients... Rarement un métier neuf est bien fait par le premier qui s'y adonne. On s'assimile peu de choses par soi seul. Il y faut plus d'une génération. Voyez, Peyrot, autour de nous ces étrangers qui, bénéficiant du change, achètent tout ce qu'ils trouvent; hélas! souvent les vieux domaines... Ils sont pourvus de capitaux; ils ont des méthodes, des conseils; beaucoup revendent... Ils ne savent pas se battre, ils ignorent le terrain. Votre père raisonnait juste.

— Pendant sous lui, monsieur, le petit bien, à peine hérité, faillit s'en aller... Entre nous, mon père « s'en croyait », il était glorieux.

— « S'en croire?... » Vous voulez dire se prendre pour quelqu'un et quel que chose; par suite avoir des visées...

— Tout juste, monsieur.

— Eh! Peyrot, il faut s'en croire un peu pour tenter; quitte ensuite à sourire de soi-même... et mettre au point...

— Figurez-vous donc, monsieur, mon père nous trouvait à l'étroit... Déjà, l'envie de nous agrandir nous prenait... Il nous le confiait, le soir, au coin du feu, la clef tournée. Il faisait courir l'œil, cherchant un lopin. Mais c'était le temps du bon Dieu, où les vignes ruisselaient toutes seules sans frais, rien qu'avec la peine de l'homme. Chacun était jaloux de sa dernière motte... Alors, ne pouvant acheter, mon père bâtit...

— Comme vous me ramenez en arrière!... Il bâtit un pigeonnier, à droite de votre maison, et, à la suite encore, en pendant, un corps à usage d'étable, de grange et de fenièr. L'ancien logis, où tout avant était rassemblé, ne fut plus qu'habitation. Constructions en pierre, s'il vous plaît, aux ouvertures cintrées. Le pigeonnier était couvert de tuiles plates rouge sang. Le soir, au soleil couchant (il descend derrière vous), le toit aigu avait l'air de flamber comme une torche. Un chemin de terre y menait. On l'empierra. On planta deux cyprès à l'entrée, à chaque coin, et, sur l'aire, à côté du chêne traditionnel, un pin parasol. Aujourd'hui, c'est un arc immense de verdure, éternellement tendu... Je passais souvent alors par là, dans mes courses à cheval. Le vent portait jusqu'à moi le grincement des scies et le cliant sifflé des maçons, et je n'sais quelle joie s'en répandait dans la campagne... D'aucuns disaient (on critique toujours): « Ce sera peut-être lourd pour le bien. »

— Et mon père disait: « On nous voit de loin, maintenant. »

De fait, à tous les tournants de la route, le pigeonnier sortait du sol comme le clocher de l'annexe.

— Seulement, on n'y faisait pas la quête...

— Eh! non... Les gens étaient de bon sens, monsieur. Nos avances fondirent toutes dans ces pierres. Les murs montés, couverts, il fallut s'arrêter. De longues années les portes, les fenêtres devaient rester béantes, sans boiseries... Les vignes s'étaient mises à lentement mourir: le phylloxéra rongea le pied, les cryptogames dévorèrent fouilles et fruits. La misère entra vite chez nous, à cause du pigeonnier.

— Elle entra chez les plus sages...

— Quels jours à la maison!... On commença par vivre des dernières ressources, en pain, en vin, en viande, en vêtements. Et puis ce fut une sorte de rationnement. Pour vous en donner une idée: on fit cuire comme au vieux temps du pain de maïs, sur lequel on mangeait au couteau un morceau de vrai pain, de pain de blé, à la place d'une tranche de jambon ou d'un œuf frit, afin d'économiser sur la pile à vendre et sur les produits de la basse-cour.

Tout ce qui naissait presque allait au marché. Avant, le premier marché à fournir, c'était la table familiale... On était revenu, pour boire, à l'eau. Le peu de vin sauvé des fléaux était gardé en cas de maladie ou pour les grands travaux de l'été. Quand on n'en pouvait plus de sueur rendue, que l'estomac défaillait, on avalait deux ou trois gorgées à la régale pour avoir la force de finir le sillon : une seule bouteille pour tous et pour l'interminable journée... Le soir, en rentrant, on rallumait les chandelles de résine, contemporaines du millas, du pain de maïs. Elles fumaient tant qu'on ne pouvait les brûler que dans la cheminée. Encore on les éteignait. On ouvrait par les belles lunes du printemps et l'on circulait à la clarté du ciel; et les nuits noires l'hiver, à la lueur du feu. Le bois était la seule chose qui ne manquait pas. Tout le pays arrachait ses vignes. Les grands propriétaires les donnaient à arracher à moitié. Elles s'empilaient devant les portes comme des meules... On vous recommandait de replanter... Avec quel argent? La plus grande misère se devinait à l'état des vêtements. Dedans, personne que vous ne sâit ce qui se passe; tout le monde juge dehors. On avait honte rien qu'à passer la porte. Les habits de la semaine n'étaient plus que des pièces ravaudées elles-mêmes : on n'osait les laver; et l'on n'osait brosser ceux du dimanche, au bout de leur fil, de peur de les déchirer. Les sabots faisaient chaussure fine. On les ménageait.

» Sauf les jours de pluie et de froid, on ne les mettait que pour les sorties; le reste du temps, on marchait pieds nus comme les bœufs. Ma mère, qui avait été jolie et aimait la toilette, n'allait plus qu'à la messe du petit matin, à l'annexe, dite pour les pères et les servantes... Les bêtes étaient plus heureuses que nous. Il y avait toujours de l'herbe grasse pour elles et l'eau accoutumée, et la nature les couvrait de poils épais l'hiver et de poils neufs, fins et légers l'été.

— Le paysan fut admirable d'endurance et de foi. Comme les fourmis qui refont grain à grain leur fourmière bouleversée, il refit le patrimoine motte à motte. Plus la désolation était grande, plus il s'acharnait. Sa fidélité à la terre malade tenait de la grandeur... Maintenant, où la vie de nouveau abonde, il déserte... Mais, dites toujours.

— Nous étions à bout de tout... Un soir, mon père parla d'emprunter... Dans ces temps de misère, il se trouve toujours des gens qui ont de l'argent pour prêter cher... Je me récriai : « Emprunter? Mais après, si l'on ne peut rendre? » Nous nous tûmes. Une même pensée nous venait, une même peur. Celle des poursuites... pire encore... Je repris : « Tenez, je vais partir. J'y pense depuis longtemps. Ce que je ne mangerai pas, ce que je ne dépenserai pas vous restera. Je gagnerai, je reviendrai, nous nous en tirerons. C'est moi qui suis le plus instruit. » — Ma mère dit : « Partir? Où? — Aux colonies. L'autre jour, deux sont partis pour le Canada. Moi, je préfère la terre française et les pays chauds. J'ai toujours lu sur l'Afrique... Elle m'attire. On y a besoin de blancs. » Ma mère dit encore : « C'est loin? — Quinze jours de voyage peut-être. » Elle pâlit. Il y eut un autre silence... Je me souviendrai toujours de cette soirée, si triste, à peine éclairée, où nous avions l'air de veiller, on ne savait quoi, un mort...

— J'étais moi-même absent du pays. Je sus votre départ; mais non ses raisons... Et puis, on oublie.

— Je partis. Je ne pris pas un sou à la maison. J'empruntai pour mon compte, seulement de quoi faire la traversée. Je m'embarquai à Bordeaux pour la Côte d'Ivoire. Ce ne fut pas sans étonnement. Ce fleuve dont on voyait à peine les bords, qui roulait à la mer; cette mer sans fin, qui montait et descendait sans cesse sous le ciel vide; ce chemin qu'on faisait sans paraître avancer... Songez, monsieur, je n'étais jamais sorti du pays. Mais les autres passagers étaient tranquilles, et regardaient avec plaisir... Je fis comme eux.

— Vous ne vouliez pas sembler douter de quelque chose.

— Bien sûr, monsieur... Je vis les Canaries, d'où l'on expédiait des primeurs... en février! Je n'en croyais pas mes yeux : je les goûtai. Après quoi l'Afrique, avec Dakar. Je descendis. Figurez-vous une rade immense, une ville populeuse comme l'une des nôtres, et l'élément noir refoulé : je ne m'attendais pas à tant de civilisation. Au delà je vis Konakry. Je descendis encore, et je me promenai dans des avenues de bananiers, arbres inconnus, dont une seule des feuilles peut abriter un homme. Enfin, ce fut Grand-Bassam, sur la Côte d'Ivoire, où j'allais. On y toucha à la pointe du jour. Je dis mal : on n'aborda pas, le paquebot stoppa en mer. La houle profonde arrive à la côte sur un bas-fond à pic, le heurte

et se brise furieusement. Des baleinières seules peuvent atterrir, maniées à l'aviron par des noirs extraordinairement habiles, familiers à ces ressacs. On vous y descend à l'aide de grues, comme des figures dans un panier... Mais tout le monde a lu cela... Non ceci : l'angoisse éprouvée dans l'étroite embarcation, lorsqu'on est suspendu à la crête des hautes lames. Qu-iques secondes, sans savoir si l'on va glisser en arrière et s'enl'utir, ou piquer en avant d'un trait, comme avalé par la mer... J'en avais la respiration coupée... Les noirs cependant accostent en chantant... A destination, il ne me restait que cinquante francs.

— Un peu plus que les cinq sous du Juif errant.

— Seulement, monsieur, ils ne faisaient pas de petits... Je cherchai une auberge pour ma nuit... J'avais noté, en partant, des adresses de sociétés forestières de débaissement et de défrichement. Le lendemain, j'allai à l'une d'elles. Je demandai le directeur. Il passait d'un bâtiment à un autre. Il s'arrêta. « Que me voulez-vous? » Je lui expliquai que je cherchais à m'embaucher pour n'importe quel travail. Il me téisa : « Vous êtes bien petit. — Je suis fort, je suis tassé comme un sac de blé. — Ah! ah! vous êtes agriculteur? — Oui, monsieur, pour toutes cultures, et le bois; non pas autant qu'un bûcheron, assez pour me débrouiller dans une forêt. Je travaille de mes mains depuis l'âge de quinze ans. — Vous ne perdiez pas le fil.

— J'exagérais un peu... Mais, je n'étais pas là pour me déprécier... Il reprit : « Bien entendu, vous savez lire, écrire, compter? — Et encore arpenter, tenir un registre, rédiger. — D'où venez-vous? — De l'Armagnac; voici mon livret — Avez-vous une recommandation? — Aucune, monsieur. Je pensais qu'il suffisait d'être Gascon... On sait qu'ils aiment réussir.

— Admirable, Peyrot... Moi, je vous aurais plus rien que pour ce mot.

— C'est ce qu'il fit... Il avait une longue barbe. Il passa plusieurs fois sa main dessus en réfléchissant, et : « Nous pouvons essayer... Venez demain. » La chance tournait. E!le est, monsieur, comme le vent... Je le remerciai, je le saluai et le quittai. J'allais comme un oiseau; je ne sentais pas de joie la terre sous mes pieds... Ce soir-là, je mangeai le reste de mon argent... Je ne vous dirai pas à quoi...

— Ce n'est pas difficile à deviner. Passons.

— Passons...

Et de rire tous deux. Les amours avaient dû écouter. Ils agitaient à la flamme leurs bras potelés, comme au souvenir d'une moisson ancienne de baisers... Le feu maintenant s'était changé en brasier, et nous devisions sans gestes, les mains en avant, pour nous garantir le visage du rayonnement intense sans perdre un atome de chaleur en nous reculant...

C'est moi qui renouai :

— Que vous fit-on faire?

— On me donna une équipe de noirs et on m'envoya débroussailler dans une concession. J'étais à mon affaire. Je ne tardai pas à distribuer l'équipe en deux fractions : l'une pour abattre, l'autre pour déblayer, suivant l'aptitude de chacun. Je pris la tête tantôt de l'une, tantôt de l'autre... Je traitai bien mes noirs. Pas de coups. C'étaient tout de même des hommes... Le rendement se ressentit de la méthode et du procédé.

— Mais que parliez-vous à vos hommes : français, gascon, petit-nègre?

— De tout un peu, et par gestes. D'ailleurs ils étaient habitués aux blancs... Vint, au bout de quelque temps, un inspecteur. Il mesura du pas et de l'œil la besogne faite, et se retira sans rien dire. Je pensai : « Peut-être il est muet. » Le surlendemain, un autre chef d'équipe arriva. Il me tendit une lettre. J'étais rappelé — Ce fut un coup.

— Oui, monsieur... En chemin, je m'examinai. Je ne trouvais rien à me reprocher. Le directeur me reçut : « Ça va bien. Apprétez-vous à partir pour la pleine forêt : abatte, désemcombrer, tracer des voies, poser un Decauville. Un ingénieur vous attend, là-bas; tâchez de vous entendre. D'aujourd'hui, vous êtes de la maison. » J'étais interloqué, j'avais peur d'aller trop vite. « Un mot encore : vous gagnerez 450 francs par mois. » Mettez-vous à ma place, monsieur...

— C'est que vous aviez montré la manière d'un entraîneur d'hommes.

— Moquez-vous de moi... On nous embarqua sur la lagune Ebrié. Elle a cent kilomètres de long. Grand-Bassam est bâtie entre l'Océan et la lagune. Celle-ci baigne encore des sortes de

villes, à l'est, Bingerville, Abidjan, Dabou. Nous débarquâmes entre ces deux dernières, et en avant pour le chantier. J'y fus vite à gré. Je m'emparai des passe-partout pour les limer, des haches pour les affiler, des crics pour les dresser, des toises pour les manier. J'en avais l'habitude. Et je repris avec mes noirs les mêmes procédés que pour le débroussaillage. Dix-huit mois, je devais pan par pan et pas à pas entamer l'immense forêt.

— Quelles furent vos pensées durant la longue absence? Dix-huit mois, assez de temps pour tout changer dans une vie et dans un cœur.

— D'abord, je me laissai prendre à la nouveauté des choses... Ce pays, avec deux saisons seulement, peut-on dire : la sèche et l'humide. Et sèche, de décembre en mai, ce qui est l'hiver et le printemps chez nous. D'une sécheresse telle que tout paraît mort dans les plaines, nommées savanes, consumé pour toujours. Mais il pleut des semaines entières : les autres mois, tout renaît. Des pluies si épaisses et si lourdes qu'elles dorment comme des rideaux derrière lesquels les objets s'effacent. Elles viennent à l'ordinaire de tornades. Celles-ci grossissent tout à coup à l'horizon. Ce sont des nuages noirs accumulés, qu'on dirait solides, d'où les éclairs jaillissent incessamment comme nos éclairs de chaleur et que le vent déchainé emporte. Ils crèvent en torrents d'eau, tout déborde, la crue monte de minute en minute, au milieu du mugissement du vent, des grondements du tonnerre et du fracas aussi des arbres prodigieux qui s'écroulent. Quand c'est fini, la terre en reste comme déchaussée, comme raclée, les pierres mises à nu. On voit de longues nappes de boue couler des pentes... C'est pourquoi, dans les bois même, il n'y a que peu ou pas de couche végétale... La première fois que j'assistai à l'ouragan, j'eus envie de me jeter à plat ventre, de peur d'être arraché aussi du sol et roulé comme une feuille.

— On raconte, en effet, que ces cyclones rasent un pays, renversent les murs et refoulent jusqu'aux hautes lames.

— C'est vrai... Mais il est aussi des jours magnifiques, sous un ciel bleu sombre, couleur indigo, à force d'être profond. On en jouit en toute saison. Alors, il y a des épanouissements, des pullulations insoupçonnées. Certains soirs de mai, j'ai vu venir des îles lagunaires comme des radeaux à l'ancre, des vols de papillons si denses qu'on aurait dit des brassées et des brassées de fleurs transportées par la mousson. Elle souffle à ce moment... J'ai lu cette comparaison je ne sais plus où, et je l'ai retenue pour sa justesse... Des mêmes îles, un autre soir, en août, au repos au bord de la lagune, je vis monter vers la grande forêt où elles mangent des ficus, tant et tant de chauve-souris, masses noires aux ailes mêlées, que je crus à un passage d'oiseaux migrateurs. En novembre, j'aurais parié pour un passage de palombes. Je savais qu'elles arrivent en Afrique à cette époque, sans bien savoir jusqu'où elles vont...

— Souvenir du pays qui vous hantait... Elles ne vont pas de beaucoup si loin.

— D'autres me sont revenus... la plus forte impression qui me reste est celle de la forêt et de sa masse inouïe. Celle où nous allions commençait au bord de la lagune. Elle apparaissait au loin comme une muraille encombrant l'horizon avec des hauts et des bas pareils à ceux d'une montagne. En approchant, quand on peut distinguer, ce furent des rangées de fromagers géants, aux troncs nus, les pieds dans l'eau. Ils m'ont rappelé les colonnes rostrales que j'avais vues en passant à Bordeaux, le long du fleuve. Mais, ici, elles étaient une multitude... Et à la suite, en profondeur, des lieues et des lieues de nouvelles multitudes de tulipiers et d'acajous de même jet, montés jusqu'à cinquante mètres, sous lesquels une autre forêt plus petite, grande encore comme nos futaies, se dressait : palmiers à huile, colatiers, cocotiers, goyaviers; et, escaladant tous ces troncs, des lianes et des buissons ardents démesurés, comme jetés par endroits de branche en branche; et, foisonnant au pied, entre les nœuds de racines monstrueuses à nu comme des rocs, l'amas des plantes grasses, des essences spongieuses, des fougères arborescentes et des ronces qui montent et descendent en vagues immobiles... L'œil et le pas sont partout arrêtés... La forêt est d'un vert sombre uni, où les touffes rouges des tulipiers en fleurs brillent seules, au hasard de la pousse prodigieuse.

— Quel voyage je fais, Peyrot, au coin du feu!... Je comprends mieux ce mot qui m'intriguait, enfant, ce mot de forêt vierge, inviolée, lorsque l'homme n'osait encore s'enfoncer sous tant d'entassements, inquiet du mystère végétal et du danger animal qui s'y cachaient.

— L'inquiétude, monsieur, dure encore... C'est difficile à dire... L'air qu'on y respire oppresse. Comme absorbé déjà par ces foules d'arbres en croissance perpétuelle, il est rare; il est lourd, chargé d'encens et de poison; et, jamais libre, il stagne et se corrompt lui-même... Et quel silence on y trouve!... Un silence mort, où les bruits n'ont ni sonorité, ni échos, étouffés de nappe en nappe de feuillage; où l'on sent que l'on pourrait crier jusqu'à la mort en vain... Et puis une lumière trouble toujours. Le soleil ne perce jamais ces toits superposés. Il flotte là une brume incéleste, comme si la terre fumait imperceptiblement jour et nuit. Je crois que c'est vrai. A cause de l'humidité éternelle qui suinte de tout : une humidité chaude, sous laquelle les choses mêmes ont l'air d'être en moiteur... Si bien que le feu ne prend pas à la forêt... S'il l'atteint, venu de la savane que les noirs incendient pour la couvrir de cendres, il siffle et tombe en touchant ce sol saturé... Une lassitude étrange vous saisit dans la forêt. On n'y éprouve on ne sait quelle sensation de vide, d'abandon, d'inconnu... Nul homme qui, pour la première fois aux prises avec ce monde colossal et muet, ne s'étonne et n'hésite...

— Mais après, c'est l'orgueil d'avoir entamé, cerné, vaincu la forêt... J'ai entendu des bûcherons parler à des arbres abattus comme à des adversaires à terre.

— L'habitude, monsieur, émeuse tout. Cependant certaines impressions reviennent. Je les retrouve ici.

— Je le vois bien.

— Comme là-bas, me revenait si fort le souvenir de chez nous!... Le jour, en besognant, je ne pensais à rien. Mais la nuit, les mauvaises nuits surtout, à l'époque des moustiques, dans le demi-sommeil, j'étais hanté d'images. Je revois les chiens au coin de l'âtre, à l'heure où l'on se retrouve. Mon père somnolant, vieilli par l'épreuve, ma mère songeant à moi sans doute, mon frère, l'œil sur le fusil accroché à la cheminée sous l'huile, depuis qu'on avait vendu le chien de chasse bon pour une saison seulement, et devenu bouche inutile... Après les gens, les choses et les bêtes. Le pigeonier avec ses ouvertures béantes; la grange et l'étable, où la stalle du cheval, vendu comme le chien, restait vide. Lui qui servait dans le beau temps pour les courses de la famille, mais coûtait même en ferrure... Je revois le petit bien autour du toit comme un désert, sans vignes, moissons fauchées, et, au delà, le pays : maisons du voisinage avec les camarades sur les portes, petites villes où nous allions aux fêtes, hautes collines où nous chassions le sanglier... Même j'entendais le son des cloches; et, distinctement, à travers tant d'espace, celui si clair de notre annexe, comme si j'y étais... quand le vent d'Est l'apporte...

— J'ai connu aussi, Peyrot, ces rappels de la mémoire; à la frontière, au feu...

— Certains jours, monsieur, ils devenaient cruels... Nous avions parfois du repos, je vous l'ai dit. J'allais visiter les villages au bord de la lagune. Les noirs y sont agriculteurs, pêcheurs et commerçants. L'eau sert de voie de communication. Bien que plus petits que les nôtres, il y avait là des boeufs, des moutons, des porcs, des volailles... Je retrouvais ma vie naturelle... Alors, la nuit suivante, j'étais harcelé. L'autre chef de chantier qui partageait ma chambre disait que je me plainais en rêve. Au petit jour, j'étais debout, comme si le grand coq noir de Navaille avait chanté... C'est que je n'étais pas parti pour désertier : mais pour sauver la maison et pour m'asseoir avec elle...

— Je vous écoute, Peyrot.

— Les lettres n'arrivaient qu'à la longue. D'ailleurs ils écrivaient rarement. L'une d'elles disait que la maison se trouvait bien du peu que je ne coûtai plus. J'ai su que ma mère ne voulait pas la laisser partir.

— Elle craignait de vous peiner.

— Oui, monsieur. Mon père la mit tout de même à la poste. « Il verra que son dévouement porte fruit. » Mon père avait raison... J'écrivais peu aussi. Tous les trois mois. Et j'envoyais un billet bleu. J'ai gagné vite six cents francs par mois. Je suivais la lettre sur ce chemin de mer que je connaissais. Je pensais au moment de son arrivée. Je pensais : « Quand je partis, les vaches étaient à bout. Ce billet (il y a bientôt trente ans de cela), c'est une jeune paire achetée, avec les veaux au pied, sans compter les vieilles vendues... » Je calculais, pour un autre, qu'il paierait la plantation d'un hectare de vignes, je veux dire le prix des racinés greffés et des piquets. Pour un autre : « Il ira au linge ». Pour un autre : « Ils boiront, avec, un peu de vin : tant pis ce qu'il vaudra... » Je le leur conseillai en l'envoyant... Ainsi, petit à petit, je m'efforçais de remonter la maison...

— Vous ne pouvez savoir, Peyrot, combien cette piété filiale est émouvante. Piété, non seulement envers les hommes, mais encore envers la terre.

— Enfin, au bout de dix-huit mois, la fièvre pressant, qui me fit rentrer plus tôt, je m'embarquai. J'emportais encore deux mille francs. Je ne quittai pas l'Afrique sans regret. Elle m'avait été amie...

— On s'attache aux lieux où l'on a agi comme à ceux où l'on a souffert ou aimé.

— Le bateau n'allait jamais assez vite à mon gré. Un matin, ce fut la France... Dès le jour, j'étais debout, à l'avant, à l'attendre.

— On dit que la toucher est toujours émotion nouvelle et poignante.

— En arrivant à la gare, chez nous, je trouvai mon père qui m'attendait. Nous étions si contents de nous revoir que nous ne pouvions parler. Un nouveau cheval était attelé à notre deux-roues repeint. En route, je vis que mon père était tout en noir... « Oui, ton frère est mort, il y a deux mois. » Il eut un grand soupir : « Je ne voulais pas te l'annoncer encore... » Voyez-vous, monsieur, on ne peut jamais être tout à fait heureux...

— Hélas!... la terre serait trop belle.

— Il n'y eut plus un mot entre nous. C'était l'été. Je regardais monter la poussière soulevée par les voitures (on allait au marché d'Aire), si épaisse qu'elle cachait les arbres, comme les pluies de là-bas, ces pluies qui tombaient en ce moment... A la maison, ma mère m'ouvrit les bras... Et la vie reprit, plus facile, et douce chaque année.

— C'était votre œuvre.

— Mon père le disait. Il me laissa maître. Il vécut assez pour voir les bâtiments achevés, clos et peuplés, et, à la pointe du pigeonnier une girouette, où, le matin, j'observe le vent. Subitement, comme son père, il mourut en lisant son journal, un dimanche...

— Le jour du repos, comme un bon ouvrier.

— Ma mère suivit peu après. Ils m'avaient vu marié. Pour moi, j'avance en âge entre mes deux fils...

— Je vous ai suivi, Peyrot, d'étape en étape. Vous et les vôtres à travers le temps, et tous ces individus de même sang, de même pensée, de même métier, de même nom, malgré leur nombre et la diversité de leur type personnel, me sont apparus comme fondus en un seul homme, une sorte d'homme immortel qui avance sa route dans le monde... Il a commencé riche de ses seuls bras, mais animé dès le début d'un désir précis : posséder, fouler du pied un jour une terre à lui. Il a erré d'abord de toit en toit étranger, gîte loué, où il ne lui restait en propre que la cendre du foyer. Il s'est fixé ensuite dans une demeure achetée de ses sueurs, où il s'est senti stabilisé, à l'abri de l'humeur des autres hommes. Humble, petite, d'un étroit abord, faite de pisé, tout juste bonne pour souffler et dormir, qu'importe, il y a pris conscience de son nouveau rang de possédant, et peu à peu se sont accumulés en lui des espoirs plus ambitieux, et autour de lui les moyens de les satisfaire : outils et meubles multipliés, économies réalisées. Ressources que ne cessaient d'alimenter et d'accroître les places, les services de plus en plus rémunérés. Il levait dès lors la tête, avec raison. Il s'affermissait par le travail, l'honnêteté, la justice, respectueux du bien d'autrui, avec l'obscur instinct de préserver et consacrer le sien, celui qu'il espérait acquérir. Tout à coup le destin, ou plutôt la suite immanente des choses, la récompense due à ces vertus se manifesta. L'amour y prit part; l'amour qui est le plus beau des coups du sort... Et voici que, choisi comme époux, l'homme s'assoit en même temps en maître au foyer, s'installe sur un bien dont sa femme est le premier des fruits, le fruit vivant. Il retrouve à ses lèvres toute la saveur du terroir. Alors, quelques bouffées lui montent au cerveau... L'ivresse d'être libre, d'user des profits à son gré l'entraîne, et, quoique sachant ce que vaut le pain quotidien pour l'avoir si longtemps gagné, il le gaspille un peu. Il expose le prix qu'il représente à porter panache, « à être vu de loin ». Mais la vie qui est ordre, sagesse, prévoyance, le rappelle durement à la réalité. Il a cette chance de continuer à vivre, assez pour se recueillir, se reprendre, effacer la méprise de sa vanité... Désormais il est confirmé dans sa possession. Fortifié par l'épreuve, instruit par elle, on le voit se relever et progresser, sûr de son pas comme de son cœur... Cet homme immortel, en qui une race s'est successivement incarnée sous le

même souffle, c'est vous : aujourd'hui il a le nom Adrien Peyrot.

« Un mot encore. Comprenez ce que j'ai voulu souligner en disant : « Il a eu cette chance de continuer à vivre ». Et substituez ici la famille à l'homme. C'est parce qu'elle a duré que ses fautes mêmes ont tourné à son avantage. Ce pigeonnier, objet d'orgueil, qui faillit être fatal, a été finalement affecté au mieux de l'exploitation et des réserves du bien : vous lui avez donné son attribution naturelle, vous en qui vit, après l'éclipse, l'antique esprit terrien des vôtres. Il sert au même titre que la grange et l'étable; il est appelé à servir plus que jamais, pour peu que vous réalisiez vos desirs d'agrandissement. A ce point que, parvenu où vous êtes, s'il n'était construit, il faudrait le bâtir.

— Vous exprimez, monsieur, ce que je ne savais dire : qu'il faut se continuer pour réussir : non passagèrement, en soi seulement, mais encore en ses fils et leurs fils... Se continuer dans les mêmes sentiments... C'est pourquoi je demande cette terre qui doublera mon petit héritage. Et je rêve d'en faire deux parts où j'établirai, dans l'une, mon aîné, dans l'autre, mon cadet... Oh! je ne lui bâtirai pas un pigeonnier; mais un toit solide, dont il pourra faire un nid...

— Nous sommes d'accord.

— Et voici tout : n'en riez pas, monsieur... Si je veux laisser à mes fils un morceau de sol, je veux leur laisser encore, surtout, le goût du pays... Celui d'y rester; celui d'y vivre et d'y mourir... Or, je sais qu'il se prend autant par les plaisirs qu'on y trouve que par les fruits qu'on y cueille. En achetant le petit bois, si beau, j'ai le souci de leur assurer un poste pour la chasse aux palombes... C'est la passion de tous ici : la longue passion. Là, ils iront se reposer, se livrer à ce plaisir. Ils se vendront plutôt eux-mêmes que le petit bois...

Il se leva. L'après-midi s'achevait. Je l'accompagnai jusqu'à la porte.

— Hâtez-vous de rentrer. Le vent tombe, le crépuscule vient, et ce sera l'ombre glacée.

— Oh! je rentrerais les yeux fermés.

Il partit.

Sollicité par le soleil, j'allais lui porter la réponse. J'allais en flânant, face à l'astre qui déclinait. Enveloppé des effluves rayonnants, je frémissais de joie sous le vivant toucher. J'étais tenté de m'arrêter, d'ouvrir les lèvres et les bras au fluide, tête levée, paupières closes, pour le respirer plus profondément, plus intimement, le faire ruisseler en moi aussi loin que mon sang. Instinctive envie que nous partageons avec l'animal, la plante et le sol abreuvés à la même source de vie...

J'arrivai; je pris l'allée entre les deux cyprès; le grand pin parasol m'accueillit sous son ombre circulaire; je frappai à la porte. Peyrot ouvrit.

— J'avais reconnu votre pas, monsieur.

— Le pas d'un heureux messager. Vous aurez votre terre.

Il tourna sans un mot son bérêt de l'oreille droite sur l'oreille gauche, et me tendit la main. C'était un grand merci. Puis il me dit :

— Venez, je vous prie.

Nous dépassâmes la vigne qui pleurait déjà, la haie mitoyenne, et la terre réservée se montra. Inégale sur un sol bossu, la jeune futaie fermait au couchant l'horizon. Le soleil plongeait au travers ses faisceaux sanglants. Peyrot tendit le bras :

— C'est là qu'ils chasseront.

A ce moment, un grand vol de palombes grossit dans le ciel. En migration vers le nord, les oiseaux cherchaient un point de couchée. Ils aperçurent le petit bois. Ils arrivèrent d'un trait, traçant un cercle pour ralentir l'allure, et s'abattirent sur les arbres. On les vit un instant battre des ailes pour trouver leur équilibre sur les rameaux ployant, et s'immobiliser ensuite un à un.

... Et les arbres parurent couverts tout à coup d'une floraison merveilleuse, éclatante sous les derniers rayons, couverts comme les tulipiers géants d'Afrique de grappes pendantes de corail.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

Un livre sur Björkö

« C'est là l'échec le plus éclatant de l'histoire mondiale », aurait dit Edouard VII du fiasco final du traité de Björkö. M. le docteur Walter Klein a tenu à nous présenter en un volume de 270 pages (1), très fouillé, très documenté, l'histoire de ce fiasco, de ce traité et de tous les antécédents du singulier accord signé un beau jour par les empereurs de Russie et d'Allemagne, dans les eaux finlandaises, à bord du yacht impérial russe *Poliarnaiu Zvezda* (« Etoile polaire »). L'auteur a mis à contribution à cet effet à peu près tout ce qui a été publié en France, en Allemagne et en Russie sur la journée historique du 24 juillet 1905 et ses conséquences. D'un témoignage de tout premier ordre ses pages ne font cependant pas mention, témoignage d'ordre négatif, il est vrai : nous en parlerons à la fin de cet article.

Sur les 270 pages du livre, en somme fort objectif, du docteur Klein, où il nous montre, pour reproduire le sous-titre de l'ouvrage : « Guillaume II, Bülow et Holstein luttant contre l'isolement de l'Allemagne », 122 sont consacrées à dépeindre la situation politique européenne depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à octobre 1904 (moment particulièrement critique de la guerre russo-japonaise). Nous assistons successivement aux origines de la Triple-Alliance, à la renonciation de l'Allemagne à l'accord dit de contre-assurance avec la Russie, à la naissance de la Double-Alliance (France-Russie), au rapprochement anglo-français, lequel aboutit peu à peu à l'« Entente cordiale ». Chemin faisant le docteur Klein nous montre les éléments de faiblesse de la Triple-Alliance, l'antagonisme austro-italien et nous fait assister au développement de la question marocaine.

* * *

Le « cauchemar des coalitions » hante depuis longtemps les dirigeants de la politique extérieure de l'Allemagne, il s'intensifie encore après le 8 avril 1904 (conclusion de l'Entente Cordiale). Le Reich (allié cependant de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie) s' imagine qu'un « encerclement » le menace et fait des efforts désespérés pour échapper à ce danger — réel ou imaginaire. Telle est la pensée maîtresse du livre de M. le docteur Klein.

L'idée d'un rapprochement avec la France est depuis longtemps présente à l'esprit de Guillaume II. Il continue à entretenir des relations amicales avec le Tsar : il s'agit maintenant de resserrer ces liens d'amitié. S'il y parvient, il pourra peut-être attirer la France dans son orbite, puisque la Russie et la France sont alliées...

Au mois de février 1904, après d'interminables négociations qui finissent par lasser la patience du cabinet de Tokio, la guerre russo-japonaise éclate. Elle n'est destinée à attirer à la Russie impériale que déboires et désastres. Battu sur mer, battu sur terre, l'Empire se résout à un suprême effort en envoyant dans les eaux de l'Extrême-Orient l'escadre de l'amiral Rojestvensky. Hélas! les Nippons devaient l'anéantir à Tsousima sans perdre, eux, une seule unité navale (mai 1905).

Partie de la mer Baltique, l'escadre contourna l'Europe et l'Afrique, après avoir manqué de provoquer une guerre anglo-russe par l'incident dit du Dogger-Bank (nuit du 21 au 22 octobre 1904) (2). Pour ravitailler l'escadre en charbon le gouvernement russe s'adressa à la *Hamburg-Amerika Linie*, ce qui ne manqua pas de provoquer des protestations de la part du Japon. Derrière le Japon, il y avait l'Angleterre, son alliée depuis 1902.

A Berlin on se dit avec raison que, en continuant à agir de la sorte, on pourrait bien un jour se mettre sur les bras un conflit armé avec cette dernière puissance, et Guillaume II pensa pouvoir tirer profit du vif mécontentement qui animait son cher « Nicky » contre la perle Albion en lui soumettant un projet d'accord en trois articles. Le Tsar ne lui avait-il pas télégraphié le 25 octobre :

« Je partage complètement votre mécontentement au sujet de la conduite de l'Angleterre dans la question du ravitaillement en charbon de nos navires de guerre par les bateaux allemands; elle interprète les règles du maintien de la neutralité à sa propre

(1) *Der Vertrag von Björkö*. « Universitas », Berlin.

(2) L'escadre, s'imaginant avoir devant elle deux torpilleurs japonais, ouvrit le feu sur une flotille de pêcheurs britanniques, en tuant deux, en blessant plusieurs et causant de graves dommages à plusieurs bateaux.

façon. Certainement, il est temps d'y mettre fin. Le seul moyen d'y parvenir, comme vous le dites, c'est d'arriver à un accord entre l'Allemagne, la Russie et la France pour mettre un terme à l'arrogance et à l'insolence anglo-japonaises. Seriez-vous si aimable d'esquisser et de rédiger par écrit le projet d'un traité de ce genre et de me le communiquer? Cette combinaison m'est souvent venue à l'esprit. Elle apportera la paix et le calme au monde entier. »

Le projet de traité était ainsi conçu :

Leurs Majestés l'Empereur d'Allemagne et l'Empereur de toutes les Russies, afin de localiser, autant que faire se peut, la guerre russo-japonaise, ont arrêté les articles suivants d'un traité d'alliance défensive.

ARTICLE PREMIER.

Au cas où l'un des deux Empires serait attaqué par une puissance européenne, son allié l'aidera de toutes ses forces de terre et de mer. Les deux alliés, le cas échéant, feront également cause commune afin de rappeler à la France les obligations qu'elle a assumées aux termes du traité d'alliance franco-russe.

ARTICLE 2.

Les deux hautes parties contractantes s'engagent à ne conclure de paix séparée avec aucun adversaire commun.

ARTICLE 3.

L'engagement de s'entraider est valable également pour le cas où des actes accomplis par l'une des deux hautes parties contractantes pendant la guerre, tels que la livraison de charbon à un belligérant, donneraient lieu après la guerre à des réclamations d'une tierce puissance, comme prétendues violations du droit des neutres.

A en croire une lettre de Guillaume II au tsar Nicolas du 31 octobre, le chancelier de Bülow se serait exclamé, le travail de rédaction de ce traité achevé : « Que la bénédiction de Dieu repose sur les desseins des deux grands Souverains et que la puissante Triplique — Russie, Allemagne, France — contribue à garantir la paix à l'Europe à tout jamais. Que Dieu le veuille ainsi! »

A supposer que le chancelier eût véritablement tenu ce langage (ce qui n'est pas du tout certain, eu égard à la puissance d'imagination de son impérial maître!), les événements devaient lui donner un démenti péremptoire. Rien ne résulta, pour le moment du moins, du projet élaboré à Berlin. Pour parler comme le baron de Taube (*La Politique russe d'avant-guerre et la fin de l'Empire des tsars*, p. 49), tandis qu'à Berlin on ne s'attendait de la part du gouvernement russe « qu'à un bref et pieux *amen* en réponse à cette péroraison du prince de Bülow », pour Saint-Pétersbourg, par contre, « ce n'était encore qu'un commencement ». Fallait-il, oui ou non, pressentir la France avant la signature du nouvel accord par les deux Empereurs? Le comte Lamsdorff, ministre des Affaires étrangères de Russie, estimait qu'il était impossible de s'engager dans n'importe quelle combinaison politique sans l'assentiment préalable de la nation qualifiée pour la première fois de « nation amie et alliée » de la Russie lors de la visite de Félix Faure à Saint-Pétersbourg en 1897 (toasts à bord du *Pothnaiu*); alors que Guillaume II envisageait le secret complet jusqu'au moment de la signature de l'accord par ses deux initiateurs comme une garantie essentielle de succès. En fin de compte, le Kaiser préféra laisser tomber à l'eau tout le projet d'alliance malgré que, le 12 décembre, le comte Lamsdorff eût répondu à l'ambassadeur d'Allemagne, d'ordre du Tsar, que le gouvernement russe s'engageait à assister l'Allemagne par tous les moyens en son pouvoir dans toutes les difficultés qui pourraient naître du fait des livraisons de charbon à la flotte russe dans la guerre russo-japonaise (1).

Guillaume II devait revenir à la charge quelques mois plus tard, et, cette fois, avec un complet — bien que tout à fait éphémère — succès.

Le 18 juillet 1905 il télégraphiait au Tsar que, retournant en Allemagne après une croisière, il passerait près de l'entrée de la mer (*sic!*) de Finlande et serait heureux de se rencontrer avec Nicolas II. « Je viendrai comme un simple touriste; pas de

(1) A en juger par les notes marginales de Holstein, l'« Eminence grise » de la Wilhelmstrasse de l'époque, ces assurances ne donnaient pas, du reste, satisfaction à l'Allemagne, car, écrivait Holstein, si le Japon veut se venger des livraisons de charbon, il n'est pas tenu de donner une pareille raison. « Que fera la Russie, par exemple, si sans aucune raison il nous attaque à Kiao-Tchéou? ».

fêtes d'aucune sorte », ajoutait-il. Le Tsar accepta, apparemment avec empressement, et suggéra comme lieu de rencontre Björkö, près de Wiborg. C'est au cours de cette entrevue que la signature du traité dont le Kaiser avait apporté avec lui le texte fut arrachée à la faiblesse de l'« autocrate » russe. Voici le texte de ce document :

Bjoerkoe, 24, VII, II, VII, 1905.

Leurs Majestés les Empereurs de toutes les Russies et d'Allemagne, afin d'assurer le maintien de la paix en Europe, ont arrêté les articles suivants d'un traité d'alliance défensif.

ARTICLE PREMIER.

En cas où l'un des deux Empires serait attaqué par une puissance européenne, son alliée l'aidera en Europe de toutes ses forces de terre et de mer.

ARTICLE 2.

Les hautes parties contractantes s'engagent à ne conclure de paix séparée avec aucun adversaire commun.

ARTICLE 3.

Le présent traité entrera en vigueur aussitôt que la paix entre la Russie et le Japon sera conclue et restera valide tant qu'il ne sera pas dénoncé une année à l'avance.

ARTICLE 4.

L'Empereur de toutes les Russies, après l'entrée en vigueur de ce traité, fera les démarches nécessaires pour initier la France à cet accord et l'engager à s'y associer comme alliée.

Le triomphe du Kaiser paraissait complet. Et à en croire Nowack, auteur du *Dritte Deutsche Kaiserreich* (vol. II, p. 235), voici en quels termes le Tsar aurait pris congé de lui :

« Mon cher Guillaume, si jamais tu as des complications militaires avec un autre pays, jamais je n'adopterai à ton égard une attitude hostile. Ou bien je resterai neutre, ou bien je serai à tes côtés. Comme souverain et comme gentleman je te donne ma parole d'honneur sacrée que jamais de la vie je n'aiderai les Anglais à te faire la guerre s'ils le tentent un jour. »

Il convient d'ajouter cependant que ces paroles de Nicolas II, Nowack les cite d'après... Guillaume II lui-même. Elles pourraient donc bien ne pas être authentiques!

La responsabilité du Tsar n'en reste pas moins lourde. Certes, il ne trahit pas la France à proprement parler, puisque la Double-Alliance a un caractère défensif et que le traité de Björkö est de même nature. Mais il fait preuve d'une incompréhension et d'une faiblesse de caractère qui, certes, n'étonnent pas de sa part, mais qui n'en sont pas moins déplorables et auxquelles les catastrophes qui se sont abattues sur la Russie sous son règne — un règne à la fois lugubre et terne — sont dues en majeure partie.

Sans caractère, il est aussi cachottier. Non seulement la France n'est pas mise au courant du nouveau traité qui pourtant l'intéresse au premier chef, mais le propre ministre des Affaires étrangères du Tsar n'est informé de ce qui s'est passé à Björkö que le 2 septembre, alors que la signature a eu lieu, on l'a vu plus haut, le 24 juillet (1). On voit qu'il n'était pas toujours facile de diriger la politique extérieure de la Russie sous les fils d'Alexandre III. Non content d'agir parfois dans des questions d'une importance capitale à l'insu de ses ministres, Nicolas II ne se faisait pas faute de refuser leur démission lorsque, outrés de ses procédés, ils la lui offraient! C'est ce qui arriva notamment à ce même comte Lamsdorff peu de temps avant la guerre russo-japonaise, alors que la création d'une vice-royauté impériale en Extrême-Orient (amiral Alexéew) avait supprimé dans ces parages, d'une importance capitale pour la Russie comme pour la paix du monde, toute unité d'action extérieure russe. Deux fois Lamsdorff démissionna en conséquence, deux fois son « auguste maître » refusa impitoyablement cette démission!

Le ministre russe prit sa revanche après l'épisode de Björkö. Il n'avait pas été consulté au préalable, pas même informé de suite

(1) Klein, *op. cit.*, p. 245. Ni Lamsdorff, ni Bülow n'avaient assisté à l'entrevue, mais il va sans dire que le Kaiser mettait aussitôt son chancelier au courant par une lettre où sa joie se donnait libre cours. Du côté allemand, le traité fut contresigné par M. de Tschirschky und Bogendorff (plus tard ambassadeur à Vienne au moment où la Grande Guerre éclatait), du côté russe par l'amiral Brilleff (qui signa sans lire).

après coup; il se rattrapa en tordant le cou au malencontreux traité. Il trouva un puissant allié dans Witte, l'ancien ministre des Finances, plus tard (novembre 1905-mai 1906) Premier ministre. A Portsmouth (Etats-Unis), Witte avait su imposer (c'est le mot) au Japon vainqueur sur toute la ligne un traité de paix relativement fort peu désavantageux pour la Russie vaincue, et Nicolas II, quoiqu'il l'exécra (1), ne lui en conféra pas moins le titre de comte (2). Revenant en Russie, le grand homme d'Etat s'était arrêté à Rominten, en Prusse Orientale, où Guillaume II l'avait traité « en prince » (Klein) : cela ne l'empêcha pas, dès qu'il eut appris de Lamsdorff l'existence du document signé à Björkö et sa teneur, de s'employer de toutes ses forces à ne pas laisser pierre sur pierre du « traité ». Lamsdorff et Witte trouvèrent bien vite un allié dans le grand-duc Nicolas, et, eux trois, ils vinrent à bout assez facilement des résistances impériales. Nicolas II, auquel Witte aurait tenu, à en croire Dillon (*The Eclipse of Russia*) (3), un langage particulièrement mâle et énergique, laissa tomber le malencontreux traité à peu près aussi facilement qu'il l'avait signé. On chercha des échappatoires et on en trouva aisément. L'ambassadeur de Russie à Paris (Néldow) facilita la tâche de son ministre en faisant savoir que jamais le cabinet Rouvier n'adhérerait à une « combinaison » russo-allemande. En fin de compte, les conseillers de Nicolas II lui firent envoyer au Kaiser, à la date du 23 novembre 1905, un projet de « déclaration » ainsi conçu :

Vu les difficultés qui s'opposent à une adhésion immédiate du gouvernement français au traité d'alliance défensive signé à Björkö les 11-24 juillet 1905 — adhésion prévue dans l'article 4 dudit traité — il est bien entendu que l'article 1^{er} de cet acte ne pourra avoir aucune application dans l'éventualité d'une guerre avec la France et que les engagements mutuels qui unissent cette dernière à la Russie seront intégralement maintenus jusqu'à l'établissement d'un accord à trois.

Naturellement à Berlin on ne voulut pas d'une telle déclaration, et bientôt il ne fut plus parlé du traité du 24 juillet. Le bon sens et la loyauté avaient fini par avoir le dessus. On peut penser ce qu'on voudra de l'orientation de la politique extérieure de l'Empire russe après la signature du traité d'alliance avec la France (1891); et le point de vue qu'une alliance russo-allemande aurait probablement préservé la Russie de la révolution et du bolchévisme, et peut-être l'Europe de la guerre, est parfaitement défendable. Mais, allié de la France, la Russie impériale ne pouvait pas s'allier en même temps en catimini à l'Allemagne, les deux alliances fussent-elles purement défensives. Nicolas II ne le comprit pas (?); soit; à cela rien de bien étonnant. On est heureux, du moins, de constater qu'il se trouva dans l'entourage du dernier des Romanow des hommes de bon sens et de loyauté qui ne négligèrent rien pour réparer la singulière — pour ne pas dire : ahurissante — bétise du Tsar. Le rôle, à cette occasion, du grand-duc Nicolas, du comte Witte et du comte Lamsdorff leur fait honneur et représente sur le fond si terne — quand il n'est pas sombre — du règne de Nicolas II un fait d'ordre nettement positif.

* * *

Je note au commencement de cet article que le livre de M. le docteur Klein si complet, si documenté et, somme toute, si objectif ne fait pas mention cependant à propos du traité de Björkö d'un témoignage — négatif, il est vrai — de tout premier ordre. Ce témoignage est celui du Tsar lui-même. Le *Journal de l'Empereur Nicolas II* (publié en russe à Berlin en 1923) décrit brièvement l'entrevue des deux empereurs à Björkö. Voici le passage en question, textuellement traduit :

(1) Comme il ne pouvait supporter tout homme d'intelligence supérieure avec lequel il lui fallait être en contact. Witte, il n'est que juste de l'ajouter, professait pour le Tsar des sentiments d'hostilité et — sans doute — de mépris, et très certainement le souverain se rendait-il compte de ces sentiments.

(2) La paix de Portsmouth ayant amputé l'Empire des Tsars de la moitié de l'île de Sakhaline, des adversaires de Witte le baptisèrent du sobriquet de *Graf Polousakhalinsky*, « comte de demi-Sakhaline »; il est plus que douteux qu'eux-mêmes eussent arraché à l'Empire nippon vainqueur des conditions de paix aussi bénignes... L'habileté presque géniale avec laquelle Witte mena les négociations est, selon moi, son plus beau titre de gloire.

(3) Dans ses *Mémoires* le comte Witte ne souffle mot du discours que Dillon lui met en bouche, mais il a pu être poussé par des raisons personnelles à n'en pas parler.

10-23 juillet. Dimanche. Nous nous sommes levés à 9 heures. Temps chaud avec nuages sombres. Après la première messe j'ai pris congé à la Ferme de la chère Alix (l'impératrice) et des enfants et je me suis rendu avec Micha (le grand-duc Michel, frère de Nicolas II) à Cronstadt, à bord de l'Alexandria. A 1 heure précise je suis parti à bord de l'Etoile Polaire pour Björkö, où je suis arrivé à 4 heures. Nous avons jeté l'ancre près de l'île Ravitz. Il y a eu deux orages avec très forte averse, mais température très agréable. Nous avons attendu l'arrivée du Hohenzollern depuis 7 heures. Mais il a eu deux heures et demie de retard. Il s'est approché alors que nous soupions. Guillaume est arrivé à bord du yacht d'excellente humeur. Après quoi il m'a emmené, ainsi que Micha, chez lui et nous a fait souper. Nous ne sommes rentrés à bord de l'Étoile Polaire qu'à 2 heures (du matin).

11-24 juillet. Lundi. J'ai dormi alors qu'on hissait le drapeau et ne me suis levé qu'à 9 h. 1/4. Temps chaud avec soleil et vent frais du sud-ouest. Guillaume est arrivé à 10 heures pour le café. Nous avons causé jusqu'à midi, puis nous nous sommes rendus, à trois, avec Micha, sur le croiseur allemand Berlin. Nous l'avons visité. On nous a fait voir les exercices d'artillerie. Puis j'ai reconduit Guillaume chez lui et suis revenu sur la Polaire. Ensuite, demi-heure de repos. A 2 heures, grand déjeuner chez nous. Nous avons écouté la musique de l'Équipage de la Garde et nous avons causé, debout tout le temps (c'est moi qui soutigne. C^{ie} P.), jusqu'à 4 h. 1/2. J'ai pris congé de Guillaume avec beaucoup de cordialité. Nous avons levé l'ancre en même temps et avons marché de pair jusqu'au plare de Verkomotaly, puis nous nous sommes séparés. Micha est parti à bord du nouveau croiseur Ukraine, qui filait 24 nœuds et a dépassé la Poliarnaïa, laquelle filait 17 1/2 nœuds. Suis arrivé à Cronstadt par une belle soirée à 9 heures. Arrivé à Peterhof, à bord de l'Alexandria, à 10. Alix nous a rencontrés... Rentré sous la meilleure impression des heures passées avec Guillaume.

On le voit : le Tsar, s'il prend soin de noter qu'on a causé jusqu'à 4 h. 1/2 debout tout le temps, est muet sur le « clou » — pour parler vulgairement — de l'entrevue : la signature du traité. Ce mutisme, comment l'expliquer? D'aucuns, tels le baron Taube, qui a pour Nicolas II des trésors d'indulgence, allégueront comme explication que c'est parce que le monarque russe était « très parcimonieux quant aux observations politiques dans son journal intime » (1). Ne serait-ce pas parce que les événements politiques ne l'intéressaient que très médiocrement quand ils ne le touchaient pas très directement? La raison d'être de son étrange silence sur le traité de Björkö ne faut-il pas la chercher dans cette incompréhension et cette absence de réaction (au moins apparente) qui, avec la faiblesse de caractère et l'aboulie, semblent avoir été les traits distinctifs de Nicolas II? Il note très consciencieusement le nombre des cortèges qu'il a tués à coups de fusil dans son parc; aujourd'hui il en abat deux, demain trois; si ma mémoire ne me trompe pas (je n'ai pas la *Journal* sous les yeux en ce moment), il arrive une fois jusqu'à cinq; mais pour ce qui est de faire mention de la signature d'un document d'importance primordiale, c'est une autre affaire : il n'en dira rien, sans doute parce que cette importance lui échappe, parce que les grands événements n'ont d'habitude pas de prise sur lui, tant il est petit lui-même.

Quelle différence entre lui et Guillaume II! Certes, je n'idéalise pas ce dernier, mais peut-on se le représenter auteur d'un document ressemblant tant soit peu au malencontreux *Journal* du Tsar? L'idée seule fait sourire. Le livre de M. Klein abonde en reproductions de notes marginales du Kaiser : elles révèlent un esprit prime-sautier, inquiet, doué d'une riche imagination, prompt à tirer des conclusions, fussent-elles hasardées — surtout n'ayant rien de banal. Nicolas II était lui, la banalité faite homme. Il aurait pu convenir à la Russie du XVIII^e siècle; celle du XX^e l'a supporté pendant vingt-deux ans, puis un jour est venu où tous, du plus haut au plus bas de l'échelle, en ont eu assez. Alors...

Le baron Taube ne semble pas encore l'avoir compris. Dans son très intéressant livre sur la *Politique russe d'avant-guerre*, livre que M. le docteur Klein cite abondamment, il reproduit un passage du *Journal* du 25 juillet 1905 (donc au lendemain de Björkö), où on lit : « Depuis le matin la vie a repris son traint-rain ordinaire. Grande joie de revoir les enfants, mais non les ministres. » Et le baron d'ajouter : « C'était un pressentiment. »

Eh bien, non! Cette phrase sur les ministres que le Tsar ne désire

pas revoir m'inspire de tout autres réflexions — et bien plus amères. J'y vois la mille et unième preuve que bon père, bon mari, bon fils (1) pas méchant homme, animé d'excellentes intentions (mais comment s'appelle-t-il donc l'endroit qu'on dit en être pi-vé? 1). Nicolas II ne valait rien comme monarque, surtout comme autocrate. Il était ce que j'appellerai (est-ce du bon français?) un souverain catastrophique ».

De cette vérité le baron Taube lui-même ne serait-il pas persuadé au fin-fond de son cœur?

* * *

Mais revenons à M. le docteur Walter Klein... pour prendre congé de lui, en le remerciant de nous avoir dotés sur l'épisode quelque peu tragi-comique de Björkö d'un livre consciencieux, fouillé, passablement impartial, fruit d'un labeur de longue haleine.

Comte PEROVSKY.

Mistral en Italie⁽²⁾

III (suite)

Cette Italie artiste, cordiale et hospitalière, le poète en a pénétré le secret, sans appareil philosophique. Son puissant démon familial lui a fait immédiatement comprendre et aimer le peuple italien, mieux que ne l'auraient fait dix voyages de pédantes études.

A Rome encore, il a des notations à l'emporte-pièce éloignées de toute convention : le *Moïse* de Michel-Ange « assis derrière le tombeau du pape Jules II, son arrière-grand-père, baïle Polco » (n'oublions pas que les Baroncelli descendent des *Rovere*), lui donne « la chair de poule »! Quant au dôme de Saint-Pierre, c'est « le couvercle du monde catholique ».

Mais voici le premier mai avec ses manifestations ouvrières, qui contraste avec la soirée poétique que des amis lui ont préparée : « nous allons souper chez magnifique dame Henriette Castellani, qui a organisé en notre honneur une gentille félibrée. Là, nous trouvons le sénateur Pierantoni avec sa femme, poète distingué, Hébert, le peintre illustre de la *Malaria*; et celui qui est aujourd'hui le maître de la poésie italienne, le célèbre Carducci, qui nous dit son dernier poème *Jaufred Rudel*, le troubadour. Carducci nous promet de venir en Provence boire à la coupe félibréenne... Mais un serviteur parle à l'oreille de M^{me} de Castellani. Il paraît que les anarchistes, à coup de pierre, viennent d'attaquer la troupe. Celle-ci, après les sommations, a fait feu sur la multitude. Il y a beaucoup de blessés et de morts. Le député Cipriani, qui était à la tête du mouvement, est, dit-on, gravement atteint. « Quel est le poète qui oserait faire grief au Fascisme d'avoir défendu les grèves, perturbatrices des repas félibrés? C'est alors qu'il fuit à Naples, où pourtant les journaux avaient fait prévoir de terribles manifestations ouvrières! « Allons donc! Cependant que les Romains se houspillaient, les bons Napolitains ont fait, trois jours de suite et en pleine rue, la procession de Saint-Janvier. Et tout cela gai et simple, comme à Maillane pour saint Eloi. »

Il semble d'ailleurs que Naples soit, des villes d'Italie qu'il a visitées, celle qui l'enchanterait le mieux par sa bonhomie, sa familiarité, un peu vulgaire, son débraillé même qui ne l'offusque point : il ne fait point le dégoûté comme tant d'autres nez qui ont vu le jour au-dessus de la Loire. Pour lui, bon enfant du peuple, il s'amuse avec le populaire, fait chorus avec lui, même à soixante ans! Naples s'est tellement transformée dans sa physionomie physique et morale depuis que Mistral l'a vue, que la description qu'il nous en a laissée acquiert la valeur d'un riche document sur la vie italienne d'avant la renaissance nationale due au Fascisme :

« Tout est ouvert à deux battants, portes et fenêtres. Vous voyez, dans les cafés resplendissants de lumière, les gens qui boivent et plaisantent; dans les maisons, ceux qui soupent; les barbiers

(1) Des Belges ne sauraient oublier non plus qu'il resta fidèle à ses alliés jusqu'à la mort. Peut-être serait-il encore en vie (ou même sur le trône...) s'il avait ratifié la paix de Brest-Litovsk.

(2) Voir la *Revue Catholique*, du 13 mai.

(1) *La politique russe d'avant-guerre*, p. 60.

qui barbifient, les boutiquiers qui servent, les voisins qui font des farces. Devant des saints et des madones illuminées de cierges, vous avez des groupes de femmes, d'hommes et de jeunes gens qui chantent à pleine voix des cantiques napolitains. A côté, il y a des cochers qui se chamaillent ou qui vous hêlent. Sur le collier de tout cheval, qu'il soit de charrette, de fiacre ou de carrosse, luisent des ornements de cuivre, représentant une main ouverte ou les cornes d'un bœuf ou un cheval qui se cabre, pour écarter le mauvais œil. Les charretiers principalement, avec leurs attelages de trois bêtes de front qui tiennent toute la rue, ont, pour capuchons de colliers de véritables monuments de cuivre ouvré et ciselé. Et puis, comme les rues sont dallées de pierres plates et qu'il fait bon les fouler, vous avez quantité de gens, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, poissonniers, portefaix, revendeuses, et gueux de place qui y vont toujours pieds nus. Et, sur les escaliers des théâtres et des églises, d'autres, les *lazzaroni*, à moitié nus, lézardent. »

Ces « pieds nus » et cette paresse, n'offusquent point Mistral qui n'est pas socialiste démocrate, encore moins prédicateur protestant. Pour lui, tout cela, c'est la vie naturelle d'un peuple à qui le bon Dieu a donné le meilleur des biens : le soleil. Regardons une dernière fois la Naples de Mistral : elle jouit de ses dernières années de liesse et de liberté. Bientôt l'automobile, Marinetti, la guerre et le fascisme viendront mettre bon ordre à toutes ces fantaisies passées, indignes d'un grand peuple!

Chateaubriand, à Naples, s'était souvent des ducs d'Anjou, Mistral ne pouvait, à son tour, passer indifférent devant l'église de Sainte-Claire bâtie par la reine Jeanne, « claire comme son nom, toute blanche de marbre et toute blonde d'or ». Il y trouve les tombeaux des vieux rois de Provence de la famille angevine, et dans cette Naples païenne, il fait la rencontre d'un tableau du plus pur christianisme et du plus raffiné : « l'on peut, de derrière l'autel, dans une clarté mystérieuse, apercevoir et entendre les nonnes blanches qui psalmodient leur office et prient pour la reine Jeanne. C'est d'un catholicisme tout féminin et tout royal ».

Sa description des fêtes de saint Janvier est par contre très brève et pâle : serait-il de ces mécréants qui restent sceptiques devant le phénomène de la liquéfaction du sang du célèbre patron de Naples? Il préfère la politique : oh! un tout petit peu, en bon latin qu'il est. Et son observation cadre avec les remarques que presque à la même époque le capitaine Lyautey recueillait dans les salons romains. « L'esprit d'autonomie est vivant ici comme jamais. D'une conversation que par hasard nous avons eue avec un représentant populaire de Naples, le député Imbriani, et de nos rapports avec divers Napolitains, nous avons pu présumer que les gens de ce Midi sont peu enthousiastes du système centraliste qui les administre aujourd'hui; et, d'une fédération qui leur rendrait leur indépendance, ah! comme ils s'en accommoderaient! » Et Mistral aussi, dont l'idéal fédéraliste se fût également réjoui!

Mais qui nous dira si l'homme a été crüé pour vivre dans le cadre d'un empire romain ou d'une république de Gênes ou de Venise? Lutte éternelle entre les impérialistes et les défenseurs des libertés communales ou fédéralistes, et qui ne sera point résolue de sitôt...

Le récit de Mistral s'achève sur la plus gracieuse des visions et la plus reposante : « pour nous ragaillardir nous allons prendre un bain de soleil et voir, un peu plus loin, les fillettes de Baïes, pieds nus et enragées, danser la tarentelle avec les castagnettes et le tambour de basque ».

* * *

Si le poète abandonne la plume, le voyage n'est pourtant pas terminé; il y a Venise que M^{me} Mistral fera revivre également pour les lecteurs de *l'Aioli*, dans un style pittoresque aussi, quoique beaucoup moins primesautier que celui du poète. Si Mistral se tait, c'est que son cœur vient d'être meurtri par la mort de Roumanille qui fut son maître, puis son ami et son disciple; Roumanille « mort en saint, et en poète, beau, gai, serein, comme il avait vécu ». Cette disparition loin de sa présence, laisse Mistral désespéré et lui arrache la moitié de son âme : « la fin de notre voyage, écrit-il, malgré l'azur d'Italie, en est tellement ennuyée, que je n'ai plus le cœur de parler d'autre chose ».

M^{me} Mistral achève donc la narration : elle a des traits qu'une femme seule pouvait trouver : des délicatesses dont la fragilité fait trembler. « C'est Venise! Venise qui sort de la mer légère

finement dessinée sur une clarté rose : c'est tellement grêle, et aérien, et à fleur d'eau, qu'on dirait volontiers un mirage céleste et on aurait peur, si le vent soufflait, de la voir s'évanouir comme un nuage de dentelle. » Des gondoles, M^{me} Mistral donne également une impression originale et bien féminine : « la gondole, avec son tillac couvert de noir comme une nonne, semble une créature mystérieuse et vivante, sans cesse en méditation ou en conversation mystique avec les vagues légères ». Je n'ose rappeler, à sa honte, la définition que Chateaubriand lors de son premier séjour vénitien donnait à cette chose ravissante!

La description de Venise par M^{me} Mistral est d'une minutieuse précision, trop précise peut-être, et parfois même frisant l'exactitude sans horizon d'un guide officiel. Mais soudain, comme au détour d'un chemin banal, l'enchantement revient : « Venise somnolente, hantée, écoute... Elle écoute le songe d'une nuit d'été. »

La femme du poète est aussi pleine d'indulgence. Contrairement à tant de voyageurs parmi lesquels je me range, elle n'a pas dit combien Venise est, de toutes les villes d'Italie, celle qui avait le plus besoin de la discipline fasciste pour cesser de rançonner les malheureux voyageurs! Que les gondoliers soient « vaillants et bien plantés », d'accord, « adroits dans leur métier », d'accord aussi, mais « honnêtes et dignes de confiance »? Il est vrai que, transportant un poète et sa compagne, ils avaient acquis l'état de grâce et leur cœur se purifiait de tout mauvais calcul!

M^{me} Mistral, moins patiente que son mari, ne peut s'empêcher d'adresser de véhéments reproches à cette Italie qui, oubliant sa naissance latine, s'est tournée vers les Germains : « qui t'a vue et qui te voit, nation d'Italie! En ce temps-là, tu maudissais l'Autriche comme la peste. Aujourd'hui, c'est l'alliée; et la France, qui t'a tirée de ses griffes, n'est plus bonne qu'à donner aux chiens ».

Malheureusement, l'Italie de Mussolini qui, avec d'Annunzio et le Roi, donna le signal de l'alliance de 1915 aux côtés de la France, répète à son tour depuis dix ans bientôt à la France de M. Briand : « en ce temps-là tu maudissais l'Allemagne. Aujourd'hui, c'est l'alliée, et l'Italie n'est plus bonne que pour les chiens ».

Où êtes-vous Stances de l'Ode à la Race latine que M^{me} Mistral en l'année du Centenaire du poète, souhaitera en vain de voir adoptées comme chant national de la Latinité!... Et pourtant c'est à Venise qu'elle recueillit cette belle exclamation d'un vieux patriote vénitien, érudit et poète, qui évoquait les années de 1859 et les Français morts pour l'indépendance de l'Italie : « le sang ne se paie pas : non, le sang versé pour s'aider entre peuples de même race doit cimenter entre eux une alliance éternelle ». Mais les banquiers anglais, l'Amérique de Wilson et la Maçonnerie française ne le permettent pas!...

Quittons Venise et l'Italie de Mistral sur une suprême beauté : « Venise, c'est la Vénus qui sourit au soleil dans sa conque marine. La mer, qui l'emmanche de son immensité bleuâtre, lui fait avec la noire mouvante de ses ondes, un vêtement royal. De la lagune aux nuages blancs, une plüée de rayons couvre de sa clarté ses épaules et sa chevelure dorée ».

IV

Il est des hommes dont le souvenir lumineux apaise les peuples prêts à se dresser en attitude de haine. Mistral fait partie de cette cohorte marquée par on ne sait quelle, grâce mystérieuse pour rapprocher les fratricides et les rendre moins loups à l'égard de leurs frères. C'est par nos pères spirituels que nous nous recon naissons d'une même famille et que nous mettons bas les armes, ne les réservant désormais qu'à nos seuls ennemis. Leurs grands noms appartiennent à la même souche en laquelle nous nous recon naissons tous. Ils jettent toujours par delà les tombeaux leur voix vivante, harmonieuse et forte, leur voix d'optimisme, d'action et de foi. Ecoutons-les pour être heureux.

Voilà quel fut le sens des fêtes de l'année mistralienne : 1930, premier centenaire de la naissance du poète.

Cette année-là avait été l'année latine par excellence, l'année méditerranéenne. Et si les poètes avaient encore droit de cité en notre siècle de l'« Economique », bien des amitiés solides auraient pu être nouées sous leur égide, amitiés de paix et de labeurs communs. Qu'on y songe. Jamais centenaires, mieux que ceux célébrés en 1930, ne nous permettraient de nous réunir pour méditer sur les destinées supérieures de notre culture. Une vraie retraite spirituelle au sens barrésien. Bi-millénaire de Virgile, premier

centenaire de l'indépendance de la Grèce, centenaire de l'Algérie française, enfin premier centenaire du plus grand poète latin, catholique, paru depuis Dante et Pétrarque, — car plus on le connaît, plus on assimilerait Mistral aux plus illustres créateurs ou rénovateurs de notre civilisation. Aux deux pôles de la sensibilité et de l'intelligence de notre culture : Virgile et Mistral. Quels retours sur nous-mêmes que cette double évocation dans le même millésime de 1930!

Réfléchir sur la mission qui nous a été confiée à travers les races et les continents, à travers les idéologies sociales ou politiques, à travers les systèmes religieux et philosophiques, tel nous était apparu le sens des cérémonies latines de cette année si riche en commémorations. Sens particulièrement opportun en une période de dangereuse incohérence, où notre planète semble chercher, des profondeurs de l'abîme où elle succombe, un point d'appui moral, social, dogmatique même. Ce roc harmonieux et solide, qui nous sauvera peut-être de la chute définitive, nous le rencontrons dans l'œuvre de l'aède de Provence.

L'idée de glorifier, au centenaire de sa naissance, la latinité de Mistral a jailli du sol romain. Tant de choses inexactes ont été dites ou écrites sur cette idée, que la justice comme la vérité exigent une affirmation très nette. C'est l'auteur de ces lignes qui, le premier, en a eu la claire intuition, et qui s'est appliqué, sans guère recevoir de secours de France, à la faire prendre corps en Italie.

C'était au soir d'un brûlant été romain. Nous avions erré du Vatican au Capitole, cherchant quelque fraîcheur; mais, partout, des pierres, mortes ou vivantes, sur lesquelles le soleil avait versé une chaleur telle, qu'il forçait, pour ainsi dire, leur âme la plus secrète à s'exprimer, à s'extérioriser, pour saisir et rendre sensible à leur signification le plus indifférent des voyageurs. Une fois de plus nous venions, instinctivement, de nous découvrir devant Jules César, beau comme un dieu, et de le remercier des bienfaits que sa conquête apporta jadis en terre gauloise, lorsque l'ode mistralienne à la race latine chanta tout naturellement en nous, devant la vision de la foule qui se pressait le long du *Corso* et s'épanchait sur la place de Venise. Partout retentissaient les cornes des automobiles; autobus et tramways s'empressaient et débordaient d'un peuple bryant qui retournait de son travail la gaieté dans les yeux et la bouche bavarde. Foin des vieux cailloux! Voici la vie qui passe, cette vie de l'heure présente sous un ciel éternel, telle que l'a chantée Mistral.

Nous nous souvînmes du séjour qu'il fit à Rome et de son centenaire tout proche. Le lendemain matin, nous étions dans le cabinet de S. Exc. Bottai, ministre des Corporations, et déposions un rapport destiné à Mussolini. Une heure plus tard, nous nous quittions, le Ministre et moi, ayant jeté les bases du Comité « Mistral à Rome ». M. Pierre de Nolhac, à qui, depuis, j'ai voué une affection véritablement filiale, acceptait la présidence de la section française.

Du côté gouvernemental, absolument rien, malgré une prise de contact avec MM. Mario Roustan, Léon Bérard et le comte de Blois. La grande presse également se tut, et je ne parle pas de l'opposition radicale que mon projet reçut de l'ambassade de France à Rome, à qui j'avais cru devoir par déférence en parler, et qui voyait dans ce geste... une « avance faite aux Italiens »!

Quand ce projet prit corps et fut à la veille de devenir un fait, M. de Beaumarchais, ambassadeur de France à Rome, nous fit l'honneur d'accepter une place dans notre Comité! Ainsi va le monde : il a fallu qu'un obscur citoyen, né et élevé loin des rives françaises, — tel est mon cas — intervint pour que la France voie Mistral glorifié au Capitole de Rome.

* * *

... Les comités constitués, qu'allait-on faire? Des discours, des accolades, des banquets? Sans doute cet échange de politesses a sa valeur propre qu'il importe de ne pas sous-estimer. Mais la besogne durable, il faut l'avouer, est souvent absente de ce genre de fête. Or, le Comité italien a eu le mérite singulier de commencer par travailler avant de se mettre à table. Dès ses premières réunions, il décidait, sur ma suggestion, qui fut la première, qu'une plaque commémorative serait apposée sur l'emplacement de l'hôtel qui reçut Mistral et M^{me} Mistral en 1891. C'est grâce aux efforts de M. Gabriel Boissy, et aux souvenirs de M^{me} Mistral et de la fidèle servante Marie qu'on a pu situer l'*Albergo di Parigi*, aujourd'hui

démoli. Cet hôtel se trouvait via San Nicola di Tolentino, à quelques pas de la célèbre place d'Espagne, dont tous les Romains d'adoption sont tombés amoureux. Ainsi Mistral possède son nom inscrit sur les murs de Rome, tandis que Stendhal, en dépit de tous les stendhaliens professionnels, attend encore après sa plaque à l'*Albergo Cesari*, vi. di Petra, qui, lui, est encore debout, et où bien des Français descendent actuellement. Je ne suis pas fâché de cette primauté romaine de Mistral sur Stendhal!

Mais il y eut autre chose qu'un morceau de marbre. J'ai sous les yeux, en me remémorant les souvenirs de l'exaltation de Mistral au Capitole, quatre beaux volumes qui font honneur aux typographes italiens. Ils renferment une *Somme mistralienne* et provençale; sur le dos l'inscription explicative « Comitato nazionale italiano per le onoranze a Frederi Mistral », et sur la page de garde, avec le nom des membres du Comité italien, l'hommage national « Pubblicato sotto gli auspici e col sussidio del Ministero dell'Educazione nazionale, del Ministero delle Corporazioni, della Reale Accademia d'Italia e della Confederazione fra i Professionisti ed Artisti ». Hommage national s'il en fut, comme on le voit, et qui renferme de beaux trésors d'érudition et de poésie. Un tome consacré aux rapports entre la Provence et l'Italie, du XII^e siècle au Félibrige, deux tomes à Mireille, à Calendal, à la reine Jeanne, aux Iles d'Or, et le dernier, au Poème du Rhône traduit dans son intégrité. Le tout avec les notes originales de Mistral et de larges introductions, frémissantes de compréhension et d'enthousiasme.

D'avoir été le modeste et furtif jardinier dont le premier coup de bêche a fait surgir ce glorieux monument, demeurera le plus doux et le plus fier souvenir de ma vie littéraire.

Les lampions éteints, les fenêtres vides de leurs drapeaux, les orateurs partis, ce monument reste, le plus durable, le seul durable peut-être avec la *Mireille* du musicien Jean-Gabriel Marie, de tous les élans du Centenaire. Comme une flamme amie, répondant au feu de la Tour-Magne, s'est élevée sur le Tibre une œuvre d'art et de foi, à laquelle la France entière, du Nord au Midi, doit reconnaissance. Mario Chini qui, dès 1905 traduisait Mireille, et baptisait du nom de *Mirella* de nombreuses petites filles d'Italie, a été l'âme de cette apothéose, et sa version italienne, la plus parfaite de toutes celles parues en langues étrangères, est une sorte de création personnelle : artisan plein d'amour pour son œuvre sur qui veillait avec une inquiète sollicitude une femme délicieuse qui a droit au partage de notre admiration, M^{me} Mario Chini-Pompéi, collaboratrice infatigable de son mari.

J'ai peu de goût pour l'hyperbole : ici, les termes de louange qui nous montent au cœur sont profondément sincères. Tout mistralien, tout latinisant aura tressailli devant une telle fidélité à la pensée du maître, tant d'art, tant de science et d'harmonie concentrés dans ces quatre volumes par Mario Chini et d'excellents provençalisans italiens, ses amis. Poète, son âme a perçu le rythme même du chant originel, il a senti les ferveurs mêmes de Mistral, sa force d'expression, sa puissance verbale, et surtout la secrète et mystérieuse émotion qui fait battre les poitrines au nom de Mireille.

Ce fut un grand bonheur pour nous de le suivre durant le pèlerinage provençal qu'il a voulu faire, de pénétrer avec lui dans la modeste salle à manger de Maillane et de l'entendre dire devant Marie du Poète, évoquant ses souvenirs : « là se tenait M^{me} Mistral, à sa gauche Mistral, et voici la place que j'occupais ». Ce fut lui qui, à Font-Ségugne, sur ce coteau fameux où les Félibres firent le serment de faire renaître leur Provence, nous parla de l'amour de l'Italie pour notre poète. Nous venions d'entendre le fils du grand Aubanel rappeler l'image héroïque de *Zani* lorsque Mario Chini mit le comble à l'émotion de la foule, à la fois populaire et lettrée, qui écoutait ces belles choses, en laissant parler son cœur plein à déborder de poésie suave et forte.

Mais c'est peut-être aux pieds des rochers de la Fontaine de Vauchuse que nous eûmes la révélation la plus vive du chef-d'œuvre de sa traduction italienne. Nous y avons été conduits par l'Ecole palatine d'Avignon. Après un regard sur la *maison de Pétrarque*, restaurée par les soins pieux de M. Pierre de Nolhac et de M^{me} de Flandreysy, nous étions remontés vers les sources, dans le silence. Un crépuscule d'or bruni s'épanchait sur les pins et sur les plateaux. Arrivés devant le roc qui domine le vallon, devant l'eau profonde et sacrée, nos cœurs s'arrêtèrent : un site dantesque nous écrasait, la fraîcheur des eaux où but Pétrarque reflétait une lune chaude, et bruissait parmi les roches, l'air était virgilien; face à nous, seul sur la muraille dure, le figuier de Mistral répandait sa grave douceur. Alors d'un unanime accord, notre troupe pèle-

rine se tourna vers Chini. Il comprit d'un regard, et nous lut d'un poétique élan et de mâle voix les vers qu'il fallait :

*O bella delle belle, più ti guardo
Più mi sento abbarbagliar lo sguardo.
Vidi un fico, una volta, posto sul mio cammin,
Presso la fonte di Valchiusa nato,
Sopra la roccia nuda abbarbicato,
Nagro così, che assai più d'ombra dato
Avrebbe alle lucertole un esil gesolmin.*

*Una volta per anno, al suo pedale
L'ombra vicina si distende, sale;
E l'albero assetato al ricco fonte, che*

*Va fino a lui per saziarlo, beve
Quanto gli par dell'acqua che riceve.
Dopo, egli basta, un anno attendere deve.
Come gemma all'anello questo si adatta a me.*

*Pero ch'io sono il fico, io son l'arzura,
E tu sei la fontana e la frescura!
Oh! se, una volta l'anno, io potessi restar
Inginocchiato innanzi a te, comme ora,
A ber la luce che il tuo viso indora,
E, soprattutto, se potessi ancora
Con un bacio tremante le tua dita sfiorar!...*

PHILIPPE DE ZARA.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« La Providence et la confiance en Dieu. »

Le R. P. Reginald Garrigou-Lagrange, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, maître en théologie, professeur à la faculté de théologie de l'Angelico à Rome, est incontestablement une des lumières placées sur le candélabre de l'Eglise. Son œuvre philosophique, théologique, mystique est considérable et lui a conquis avec un vaste renom une haute autorité. La spiritualité rejoint volontiers chez lui la spéculation parce que sa science se tourne à l'amour. C'est ce qui apparaît tout spécialement dans l'ouvrage qui vient de paraître : *La Providence et la Confiance en Dieu*, chez Desclée, Debrouwer et C^{ie} (76bis, rue des Saints-Pères, Paris). Ce livre vient bien à son heure au milieu des angoisses de la crise qui étreint le monde entier et lasse tant de courages. Nos lecteurs ont certes encore présente à la mémoire la Pastorale du Carême de S. Em. le cardinal Van Roey qui nous a rappelé avec une si judicieuse opportunité le grand devoir de la confiance en Celui qui dirige l'humanité vers sa fin par la voie des événements et par le jeu même de notre liberté. C'est la même thèse que le P. Garrigou-Lagrange déploie en ce volume (410 pp. in-8° écu) en réduisant à la pratique spirituelle les plus profondes données de la théodicée. L'épigraphie du volume en formule la quintessence : « En obéissant de notre mieux à la volonté de Dieu *signifiée*, abandonnons-nous pour le reste avec pleine confiance à sa volonté de *bon plaisir*. La seule prière : Mon Dieu, je me confie à vous comprend l'humilité, la foi, la confiance et l'amour ». Voilà le lecteur tout de suite renseigné, la confiance qu'on lui prêchera n'est pas le fatalisme ou le quietisme ni même l'indifférence stoïque ou l'inertie du laisser-faire, c'est l'abandon à cette volonté mystérieuse de Dieu que les théologiens appellent : *de bon plaisir*, conditionné par la généreuse et humble soumission à la volonté connue de Dieu qu'ils appellent : *signifiée*, c'est-à-dire manifestée par les commandements divins, par les événements eux-mêmes. La formule populaire de cette confiance est bien connue, *Aide-toi, le Ciel t'aidera*. Ne pas laisser tomber les bras, ne pas se livrer non plus à l'agitation, aux perplexités, mais, une fois le devoir quotidien accompli du mieux qu'on le peut, se reposer en l'amoureuse sagesse du Tout-Puissant qui fait la loi à l'univers, qui tient la clé des cœurs et des événements. A l'heure qu'il est, à ce tournant tragique où la sagesse humaine est confondue, l'habileté la plus consommée réduite à l'impuissance, à cette heure de vertige où l'on pressent de nouvelles catastrophes, plus effroyables encore, comment échapper au désespoir qui nous guette sinon en nous réfugiant sous l'aile tutélaire de la Providence? Et, c'est précisément ce qui met le comble à notre infortune et fait, pour ainsi dire, trembler le sol sous nos pas, c'est que, du sein de cette tempête qui fait rage sur la terre entière, s'élève contre la Majesté divine une clameur de haine satanique, dénoncée par Pie XI, qu'aucun des siècles précédents n'a entendue. Une nuit infernale s'étend sur

le monde, l'épaisseur des ténèbres voile la face de Dieu et voilà pourquoi l'épouvante glace les cœurs.

L'auteur du présent ouvrage se rend bien compte des nécessités actuelles. Il a mis en tête de son volume une large et lumineuse démonstration de l'existence de Dieu, Etre premier, Vérité première, Ordonnateur de toutes choses, Souverain Bien. Toute cette puissante argumentation roule sur ce pivot de la théodicée thomiste : Dieu, premier moteur des corps et des esprits, Dieu Acte Pur. Je n'ai pas à insister sur cette démonstration classique, traditionnelle que l'auteur sait rajeunir d'ailleurs par d'heureuses formules.

Partant de là pour donner une juste idée de la Providence, il envisage les perfections divines qu'elle présuppose. La *simplicité* qui exclut en Dieu toute composition, des pensées succédant à d'autres pensées, des vouloirs succédant à d'autres vouloirs, qui exige au contraire un vouloir toujours le même, un vouloir subsistant et se portant sur tout ce qui en est l'objet.

L'*infinité* de l'Etre qui est l'Existence même, irréque, dépassant, par conséquent, toute limite d'essence ou de perfection, océan de l'être sans bornes ni rivages. L'*immensité* du Dieu omniprésent, qui, par sa puissance créatrice conserve et met toute créature corporelle ou spirituelle, qui voit tout à découvert, même les secrets les plus intimes des cœurs où ne pénètre pas naturellement l'ange même. L'*éternité* d'une vie, non seulement sans commencement ni fin, mais absolument immuable, donc toute présente à elle-même en un instant qui ne passe pas, condensant en un *maintenant* absolu, immobile, les moments variés qui se succèdent dans le temps. L'*incompréhensibilité* divine qui rend Dieu invisible pour nous précisément parce qu'il est trop lumineux, de telle sorte que nous ressemblons à celui qui, connaissant seulement les sept couleurs du prisme, n'aurait jamais vu la lumière blanche, impuissants que nous sommes à savoir comment, par exemple, Justice et Miséricorde, Infinie Sagesse et Souveraine Liberté se concilient intimement, se fondent dans la Dété.

La Sagesse divine est cette lumineuse connaissance qui pénètre tout l'être de Dieu et qui, de ces hauteurs, s'étend à tout ce qui est possible, à tout ce qui est, a été et sera, et cela d'un seul regard.

Dieu est *Amour* aussi, s'aimant Lui-même comme le Souverain Bien, flamme ardente éternellement subsistante, comme l'Intelligence divine est l'éclair éternellement subsistant. Amour soterriement saint ou plutôt la Sainteté même, attirante et redoutable. Amour de Dieu pour nous, car nous sommes beaucoup plus aimés de Dieu que nous pensons. Amour universel, gardant pourtant ses libres préférences, subordonnant tout à la manifestation de sa bonté, et doué d'une force invincible.

* * *

De toutes ces hautes considérations qu'accompagne toujours l'application pratique à la vie spirituelle, se dégage la notion de la *Providence*. Elle correspond en Dieu à ce qu'est en nous la vertu de *prudence* : c'est la Sagesse divine ordonnant toutes choses au

bien de l'univers. Son universalité est absolue, car elle se mesure sur celle de la causalité divine qui embrasse toutes les choses ayant l'être à quelque titre que ce soit. Elle sauvegarde d'ailleurs la liberté de nos actes, même elle l'actualise parce qu'elle s'étend à la modalité libre de ces actes qu'elle produit avec nous et en nous.

Et, assurément, cette conception de la Providence logiquement déduite des Perfections divines, risquerait d'être bien froide. Mais l'auteur nous la montre en action telle que les livres de l'Ancien Testament et l'Évangile nous la font voir. Tous les textes cités forment comme une harmonieuse symphonie qui chante la gloire de la Providence universelle et infaillible ordonnant tout au bien, « la Sagesse qui atteint tout avec force d'une extrémité du monde à l'autre et dispose tout avec douceur ». L'Écriture proclame l'infailibilité de la Providence à l'égard de tout ce qui arrive, même à l'égard de nos actes libres, présents et futurs. Rappelez-vous la prière de Mardochée, la prière d'Esther, le cœur d'Assuérus retourné, Aman précipité du faite des hauteurs. Rappelez-vous, entre cent autres, cette parole souveraine de l'Écclésiastique : Comme l'argile est dans la main du potier, ainsi les hommes sont dans la main de Celui qui les a faits ».

Les mêmes livres sacrés, spécialement les Psaumes attestent que Dieu ordonne toutes choses au bien, à la manifestation de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, ne permettant le mal moral que pour un plus grand bien. Avec quel élan le Psalmiste s'écrie : « Même quand je marche dans une vallée d'ombre de mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. Ta houlette et ton bâton me rassurent ». Ailleurs : « Mes destinées sont dans ta main ».

Evidente d'après la Bible, par l'ordre du monde, par l'histoire du peuple élu, par l'ensemble de la vie des justes et des impies, elle reste cependant insondable en maintes de ses voies, enveloppée de mystère. Cependant, dans cette obscurité supérieure, différente de celle du péché, le juste trouve sa route, tel le juste Tobie après ses épreuves : Mais il y a tout un livre de l'Ancien Testament, d'une poésie éblouissante, le déroulement d'un drame psychologique, tout entier consacré au problème des voies cachées de la Providence c'est le livre du Job. Le P. Garrigon-Lagrange en donne une analyse complète, en une vingtaine de pages d'une saisissante clarté. Il montre bien que l'intérêt passionnant des débats qui s'agitent autour de la couche de l'infortuné Job, brusquement dépouillé de tous ses biens et frappé, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, de la lèpre dévorante, s'attache à cette mystérieuse question de la répartition du bonheur et du malheur en cette vie. Job, conscient de son innocence, se répand en plaintes déchirantes, il va jusqu'à maudire le jour de sa naissance, il appelle la mort à grands cris. Sa femme lui dit : « Maudis Dieu et meurs ! » Il reste fidèle. Mais il subit un siège en règne de la part de trois de ses amis : le vieillard Eléphas, Baldit d'âge moyen, le jeune et présomptueux Sophar. Ils tournent et retournent le fer dans la plaie. Ils ne démontent pas de cette idée qui devient une hantise : la souffrance est nécessairement et exclusivement un châtiment infligé par la Providence justicière. Plus Job proteste de son innocence, plus ses accusateurs l'accablent de leurs reproches. Le Seigneur intervient enfin et il n'y a, je crois, dans aucune littérature une page d'un lyrisme comparable à ce discours. C'est un magnifique tableau des merveilles de la création mais sous forme d'interpellations : Est-ce toi qui fais lever les constellations?, et le reste d'une sublime éloquence.

L'idée maîtresse et qu'il faut découvrir, c'est que s'il règne déjà un ordre admirable dans le monde sensible, à plus forte raison doit-il être la loi dans la sphère du spirituel. Job s'humilie devant l'Éternel, reconnaît que ses plaintes ont été inconsidérées. Dieu prend sa défense et condamne le langage des trois amis. Il bénira ses derniers temps plus encore que les premiers.

Où est la lumière qui éclaire tout le drame? Dans le prologue où Dieu nous est montré donnant congé à Satan de frapper son bon serviteur Job dans ses biens et dans son corps pour l'éprouver comme l'or dans la fournaise et faire grandir ses vertus. D'un mot heureux l'auteur explique ce livre : c'est la *purification de l'amour*, comme disent les grands mystiques. Satan avait dit : Est-ce gratuitement que Job craint Dieu? Il a tout en abondance. Il est devenu manifeste que sous le coup des pires adversités Job est resté fidèle. Mais ignorant la pensée divine et ses amis n'apercevant qu'une part de la vérité, le héros du drame s'est débattu dans ces ténèbres jusqu'à ce qu'enfin la lumière se soit levée dans son esprit.

De l'Évangile, l'auteur tire aisément semblable leçon sur l'universalité, l'infailibilité de la Providence et sur ce qu'il appelle si

justement le clair-obscur du plan providentiel. Il nous oblige à faire crédit à Dieu qui se cache parfois à l'intelligence et ne se laisse découvrir que par l'amour.

* * *

Une difficulté surgit naturellement à l'énoncé de cette affirmation. Dieu a tout prévu, tout réglé par des décrets éternels : à quoi bon la prière? La réponse est que la prière ne part pas de nous comme de son premier principe, elle a été voulue par Dieu, bien avant que nous ne voulions nous mettre à prier, elle n'est efficace que parce que Dieu, qui ne peut se dédire, a décrété qu'elle le serait. Elle rend un culte à la Providence. Elle collabore au gouvernement divin « parce que en priant, nous nous mettons à vouloir dans le temps ce que Dieu veut pour nous de toute éternité ».

De toutes ces considérations il résulte que rien n'est plus logique, plus intelligent que l'abandon à la Providence, ni qu'au début inquiet, mais justifié et fondé en raison d'après ces quatre principes :

1. Rien n'arrive que Dieu ne l'ait prévu de toute éternité et qu'il ne l'ait voulu ou du moins permis.

2. Dieu ne peut rien vouloir et rien permettre qu'en vue de la fin qu'il s'est proposée en créant : la manifestation de ses perfections infinies, la glorification de l'Homme-Dieu.

3. Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, tout jusqu'à leurs fautes.

4. Faire ce qui est en notre pouvoir pour accomplir la volonté de Dieu signifiée et, pour le reste, nous abandonner à la volonté du bon plaisir, si mystérieuse soit-elle.

En trois mots : Rien n'arrive en dehors de la volonté de Dieu. Il ne veut que la gloire de son Fils et notre bien. Je me soumetts à Dieu et, qu'on me le permette, vogue la galère! Mon avenir, mon présent, mon passé, je livre tout à sa Providence sage, aimante, miséricordieuse.

Les épreuves? L'abandon les transforme en mérites. L'injustice des hommes? L'abandon nous y fait voir la justice de Dieu. Les suites de nos fautes? L'abandon en tire le remède de l'humiliation qui guérit la superbe.

Le plus redoutable assaut qui puisse être livré à notre confiance est le doute tourtant au sujet de notre prédestination. Encore une fois, le seul moyen de recouvrer la paix, de rétablir l'équilibre de l'âme, c'est « l'abandon total de soi-même à Dieu, assuré que notre salut est infiniment mieux entre ses mains qu'entre les nôtres ». Vous entendez Bossuet dans une lettre de direction et l'auteur nous la donne encore à entendre dans un des plus beaux chapitres de ses *Méditations sur l'Évangile*. « Puis-je m'assurer sur moi-même? Mon Dieu, je sens que ma volonté s'échappe à chaque moment; et si vous vouliez me rendre le seul maître de mon sort, je refuserais un pouvoir si dangereux à ma faiblesse. Quoi! on pense me rassurer en me renvoyant à moi-même et en me livrant à mon inconstance? Non, mon Dieu, je n'y consens pas. Je ne puis trouver d'assurance qu'en m'abandonnant à vous. »

Comme le gouvernement divin s'exerce sur les inférieurs par les supérieurs, sur les voyageurs de cette terre et les souffrants du purgatoire par l'intermédiaire des saints et des anges, l'auteur traite à fond de la Communion des saints, par laquelle tous les membres du Christ, par Lui et en Lui, sont étroitement unis et participent à des degrés divers aux mêmes biens spirituels.

Le P. Garrigon-Lagrange observe à ce sujet, qu'à l'heure où dans la révolution mondiale, née du bolchevisme, se prépare un terrible conflit entre l'esprit du Christ et l'esprit de Satan, un besoin impérieux se fait sentir de s'élever au-dessus de la violente opposition qui met aux prises le communisme international d'inspiration matérialiste et le nationalisme agressif dégénéralant en culte idolâtrique de la nation. Il nous engage à rester de notre pays, sans doute, à l'aimer d'un amour vrai, héroïque, s'il le faut, « mais à penser plus encore à la Cité de Dieu, qui commence ici-bas et s'achève dans la patrie définitive où toutes les âmes de tous les peuples devraient un jour se réunir ».

J. SCHYRGENS.